MASTER NEGATIVE
NO. 93-81278-4

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

PETIT, HENRI

TITLE:

IMAGES

PLACE:

PARIS

DATE:

1930

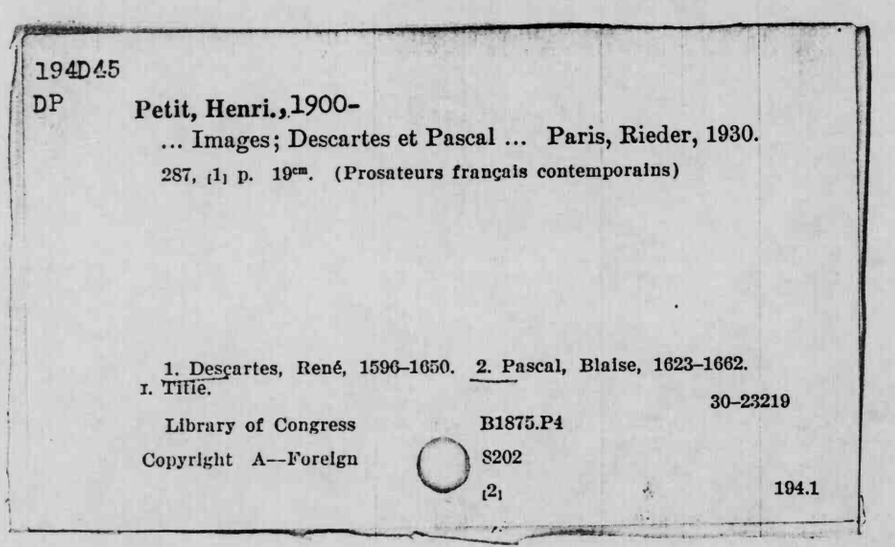
Master Negative #

93-8178-4

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record



194D45
DP

Petit, Henri., 1900-
... Images; Descartes et Pascal ... Paris, Rieder, 1930.
287, [1] p. 19cm. (Prosateurs français contemporains)

1. Descartes, René, 1596–1650. 2. Pascal, Blaise, 1623–1662.
I. Title.

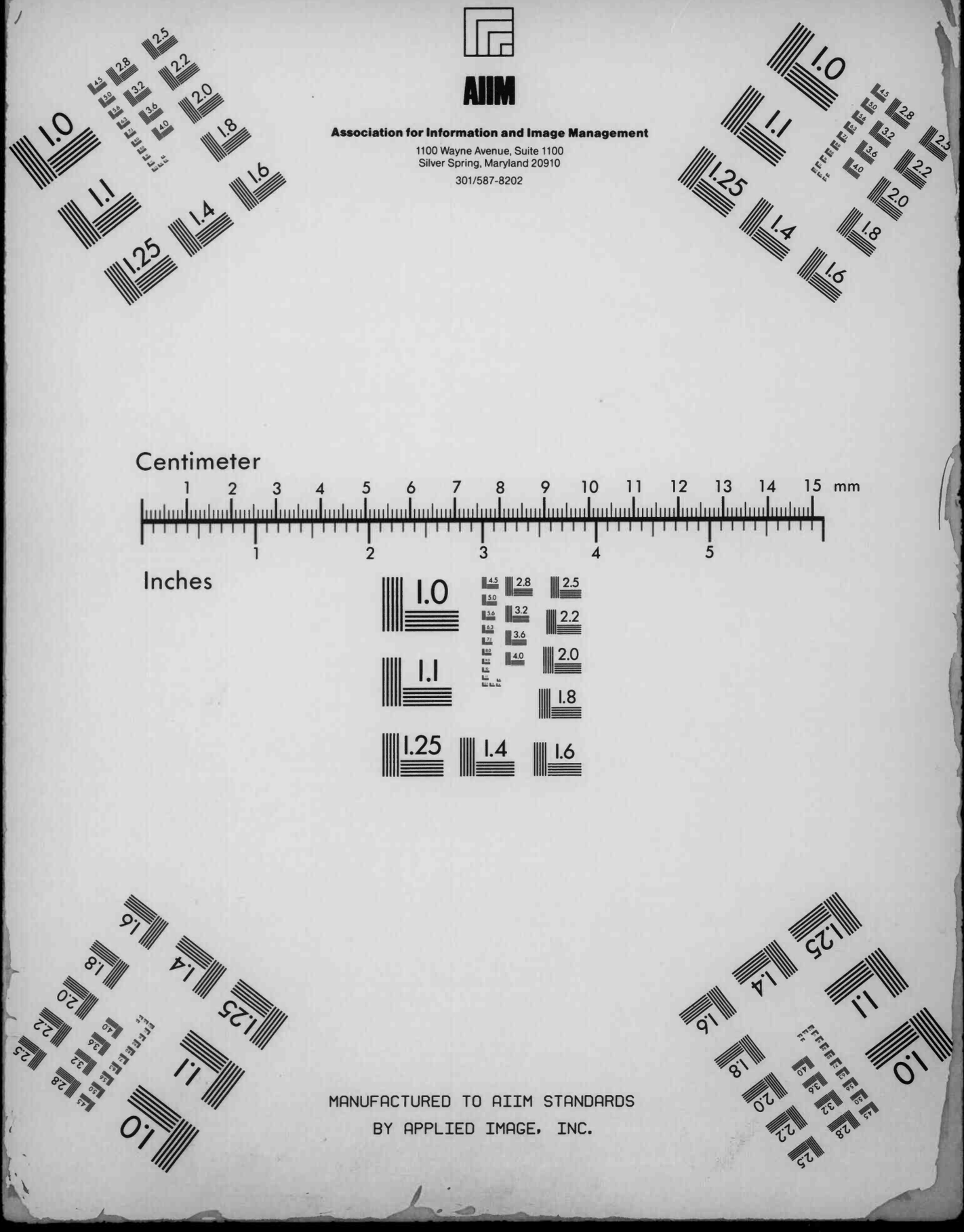
30-23219

Library of Congress B1875.P4
Copyright A--Foreign S202
[2] 194.1

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35MM REDUCTION RATIO: 11Y
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4/12/93 INITIALS BE
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
Inches
1 2 3 4 5
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE
FEB 2 6 1945			
C28 (747) M100			

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

HENRI PETIT

IMAGES
DESCARTES ET PASCAL

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS
MCMXXX

31-16607

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION ORIGINALE SE DÉCOMPOSANT :

5 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NON MIS DANS LE COMMERCE, NUMÉROTÉS DE A A E;

3 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE I A 3;

15 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLANC DES PAPETERIES LAFUMA, NON MIS DANS LE COMMERCE, NUMÉROTÉS DE F A T;

15 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLANC DES PAPETERIES LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 4 A 18.

194 D45
DP

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays
COPYRIGHT BY LES ÉDITIONS RIEDER, 1930

DESCARTES ET PASCAL

DU MÊME AUTEUR

VEZELAY (« Écrits », cahier vert nº 70 de la 1re série).

EN PRÉPARATION :

LES DERNIERS COMBATS DE DON QUICHOTTE.

à

MAMAN

et

à

LILETTE

I

Le Pascal qui prie n'est pas celui qui croit, mais celui qui ne croit pas. Le Pascal qui nie impitoyablement, c'est celui-là qui croit.

Toutes les vues de Pascal sur la corruption de notre nature, sur le caractère haïssable du moi, sont intellectuelles. Beaucoup ne sont que d'habiles oppositions reprises de Montaigne. Une innocence de génie préserve Pascal de toute diminution, de toute humiliation à ses propres yeux. Il formule la théorie la plus nette de la corruption par le péché; il dénonce avec force les bizarreries, les petitesses qu'il connaît de notre nature et pourtant il ne parvient pas à saisir le mal. Les péchés et les erreurs qui le touchent portent seulement contre la raison. Rien de vicié en son cœur. Rien même qui lui permette de sentir l'horreur du péché dans sa chair, l'émoi du remords. Ce saint selon l'intelligence conçoit les fautes de raison, — le mal lui échappe.

Les plus belles pensées de Pascal sont des intuitions désintéressées, soudaines, qui ne peuvent pas servir d'arguments.

Il y a un tremblement dans sa pensée. Pascal s'arrête à l'affirmation de la foi. Mais ce tremblement que nous sentons si souvent dans son œuvre, ce tremblement et cet arrêt humble dans une formule de prière révèlent surtout la merveilleuse puissance de négation qu'avait ce croyant. Il se retient de détruire, il tombe à genoux devant l'idole qu'il allait renverser. Son intelligence hautaine est sacrilège. L'œuvre de destruction qu'il se retient de poursuivre, car il veut se convaincre et convaincre dans la foi, peut-il s'empêcher de l'accomplir? Sa prière achève ce que sa dialectique a commencé. Sa prière a un accent qui est celui d'une foi trop passionnément volontaire. Il veut croire. Son ardeur à penser, la violence géniale de son intuition deviennent effort obstiné à croire et à défendre la foi. On sent la fièvre de cette volonté. L'inquiétude courbée en prière. Et ce jaillissement forcené d'amour qui est de l'orgueil humble, une sorte de pitié pour Dieu. Pascal protège les vérités de la foi qu'il allait mettre en pièces pour pousser plus avant la démonstration de notre dénuement, de la vanité de nos pensées et de notre solitude devant l'infini.

Qui a jamais prié comme Pascal? O la fière intelligence qui ne parvient jamais à se renier, malgré les efforts les plus violents, cet esprit qui ne renonce pas, ce génie que rien ne peut détruire!

Quand Pascal prie, ses suites de négations se complètent d'elles-mêmes. La tapisserie retournée, on voit tous les nœuds faits avec une si héroïque patience, partout la laine cassait et Pascal renouait les bouts. Le plus bel effort de dialectique profonde avec l'aptitude la plus absolue qui soit à une vérité entière.

Il faut être trop soumis pour lire Pascal comme il aurait voulu qu'on le lise, en se souvenant toujours de ses fins apologétiques, de la valeur de persuasion ou de combat que peut prendre telle ou telle de ses remarques. Nous restituons à chaque fragment sa valeur absolue, indépendante de l'enchaînement présumé des arguments. Nous savons que chacune des pensées de Pascal a rempli, un moment, tout le champ de sa conscience. Nous devinons, d'ailleurs, qu'il n'aurait jamais permis qu'on lise ces notes de travail, ces confidences dont beaucoup pouvaient aller à l'encontre de son dessein apologétique. Nous lisons Pascal en respectant bien plus son génie que sa foi. Notre foi, c'est son génie, non sa foi.

Quand Nietszche plaint Pascal d'avoir étouffé sa pensée pour être un bon chrétien, nous pensons malgré nous que ce n'est que dans ce génie étouffé (qui réussissait si mal à s'étouffer) que Pascal a pu trouver le secret d'une intelligence sans égards pour rien. Le Pascal agenouillé, abêti, contraint, le Pascal torturé, agonisant, qui s'effraie des contradictions que la religion même ne suffit pas à expliquer, ce Pascal qui veut toujours descendre plus avant dans la folie de croire, c'est après tout le plus libre de nos génies, le plus éclatant, le seul dont l'essence soit d'être complètement indompté.

II

NIETZSCHE ET LE CHRISTIANISME

Trop philosophe et trop polémiste. Pas assez psychologue, ni moraliste. Aperçus profonds mais toujours sous le même angle. Même mesure appliquée à une question qu'il prend sous des formes « semblables », non sous des aspects divers. Il considère toujours la même face. Nécessairement sans progression.

Il s'attaque à un état d'esprit, un christianisme pris comme manière de sentir et de vouloir, comme attitude morale — mais trop stylisé (pour la polémique). Il néglige trop souvent le dynamisme chrétien, l'histoire du christianisme. Il se refuse à suivre humblement les détours du sujet.

Il condamne le Christ au nom de la vertu supérieure telle qu'il la conçoit, il le condamne justement peut-être, mais on sent trop sa haine superflue et de mauvais ton qu'il contient pour pouvoir s'arrêter à penser, à juger. Il voit trop dans le christianisme une discipline des valeurs, une cause agissante et pas assez une simple forme.

Il semble oublier, ne pas vouloir que le génie puisse

s'attacher à certaines sortes de faiblesses aussi bien qu'à la force.

Messianisme de Nietzsche, qui pense toujours à délivrer les forts des bandelettes du christianisme et de la morale, qui blâme les faibles d'avoir une morale de faibles, combat le christianisme comme s'il voulait le remplacer par une vertu de forts, la démocratie pour y substituer une aristocratie, dont les esclaves constitueraient — quoi, sinon une sorte de plèbe chrétienne, de démocratie sans pouvoir?

Cet individualiste qui prêche l'écrasement des pauvres, des faibles, comme si, amant de la solitude, il supposait toujours une aristocratie organisée, faite pour la vie de relations.

Lui qui sait que l'homme de génie est toujours seul, il ne recommande pas aux forts une adaptation hautaine de mépris et d'indifférence pour la pensée et le mode de vie des foules, il n'évoque pas l'orgueil et la souveraine liberté. Il ne peut se passer d'une communauté qui ne lui est pas nécessaire — qui lui retirerait toute son austère grandeur.

Sa critique du christianisme est à arêtes trop vives, d'une logique trop immédiate. Trop de bon sens pour être décisive, pour emporter de force l'assentiment, pour éloigner ses lecteurs de l'erreur.

La force de sa pensée l'a élevé jusqu'à un certain catholicisme de liberté intellectuelle. La force de sa pensée l'a libéré aussi de cette liberté. Il subit la plus redoutable contrainte, celle de la pensée la plus libre, celle de la pensée qui nous interdit toute fuite devant elle-même.

La pensée de Nietzsche c'est un dénouement qui

dure, inépuisable, s'appliquant successivement à tous les objets de la connaissance. Il l'a forcée. On sent qu'il y a eu drame. Un drame qui n'est plus présent parce qu'il n'y a pas dans cette activité spirituelle, si âprement obstinée, le moindre retour en arrière.

Nous sommes obligés de nous tenir à ses conclusions actuelles, comme s'il craignait de trop nous émouvoir, comme s'il nous refusait le droit de rattacher tel ou tel de ses propos nihilistes à sa longue expérience douloureuse, âcre. La netteté géométrique de l'œuvre y gagne, la vérité y perd. A la longue, on se défend mal de croire qu'il y a une attitude derrière l'uniformité brutale, du pessimisme armé de Nietzsche. Tout cela apparaît trop plan et trop formel. On dirait un automatisme de négation. Finalement on n'ose plus croire Nietzsche tout en sachant qu'il a raison. On ne choisit que quelques petites choses parmi ses conclusions, alors que tout est même de très grande qualité.

A toute idée il imprime d'instinct — son génie impérieux l'y oblige — le même gauchissement vers une négation à pic. Il n'a aucune peur de se tromper. Il y a en lui une certitude, une sûreté si grandes qu'elles font presque croire au procédé et à tort. Il trouve toujours le joint d'une idée, l'articulation d'un système, le point ou deux pensées se recoupent. Presque trop régulièrement. On ne peut pas croire facilement à une telle constance dans l'intuition. Il semble presque qu'habile destructeur, il soit surtout sensible aux faiblesses matérielles d'une idée, à l'insuffisance d'une dialectique. Ce n'est pas le sens de la vérité qui l'avertirait devant telle ou telle doctrine, mais un instinct de polémiste. Brutalité savante de son jeu. Ce sont les mêmes passes qu'il emploie contre tous ses adversaires et il les réussit toujours. Nietzsche est une admirable machine de guerre. Il a cassé en trois ou quatre toutes les croyances de notre temps, c'était assez pour nous interdire une foule d'illusions, pour nous faire pénétrer des secrets jusque-là assez bien défendus.

Dix pages de Nietzsche, un volume donnent à un pessimiste une extraordinaire impulsion pour nier, le projettent par delà le bien et le mal. Mais ses vingt recueils de négations agissent beaucoup moins, ces milliers de préceptes austères et de beaux aphorismes tracent des frontières au pessimisme, l'enferment. Comme toute expérience déjà achevée, ils perdent leur pouvoir.

Pascal est plus tragique parce qu'il n'y a rien de formel dans sa pensée et qu'il veut aller plus loin dans le désespoir. Même quand il reprend une phrase de Montaigne, même quand il retourne en rhéteur l'argumentation des pyrrhoniens, il n'y a rien dans son âme de formel. On sent son frémissement, son inquiétude et qu'il n'a pas démissionné et qu'il existerait par delà son plus cruel pessimisme et qu'il trouverait en lui-même la preuve d'autre chose, la contrainte d'aimer, d'espérer, de vouloir. Pascal est un génie toujours vivant. Nietzsche est peut-être un génie déjà mort dès la première expression de sa pensée. Il va au bout des idées. Pascal va plus loin, il va au bout de son être. La sincérité de Nietzsche est cer-

taine, mais il y a en Pascal une force qui dépasse l sincérité. Ici un tempérament tragique appliqué aux idées et qui les épuise. Là un tempérament pathétique qui ne peut pas s'arrêter à des idées extérieures à lui-même. Le monde de Nietzsche rejoindrait souvent, aux yeux de Pascal, les frivoles recherches des philosophes et des mathématiciens. Nietzsche parvient à être un intellectuel pur, encore qu'il obéisse à l'impulsion de son cœur. Pascal ne peut être que lui-même. Nietzsche a cessé de se rechercher dans les idées, Pascal se recherche, recherche toute sa réalité à travers le drame qu'est à ses yeux la foi chrétienne.

Nietzsche s'est insurgé contre l'être. Il a voulu la vérité et il a rejeté en Jésus la vérité de l'homme. Il a voulu la force et il a repoussé la seule puissance, celle de l'amour. Il a voulu la lumière et il a essayé de briser l'unité-homme dont le Christ n'est que le symbole. Il s'est acharné contre le Christ sans pouvoir diminuer le Christ qui était en lui, dans son intelligence de vie. Il a opposé Apollon et Dyonisos à Jésus comme si le Christ n'était pas l'Apollon et le Dyonisos éternel de la joie et de la souffrance, de la vie et de la pensée, le Dyonisos et l'Apollon fondus, illuminés dans l'unité du type humain.

Apollon c'est Dyonisos qui comprend et Jésus (autre symbole), c'est l'Apollon de la vie réelle. Apollon est un dieu. Jésus est un homme. L'héritage de Jésus est plus grand que celui du dieu. Nietzsche aurait pu se contenter de l'héritage d'Apollon mais il le détruisait en s'attaquant à celui de Jésus car l'héritage du Christ comprend cet héritage divin.

Nietzsche a pris parti contre l'homme. Il s'est acharné contre l'amour. Par quelle méprise amoureuse, par quelle sublime folie. Mais comme il est grand dans sa défaite. Le vaincu du Christ plaide pour le Christ, pour l'homme. Sa négation ardente a la valeur d'une affirmation décisive. Vivant, le Christ craindrait de n'avoir pas assez souffert puisque Nietzsche l'a nié.

Le Christ n'est pas mort dans la clarté d'une assez grande douleur, puisque Nietzsche n'a pas compris.

Et pourtant qu'elle est haute cette croix et qu'elle pénètre profondément dans le sol pour qu'une intelligence comme celle de Nietzsche, n'y croyant pas, n'ait rien pu contre elle. Nietzsche a combattu le signe. Nietzsche s'est heurté à un symbole, à un symbole essentiel. Mais quel mystère cache son apparente folie, quelle grâce cache la démission publique de sa raison. Sa folie était heureuse. C'est tout ce que nous savons. S'il y avait continuité entre sa révolte contre l'être et sa folie, cette folie serait-elle aussi sereine? Quand il est mort, quelle joie peut-être habitait son âme d'enfant.

Une révolte aussi passionnée et aussi pure (sa simplicité dans son orgueil, son ingénuité presque monstrueuse) est presque toujours une découverte, une lente mais admirable reconnaissance.

III

Pascal le plus grand individualiste qui soit : il ne se crée pas mais se découvre; il va dans sa découverte à fond, trop grand pour se soucier de composer son moi. Il atteint ce qu'il peut, l'atteint sincèrement, qu'il puisse s'en réjouir ou qu'il en reste accablé.

Pascal styliste brise souvent l'instrument dont il se sert. Dans l'Apologie, il n'a aucun respect pour la langue. Il la soumet, la force. Il lui arrive de n'avoir que le souci d'être obéi et les mots le suivent coûte que coûte. La phrase perd ses articulations habituelles, son rythme naturel. Il faut chercher dans le livre de toutes les sublimités les phrases les plus barbares, le style le plus douteux. Voltaire grammairien, en général, a raison avec mauvaise foi contre Pascal qui daigne se tromper de mots et se contredire en apparence, mais qui indique toujours tout ce qu'il veut dire ou retenir pour le dire plus tard.

On a trop parlé du sublime de Pascal. Quand nous relisons *Les Pensées*, nous n'osons pas assez sentir tout près de nous, même de nous écrivains, cet homme qui cherche et qui ne cherche pas toujours

directement une vérité surnaturelle mais sa pensée même, à l'aide des mots qu'il écrit, des rencontres d'idées.

Dans l'invincible grandeur de Pascal, dans sa passion de subjuguer par sa raison, de soumettre les autres et lui-même à une vérité exigeante, on reconnaît la saine violence de l'homme fort que la femme n'a pas soumis, policé, fait entrer dans le social. Jamais elle ne l'a dominé, il ne s'est pas laissé dominer. Il n'a pas connu le poids, la honte de l'assujettissement du désir ni la servitude charnelle; de là cette rudesse qui ne se dissimule pas, que rien n'amoindrit, qui ne se pare pas de petites politesses, d'hypocrisies variées. Seul un homme ayant presque échappé au commerce des femmes peut garder un aspect aussi intraitable, une force aussi pure, aussi éclatante.

Descartes non plus n'a pas été soumis ou il ne l'a été que le temps qu'il fallait, qu'au degré où il fallait pour bien comprendre, pour se conquérir librement, ou se reconquérir pleinement, garder toute la force, sans la souffrance de la force, sans rudesse trop évidente.

IV

Que de dédain et de violente moquerie dans le conseil de Pascal : « Abêtissez-vous ». Il les bafoue dans leur vanité, il se rit avec cruauté, cédant à un mouvement d'impatience, de colère. Il les brutalise, compte presque sur l'excès de leur lâcheté. Le mot les frappera, les heurtera dans leur orgueil, leur semblera scandaleux. Peut-être que Pascal les désarmera ainsi, qu'il les vaincra d'un coup et plus profondément que s'il avait tenté de les acheminer lentement, par douceur, vers le goût et la compréhension des exercices qui préparent à la grâce. Il pouvait leur dire cependant ce qu'il savait si bien : Tranquillisez-vous, vous ne vous abêtirez pas en vous agenouillant, en prenant de l'eau bénite, en faisant, même sans croire, les gestes de la foi. Vous vous abêtirez en vous raidissant, en vous croyant très forts de ne pas vous agenouiller, en vous refusant d'avance à la grâce. Vous croyez que ce serait vous abêtir, eh bien, essayez toujours. Qu'y perdrez-vous? Est-ce que votre intelligence compte? Pouvez-vous devenir beaucoup plus bêtes. Me suis-je abêti, moi? Ah, si, n'ayant pas la foi, vous saviez tout, si tout vous était expliqué, connu de science claire comme des choses finies. Mais à genoux

ou debout, dans l'infinité de votre ignorance, comment êtes-vous le plus intelligents? Prendre de l'eau bénite cela vous abêtit, peut-être, mais si peu et, dans cette soumission même, ne trouvez-vous pas déjà une bienfaisante humilité? Dans l'usage des sacrements, même sans la pleine adhésion de l'esprit et du cœur, même sans la foi, ne trouvez-vous pas une discipline humaine renouvelant votre vie qui vous éloigne des durcissements, vous empêche d'être séparé de vous-mêmes, et, vous maintenant dans un effort de vérité intérieure, donne à votre raison une liberté plus grande en lui faisant toucher ses impossibilités?

Assujettis aux lois du monde et aux caprices de l'opinion, soumis à toutes vos passions, redouterez-vous seulement, entre tant de contraintes que vous cherchez, les seules règles qui n'attentent pas à la force de votre intelligence, à la pureté de votre vie?

V

DEUX classes d'esprits et qui se méconnaissent nécessairement. Ceux qui trouvent naturel d'être installés dans la vie et qui cherchent sans trouble l'ordre des choses. Leur force est d'être libres sans lutte, leur élégance d'avoir des passions dont l'ombre ne porte pas sur leur esprit. Les autres ne peuvent rendre indépendant de leurs sentiments le jeu de leur intelligence. Même doués d'un certain pouvoir de réflexion, maîtres d'une méthode sûre, ils ne peuvent être qu'eux-mêmes avec toutes leurs puissances de sentiment jusque dans les recherches les plus sèches. Sans cesse il leur faut assurer un difficile équilibre de leurs forces. Leur puissance est dans leur équilibre instable, on peut la mesurer à leur désaccord intime, à leur drame.

Les cartésiens intègrent la destinée des grands savants dans l'évolution des sciences. Pascal se devait à la géométrie. Que la tragédie de la foi ait atteint en lui l'intensité la plus violente, cela ne leur dit rien : le drame le plus prodigieux passe en intérêt après la moindre découverte. Ils ont le préjugé des sciences exactes.

Le génie contraint Pascal géomètre à quitter la géométrie pour une vie qui bafoue la raison et la science. Mais ils veulent qu'il y ait là quelque chose qui mente. Ils ne peuvent pas se nier en un autre. Pascal est à leurs yeux l'adversaire de génie, l'étranger qui aurait dû être de chez eux. Ils ne consentent pas à se laisser troubler par un tel exemple et ils ont raison si dans leur vie le trouble ne peut être que désordre impuissant.

Connaissant trop la raison des philosophes et pas assez l'humaine vérité, épris de lumière étale, on trouve dans l'œuvre de Pascal des alternances trop crues de lumière et d'ombre; scandalisé, on ne se confie pas au héros. C'est qu'une trop longue habitude des idées auxquelles s'arrêtent des écoles ou des sociétés entières sacrifie l'homme et toute sa réalité aux relations de société. Il faut bien accepter Pascal entier et le géomètre et l'esprit fin, le chrétien et l'inventeur, car Pascal est un.

Il faut être avec Descartes sauf impossibilité absolue. Le cartésianisme est la plus belle discipline de l'esprit pour tous ceux qui n'ont pas mission de créer, de tirer quelque chose d'unique de souffrances insoutenables.

Deux grandes classes d'esprits. Ceux pour qui l'entendement a ses exigences spéciales comme une science et n'en a pas d'autres. Ceux qui suivent Descartes dans son désir orgueilleux et soutenu de tout comprendre et de tout expliquer, de tout amener sous

la même lumière, de tout réduire à des éléments de connaissance. Et ceux qui portent leur âme, qu'ils le veuillent ou non, dans toutes leurs recherches, qui sont intellectualistes avec une souveraine inquiétude, qui restent du parti de Pascal même quand ils veulent suivre Descartes.

Mais pourquoi, comment voulez-vous connaître, qu'est-ce qui vous pousse, vous soutient dans vos recherches? Vous êtes les vrais sceptiques, vous qui ne connaissez pas le sourire déçu, pitoyable, du sceptique, vous qui cherchez avec calme sans rien vouloir qu'un résultat. Votre calme étrange me confond.

Je comprends Descartes. L'envergure de son esprit lui crée une mission, un soutien suffisant; il va, sûr de lui-même, obstiné, sans crainte, il sait qu'il remplira sa destinée. Son cartésianisme n'est pas celui de ses disciples mais une invention, une création, une nouvelle méthode qui, au lieu d'enfermer, de contraindre son esprit expriment la force. Mais tous ceux qui suivent Descartes sans génie, qu'est-ce qui peut les soutenir dans leurs maigres recherches?

L'influence de Pascal est presque secrète. Elle s'est surtout opérée en quelques âmes profondes qui ne se sont pas livrées. Il y a un pathétique des extrêmes qui touche seul les vulgaires — et c'est cela seulement qui les satisfait en Pascal.

Influence secrète de Pascal, influence à ciel ouvert de Descartes, je veux dire de sa méthode pauvrement

comprise, entendue dans sa lettre. Que d'œuvres, que de pensées elle a pu amener à la clarté, à l'évidence de la raison! Il a donné l'étendue à des « idées » qui n'auraient pu se manifester dans un univers qui n'aurait pas été préalablement organisé, rendu à la mathématique, à l'expression plane, en dehors de l'âme, des formes de la raison. Arbitraire de ces œuvres qui ne s'imposaient pas aux hommes qui les ont produites, qui les ont moins tirées d'eux-mêmes, extraites de leur âme cachée, que déroulées, étendues sur une table de travail où déjà par hasard elles se trouvaient.

Formes vides de réalité spirituelle, ordonnancements extérieurs, il a fallu le hasard d'une volonté (un choix de la volonté) pour qu'elles naissent. Cependant elles ont donné tout leur prix à des vies quelconques qui ne pouvaient prendre de valeur que par adaptation aux conditions d'une recherche, d'un travail, d'une mise au point scientifique. Des hommes s'oublient jusqu'à ne pas exister — pour accomplir les tâches qu'ils se donnent, concourir au progrès des sciences, à l'enrichissement formel, théorique des connaissances. D'instinct ou faute d'instinct, ils sont sociaux. L'individualisme de tous ceux qui pensent encore à faire leur salut total ou qui restent mus par la force qui les a poussés à essayer de le faire leur paraît folie ou trahison. Cette folie est pourtant la seule attitude possible à ceux qui, malgré leur raison, ne peuvent pas diminuer leur vie au point de s'adapter à une besogne régulière, scientifique ou philosophique, accaparant leurs forces. Il leur faudrait mourir à eux-mêmes, mais, morts à leur misérable richesse, à leur grandeur désespérée, où trou-

veraient-ils la raison d'un sacrifice, d'une méthode, d'un geste? Qu'est-ce qui décide les autres? Mystère de la simplicité avec laquelle ils croient devoir participer au mouvement de la société, contribuer au développement des sciences.

VI

Tissu de vie très serré, parce qu'il compte une multitude de points, d'impressions définitives, d'intuitions vraies qui n'ont pas cherché à se rejoindre pour faire un tout. Pascal n'est si vrai que de l'être successivement et à fond dans tous les moments de sa vie et de la même vérité, du même génie : irréductible unité. Oublions telle ou telle page d'apologétique et nous ne découvrirons dans l'œuvre de Pascal qu'un amas de pensées ayant atteint leur limite, non poussées à leur limite ou retenues à distance comme chez tant d'autres. Son élan va toujours à la limite d'une pensée, pas d'arrêt, l'intervalle est rempli, ni vide, ni fêlure. Il n'est pas maître de retenir son élan, aucun respect de sa foi ne peut l'amener jusqu'à s'affranchir du poids de sa pensée, de cette force, de cette pesanteur qui le contraignent à cette sincérité. Il respecte toujours et uniquement, qu'il le veuille ou non, les conditions de son être dans chacune de ses pensées.

Je ne pourrais jamais affirmer que j'aime Pascal.

J'admire Pascal sans étonnement. Je le vénère sans accepter d'autre domination que celle de la pensée.

Solitaire, il accepte d'être, à côté de nous, un homme. Il est trop orgueilleux pour nous être un ami. Il respecte trop la dignité humaine pour consentir facilement à nous adopter comme disciples. Pascal à genoux ne se soucie pas de nous et nous laisse trouver notre vérité (ce qui importe, ce n'est pas que ce soit la sienne mais que nous cherchions comme il cherchait, selon notre force).

Pascal triche. Dans « les Provinciales », comment hésiterait-il? Dans les « Pensées », il triche malgré lui parce qu'il n'est pas libre ou ne l'est qu'oubliant tout et cédant à la violence de son génie.

Puisque Pascal veut à la fois se convaincre et convaincre, il ne peut pas être tout à fait honnête, il ne peut songer à l'être dans son dessein, dans sa rhétorique.

Pascal a trop d'éclairs, d'inspirations violentes pour pouvoir se maintenir dans l'honnêteté, rester aussi honnête que Descartes.

L'honnêteté perd de son prix quand, pour un être, elle n'est pas le tout, l'essentiel d'une méthode.

Pascal ne sait pas quand il triche.

Toute grande inspiration se sert des mots, des hasards de l'expression et de l'association des idées, comporte donc une sorte de tricherie. On est bien obligé d'accepter d'en être coupable. Pourquoi, profitant de cette tricherie qui extérieurement ne se distingue pas des autres, montrerait-on après une trop grande délicatesse?

Pascal ne peut pas s'épurer sans fin. Sa critique ne peut être que créations successives, ne s'ajoutant pas les unes aux autres, se juxtaposant difficilement.

Tout reste au même plan. Une intuition n'en supprime pas une autre, même qui la contredit. Le mouvement spirituel d'un Pascal ne peut jamais être une négation de Pascal. Contraires, ses intuitions subsistent, ne s'entament pas et Pascal est peut-être le seul écrivain dont on puisse dire cela.

VII

DANS quelle brisure de mon âme irais-je vous chercher, Seigneur? Quelles souffrances puis-je m'infliger pour tâcher de vous découvrir? Il faudrait que je rompe l'unité de mes sentiments, que je sépare mes fibres, que je suscite en moi la maladie. Aucune place n'est libre pour vous, je vous rejette comme de l'air respiré. Je ne conçois pas que vous existiez et je sais que vous n'existez pas. Je touche en moi votre néant, je le touche dans tous ceux que je connais. Je n'ai rien vu nulle part de surhumain. Votre nom me choquerait si cette faible invention humaine n'avait été rehaussée de tant d'amour.

VIII

CARACTÈRE indifférent de la vie pendant de longues heures : on est sorti de son intelligence et de toutes ses passions. Et on ne ressent même pas le vide, l'ennui de ces moments. On est absent de soi-même. Mais un mot entendu, un geste vulgaire, une idée trop pauvre et notre âme se retrouve entière, en pleine activité, ferme et aisée dans toutes ses démarches. Nous ne prenons même pas la peine de nous étonner d'une si brusque réapparition : nous sommes habitués. L'invasion de notre être par quelque chose qui est nous et plus grand que nous n'excite pas notre recherche. Les philosophes se sont inquiétés de la différence entre l'état de veille et le sommeil, c'était comparer deux extrêmes et aussi inutile que d'opposer la vie et la mort. Mais qu'il est plus angoissant de chercher le secret de la pensée qui naît, sur le fond morne d'une inertie en apparence complète. Le mécanisme de la pensée et ce qui le dépasse, peut-être, au fond, rien d'autre ne nous importe.

Descartes rend quelque prix à toutes les longues heures où nous sommes abandonnés aux forces les plus élémentaires, à notre ennui, à la langueur, aux

indolences. Descendre au fond de sa pensée, d'un coup — comme Pascal — ne pas procéder « par une longue traisnée de diverses considérations », c'est un jeu terrible d'où l'on revient moulu ou désespéré. Descartes nous apporte une méthode pour les jours ordinaires (et tous les jours sont des jours ordinaires et tous peuvent nous mener aux sommets de l'intelligible). Nous lui devons une patience, l'art d'utiliser les moments neutres, d'être intelligents et libres quand l'esprit semble nous avoir abandonnés.

Descartes est libre à l'égard de la société. Il sait que toute l'activité sociale est d'un autre ordre que sa pensée. Il se gare de la société. Aucune prétention à la réformer, aucune disposition non plus à s'adapter, une fuite intelligente, sans impolitesse, sans aucune marque trop apparente de mépris. Il se « moque » avec grandeur, en passant, sans insister.

Descartes va d'un mouvement plein, d'une force grandissante, sans arrêt, sans repos, sans erreur. Tout ce qu'il acquiert lui appartient à jamais, entre dans son fond, participe de sa force, l'accroît. Rien d'inutile, rien de perdu, aucune régression, aucun repentir, force sûre, organisée pour aller de l'avant sans présomption, avec certitude. Il est toujours disponible au sommet de tout ce qu'il a été jusque-là. L'ordre du génie, servi par la rigueur, égale l'ordre de la grâce, le retrouve dans la pureté des formes d'une haute intelligence. Sa force est organisatrice, son élan ne le trompe pas. Descartes a découvert la loi immobile de son activité. Fidèle et grave, dans sa vie de

tous les jours, dans sa méthode, il a su n'être jamais séparé de sa force essentielle.

Aristote, héritier de toute la philosophie et de toute la science de la Grèce. Il rassemble. Il systématise. Il fait un inventaire; il dresse la somme. Aboutissement.

Descartes hérite non des connaissances mais des meilleures tendances du catholicisme. Il est le moment suprême de liberté du génie antique, transmis à travers le christianisme, élargi dans le génie propre du catholicisme.

Tout ce qui précède Descartes lui est utile (ce que ne veulent pas comprendre les cartésiens qui, saluant en lui « leur père », n'acceptent en rien de remonter à sa propre origine. Les philosophies précédentes et le catholicisme lui-même ont servi à configurer l'univers qu'il se donne. Par eux Descartes est orienté dans sa propre force, debout, sans crainte et sans faiblesse, au milieu du doute absolu et de la fable à refaire.

Descartes prend le catholicisme à son milieu et le porte à sa fin, à son accomplissement, hors de toute théologie, pure connaissance, méthode.

Descartes, miracle d'une pensée libre, affranchie de la morale et ne perdant rien de son mouvement.

Descartes, le mouvement propre de la liberté. Il est libéré, à son gré, pour l'action, pour l'étude, pour la sainteté. Il n'avait qu'à choisir, apte à toute grandeur. Naturel acquis par ses possibilités de haut raisonnement. Il ne peine pas, il choisit sans facilité, mais sans effort, il observe et il déduit exactement.

Avec génie, il manie les outils habituellement abandonnés à des savants ordinaires. Il porte le génie dans la simplicité des raisonnements réguliers.

Platon se permet d'être plus poète.

Aristote, avec plus de mémoire, s'attelle à des travaux plus étendus, fait une somme universitaire. Aristote est l'homme qui enseigne tout.

Le rôle de Descartes est toujours supérieur à celui d'enseigner.

Descartes a su ne pas faire violence à ses sens, détourner avec sûreté et puissance ses tendances naturelles quand il craignait qu'elles ne l'égarassent.

Personne n'a fait en soi-même un ordre plus actif, plus vivant, plus proche de la vraie nature de l'homme. Flamme et sérénité. Élan indomptable et mesure. Il est invincible. Toujours il garde un sens très juste des résistances. Rien ne le sépare des hommes ordinaires que leurs infirmités. Il recrée le bon sens, en fait l'invention la plus rigoureuse, la plus inattendue. Il introduit dans le bon sens naturel, commun, une exactitude de génie. Il est servi par une constante intuition de tout ce qui constitue pour lui le sens droit. Il est l'homme qui honore le plus l'homme car il est un héros dont rien n'est inhumain, excessif, hors de la portée d'une ambition saine.

Sa méthode et son exemple assureraient l'admirable dignité d'une vie à laquelle ne s'offrirait aucune chance de miracle, aucun don spécial.

IX

Génie païen du catholicisme. Individualisme libéré de la misère individuelle. Configuration du monde et configuration de la pensée, discipline plus libre, cent fois moins astreignante que la nécessité de tout construire en soi-même, à partir de soi-même, d'additionner les résultats, de lier tous les efforts. Configuration qui permet de ne pas dresser ces bilans, toujours artificiels, nous amenant au désespoir et au renoncement, puisqu'ils impliquent toujours déficit et faillite. Grâce à ce génie configurateur, nous sommes libres de nous-mêmes, nos instants, nos actes peuvent jouer en dehors d'une étroite interdépendance. Nous cessons de nous faire obstacle et chacun de nos actes peut remplir le champ entier de la vie.

Dans toute tyrannie du moi par le moi, il y a une fausse continuité donc rupture brutale et répétée avec l'unité de la vie profonde.

J'aime et je comprends la grandeur atroce de l'anticatholicisme, de l'antipaganisme de Pascal dans les

« Pensées ». Son génie est de penser à partir de lui-même, à partir de nos petitesses et de nos souffrances, de penser en pleine chair, avec la plus grande liberté que puisse se donner un catholique ou un païen. Il est plus libre que ne pourrait l'être un pur chercheur, un dilettante, il l'est bien plus profondément par exigence impérieuse de son génie et, en même temps, il est étroitement prisonnier, jusqu'à la plus grande douleur, de son être personnel. Les « Pensées » sont contre la culture, contre toute modération civilisatrice et elles sont au-dessus cependant de tout ce qu'a pu atteindre la culture, la réflexion dans sa plus haute activité.

Pascal se passe du ciment protestant, de la pauvre cohésion individualiste, volontaire, et il se passe en même temps de la pensée romaine, de l'héritage configurateur des civilisations. Il y a un ordre pascalien, comme il y a un ordre romain. Impossible de suivre Pascal en restant catholique ou protestant. On adopte Pascal, on ne le comprend pas du dehors, on ne l'adapte pas à un autre ordre. Les catholiques ne peuvent pas plus le disputer aux cartésiens que les cartésiens aux protestants, que les jansénistes aux athées. Pascal à lui seul constituerait un autre ordre.

Un critique reproche à Pascal de lui faire violence. Il aimerait, semble-t-il, qu'un Pascal « s'humanise », se plie aux conventions qui rendent possible une sorte de communion des gens cultivés, d'indifférence curieuse et accueillante, une politesse de salon. Au fond, il ne demande à Pascal que le sacrifice de son

génie. Et ce qu'a dit ce jeune homme, de plus grands l'ont pensé peut-être malgré eux. Étrange susceptibilité des êtres de civilisation, de culture, le génie les repousse. Ils restent toujours ombrageux à l'égard de ce qui dépasse le talent.

X

PHILOSOPHIE : le plus grand effort de compréhension des hommes, du moi transitoire à l'éternel ; la plus vaste folie, l'orgueil le plus humble. Le moi et le tout. Le tout rendu intelligible par l'extension de l'intelligible, par son évasion hors du moi. Effort trop épuisant, vite il faut qu'il dégénère. Les systématisations remplacent les intuitions nécessaires et qui ne se produisent pas. Qu'elles sont vaines ces tentatives pour lier au tout qu'on voudrait comprendre un moi qu'il aurait fallu d'abord comprendre. D'ailleurs, si on l'avait compris, ce moi, le tout coïnciderait simplement avec lui.

Je ne demande aucune certitude à la pensée. Je ne lui demande que l'angoisse volupté d'être moi-même, de souffrir et d'aimer d'une manière un peu personnelle, d'être tendu au-dessus du néant quotidien. Je ne cherche pas d'illusions et ne me soucie pas de croyances. Je me passe de la foi, je n'essaie pas de croire en moi. La pensée me libère de tout besoin de certitude, elle m'affranchit de moi-même en moi-même.

La plus haute activité de l'homme s'accompagne d'un suprême plaisir, d'une joie plus intime et plus forte que toutes les autres joies. Nous avons le sentiment d'une évasion héroïque et subtile, d'une liberté profonde, inspirée, nous sommes pris dans la gloire agissante et silencieuse d'un élan où toute la force de l'âme est utilisée.

Gratuité de la pensée, gratuité nécessaire, car penser est déjà le plus grand triomphe, l'ultime transposition de nos forces, le dernier degré de l'humain. Tout se réalise des possibilités de l'homme dans certains mouvements de pensée qui sont comme des transfigurations de nous-mêmes. Nous sommes compris tout entiers dans certains élans intellectuels, compris et dépassés. Réalisations momentanées et éclatantes de nous-mêmes.

Hélas, triomphe bref ! Nous touchons à la rive de l'éternité et tout d'un coup nous ne sommes plus que des corps abandonnés. Notre belle activité n'existe plus, rien ne la rappelle, ne la fait revivre en nous. Le souffle nous a quittés.

XI

CATHOLICISME dégagé de tout son contenu, forme romaine, libre et pure de nos pensées. Le génie configurateur de l'ancienne Rome est venu jusqu'à nous, par l'intermédiaire du catholicisme. Mais nous sommes libérés des attaches civiques que ce génie imposait aux Romains et nous sommes complètement débarrassés des contraintes spirituelles inséparables d'un catholicisme exact. Nous jouissons, pour nous-mêmes, de ce génie configurateur que le catholicisme avait porté dans toutes les formes de la pensée, nous en jouissons sans en supporter les servitudes.

L'habitude de l'arceau, de la voûte romane : nos pensées ne pèsent pas toujours de tout leur poids sur notre vie, nous n'éprouvons pas la nécessité ininterrompue d'avoir des idées dont la simple juxtaposition serait un système. Nous sommes libres de sculpter chapiteaux et moulures sans continuellement songer à leur exacte destination. L'unité de notre pensée, de notre vie, l'accord de nos efforts restent nettement indépendants d'une liaison délibérée.

Le catholicisme, par la vertu de l'esprit romain et des siècles, d'une sagesse et d'un art, nous affranchit

d'une vie trop individuelle, trop liée à ses propres accidents, trop soumise à la nécessité de se situer et d'être toujours maîtresse exacte de son effort.

Poussée de la voûte, arc du pont romain, enjambement des nécessités logiques, invention de génie, d'audace et de calcul.

Le vrai génie du catholicisme tend peut-être essentiellement à mettre l'homme debout, à l'habituer à marcher seul et à se passer de tout sans souffrance excessive. Il le libère d'avoir une philosophie formelle, une morale, il l'oriente en lui-même, c'est-à-dire dans une sorte d'absolu de la puissance humaine. Dans ses saints, ne poursuit-il pas plutôt une sorte de fin naturelle, orientation verticale de l'être, que l'épuration des mœurs, le respect d'une morale?

La pensée gagne à l'oubli. Il est bon de n'être pas exposé à d'affreux dangers toutes les fois que l'on pense. Il est bon de pouvoir être libre parfois de toute préoccupation de salut personnel.

Il ne faut pas penser en pure intelligence dégagée de l'être, mais en être complet dégagé de certaines contraintes, de certaines nécessités de la vie individuelle. Il faut parvenir à s'affranchir, en quelque mesure, de ce que notre vie individuelle a de relatif, de trop conditionné; il faut pouvoir situer sa pensée, par delà sa propre durée, un peu moins loin, en apparence, de l'éternité ou du moins de la durée totale de nos civilisations.

Il faut que l'enthousiasme dans la recherche soit comme la liberté de l'âme affleurant à la conscience. Il faut que l'enthousiasme dans la découverte reste quelque chose de léger, d'impalpable, pressentiment innombrable, sans ignorance et sans crainte, laissant entière notre aptitude à plusieurs découvertes.

XII

DESCARTES « ne trouve jamais rien que par une longue traisnée de diverses considérations ». Rigueur de la méthode à laquelle il soumet son génie, rigueur même de son génie. Avec ces procédés lents, l'intelligence parvient à remplir le plus grand espace humain. Elle le remplit sans erreur. N'utilisant jamais le vague, elle résout tout indéterminé ou le repousse.

Quand Descartes parle du bon usage de la raison, il faut comprendre sa modestie. Il y a en lui une saine violence, trop belle pour se perdre en découvertes de hasard. Sa méthode de vérification, de preuve, égale chaque moment de son œuvre aux plus hautes et sûres inspirations de sa vie. Sa méthode est un système total de vie et de pensée, une éthique ferme et aisée dont la seule fin serait l'intégration du calcul à la pureté et à la force d'une intelligence apte à connaître. Dans l'élan ininterrompu de sa droiture passionnée, il a su que le sommet de la méditation contrôlée est le seul lieu d'où l'homme puisse saisir son univers. Il savait que les sens ne sont pour l'intelligence que des moyens d'appréhension, des instru-

ments premiers. Par génie total, par utilisation harmonieuse de sa force, il a organisé puis il a répandu sur toute sa vie, sur toute son œuvre, la disponibilité d'une intelligence exacte et libre. Il est parvenu à être pour lui-même clair et évident dans tout son être, dans ses actes et son silence, dans sa puissante retenue.

Descartes c'est l'évidence de l'intelligence.

Un mystère plane sur l'égalité fervente de Descartes.

XIII

Politesse magnifique de Descartes. Les admirables formules qui terminent ses lettres à Élisabeth. Grand seigneur d'une courtoisie exquise et forte, Descartes remplit ces formules, les adapte, les nuance, d'un mouvement spontané. Toute la ferveur de son esprit, toute l'exactitude précieuse d'un sentiment fort sont contenues dans ces mots à la fois solennels et simples, élégants et vrais. C'est l'étiquette mais observée par un roi qui veut témoigner de toute sa pensée, qui ne faussera jamais son sentiment, ni l'expression de ce sentiment.

Je ne sais pas dans notre langue de monument plus honnête et plus grand que cette correspondance de Descartes et d'Élisabeth, expression fidèle d'une haute amitié, d'un commerce intellectuel sans prix, d'un amour réciproque silencieux et entièrement exprimé. Lyrisme nié et cependant enfermé là dépassé, absence de toute tache sentimentale, de ces musiques qui sont des interprétations personnelles fausses, des amplifications ridicules de rapports, de sentiments qui devraient rester silencieux et indivis.

Que ces êtres sont grands de ne pas s'aimer ou de ne pas vouloir s'en rendre compte, qu'ils sont nobles de

s'en tenir à une mutuelle admiration prévenante et grave. Ils ne disent pas leurs sentiments, leurs paroles sur des problèmes précis, souvent impersonnels, les impliquent délicatement, sans ruse. Les mots ne débordent jamais sur leurs pensées. Intelligences droites, cœurs fermes. Densité de ces âmes passionnées. Élan puissant mais marche retenue vers un idéal qui ne peut pas tromper, une connaissance, un art de connaître en vivant et pour mieux vivre qui est la seule morale sans mensonge, la seule philosophie sans illusion et sans lourdeur.

XIV

Amitié, rêve qu'il ne faut pas parler, qu'il ne faut pas rêver, enthousiasme contenu.

Union de deux âmes? non, joie tendre, joie forte de sentir qu'on suit une même direction, par une même valeur, l'attirance d'une même vérité. Etre tous les deux entraînés, mais que ce ne soit pas l'un vers l'autre. Que mes regards ne soient pas tournés vers vous, que vous soyez comme une musique à mon côté, une musique comme celle que je sens en moi. Mais qu'elle ne me distraie pas de ma voie, de notre voie commune. Ah! pourquoi formuler des règles comme des regrets déjà. Je baisse les yeux sur ma joie, sur ma force, sur mon élan, sur l'impression enivrante que j'ai de mon accord avec vous. Je vous oublie, je vous néglige autant que je peux, par respect de vous, par respect de moi, de votre voie et parce que je sais qu'il ne faut pas que les sympathies s'emmêlent, s'expriment, entrent dans le jeu social. Le divin que j'ai pressenti en vous, il est en moi aussi : suivons chacun notre voie. Le plus grand amour est dans l'oubli de l'amour, loin de toute familiarité et de la jouissance, même secrète du sentiment. L'amour ne doit pas aller jusqu'à l'esprit de destruction d'un être par un être,

d'empêchement, d'attachement étroit, de contrainte, de prudence. Ne cédons qu'à une passion plus forte qui passe vite au-dessus des êtres. Suivons l'appel intérieur. L'amour n'est pas longtemps vivant quand il court seul toute sa carrière. Que notre amitié reste un sentiment d'accompagnement, la tendresse d'une certitude entière en chacun de nous.

Je ne fais pas profession de vous aimer mais d'être un homme, je ne peux pas plus m'arrêter à vous que je ne voudrais vous arrêter à moi. Nos êtres ne comptent pas. Amour, amitié, immenses pressentiments mais quand ils ne vont pas chercher le néant ou la folie de la chair et des rapports qui ne sont pas de dignité mais de camaraderie ou de plaisir.

XV

DESCARTES. Équilibre vivant. Adaptation à soi-même. Orientation de toutes ses activités, de toutes ses tendances selon l'idéale ligne de force d'une vie d'homme. Classicisme actif de la pensée, ordre logique et vivant que la logique sert et n'emprisonne pas. Descartes est classique par la tendance, par l'ordre dans l'effort, par la configuration que donne la gravité dans l'effort, la méthode. Classique à partir du travail, dans sa conscience, mais libre sans limites, sans système, libre avec ces seules obligations que sont les lois de l'intelligence, libre dans la seule forme de liberté qui ne soit pas contradictoire, qui n'ait pas un terme, libre mais selon le génie de l'esprit et n'allant jamais contre l'honnêteté intellectuelle.

Sens subtil et juste des résistances chez Descartes. Sa phrase est dense mais d'une densité élastique. Elle est exacte mais sensible à tout rapprochement, à tout contact. Écrite directement et pour l'éternité, elle agit. La phrase de Descartes est à la mesure de son contenu mais elle mesure aussi ce qui n'est pas en elle. La langue de Descartes est l'une des plus belles

matières intellectuelles que l'on puisse imaginer. Tous ces théorèmes sont des créations et qui vivent.

Le génie de Descartes est dans l'axe de la langue française. Il procède du même ordre et elle suit son mouvement, son rythme. Joints de la pensée où s'articule la phrase. Allure latine mais luminosité, transparence et rayonnement, limpidité élancée de toutes ces grandes pages. Les défenseurs d'un cartésianisme au ciel éteint ne veulent voir dans le français de Descartes que du latin. Mais le génie essentiel de Descartes, préexistant à sa méthode, puis consentant à une méthode pratique de vérification et de preuve, à une haute discipline qu'il égale à lui-même, il faut déjà le chercher et tout entier dans l'admirable français du « Discours » et des lettres à Élisabeth. Son style seul serait une philosophie.

Libre et personnel, son génie d'écrivain ne tient pas à l'essence d'une culture. Comprenant tout le classicisme, il le domine, l'excède de partout, triomphe de l'homme, de la pensée, triomphe du génie complet.

Mouvement de la pensée et de la phrase chez Descartes, sûreté qui se défend de l'audace, fierté modeste. L'orgueil de ce génie est dans le naturel, dans la dignité où rien n'est forcé de son silence sur lui-même. Aucune affectation. Il suffit qu'il s'exprime avec ordre : évidence sublime. Et cette sûreté n'étonne pas. L'appareil de vérification, de démonstration ordonnée qui l'accompagne est une sorte de modestie qui donne au lecteur une entière sécurité.

Quelle haute société que celle de cet homme!

Aristocratie puissante de l'esprit. On rêve d'être l'égal de Descartes, d'entrer dans son intimité où la tendresse est une force, où l'affection ne détourne jamais de la recherche essentielle.

Le mouvement d'amitié se confond en lui avec le mouvement propre du génie, c'est même chaleur, même lumière. Secret de ces sentiments qui ne divisent pas l'âme mais au contraire renforcent sa cohésion et la guident avec certitude vers la fin qu'elle poursuit, qu'il est de son essence de poursuivre.

J'ai honte de parler de cette honnêteté, de cette réserve, de cette grandeur vécues et jamais parlées. Descartes n'a jamais tant parlé d'un autre homme. Hors de la politesse dont les nuances impliquent, encore que d'une manière discrète, des jugements, l'éloge n'est jamais à tenter d'un grand homme. Il y a toujours mieux à faire qu'à célébrer ses maîtres : les suivre.

Descartes trouvait sans doute la psychologie aussi fausse que l'histoire.

Les sentiments, le désir et l'amour rehaussent, dans toute pensée de Pascal, la pure matière intellectuelle. Une flamme brûle infiniment humaine. Cette abondance et cette violence de passion donnent au moindre fragment une apparence sensible, une forme évi-

dente. Toutes ces pensées sont restées vivantes comme elles l'étaient dans l'âme de Pascal.

Nous aimons trop Pascal et Descartes, nous les aimons peut-être pour les situer entre leurs horizons coutumiers et nous-mêmes. Nos regards s'arrêtent avec amour et admiration à des hommes. Contre leur volonté essentielle, par notre fétichisme, il leur arrive d'intercepter la lumière. Qui peut comprendre Pascal ou Descartes est digne de penser sans eux. Nous ne devons jamais nous accorder des ambitions trop petites. Pascal et Descartes sont nos frères. Les prendre réellement comme maîtres, c'est s'engager dans un chemin où bientôt, des amis à ses côtés, on n'a personne devant soi.

XVI

Stoïcisme, volonté trop tendue, je déteste ce pli d'obstination et de dureté au visage d'un homme. Il y a là un effort qui ment et qui fausse la nature. Stoïcisme, courage trop hâtif, courage brutal et mal calculé, qui prétend corriger par une faute de mesure et de goût la faiblesse naturelle. L'antiquité nie ses plus beaux triomphes humains dans le stoïcisme, elle les abroge. L'homme de Phidias, les calmes héros du Parthénon, les vainqueurs auraient souri de cette barbarie. Le stoïcisme cesse déjà d'être une lutte contre la douleur, un viril courage pour devenir une opposition désespérée à la misère d'une fin de monde. Le stoïcisme, doctrine qui a cette laideur même de la maladie à laquelle elle s'oppose, n'était possible que dans une société en train de périr.

Il est plus beau chez nos humanistes que dans Rome parce qu'il leur arrive mêlé de toute la gloire antique, inséparable des plus belles victoires des grands siècles. C'est un stoïcisme fleuri et qu'adoptent des hommes forts qui n'en ont pas besoin. C'est moins pour eux une nécessité qu'une vertu dont ils se parent.

Ce stoïcisme imprégné de poésie, mêlé de sentences de toutes les époques et de beaux vers, qui ne l'a pas chéri, un jour au moins, dans Montaigne? Tout homme cultivé s'est plu à ces confusions exquises qui ont paré de jeunesse la Renaissance. L'activité brouillait tout mais l'enthousiasme et la vigueur des tempéraments mettaient dans cette confusion des perspectives, toutes nouvelles et très humaines, que la critique historique n'est pas encore, de nos jours, parvenue à détruire.

Descartes retrouve le vrai, l'âpre stoïcisme derrière tous ces ornements. Sans s'arrêter à la gentillesse gasconne de Montaigne, d'un coup, sans même formuler sa doctrine, dans deux ou trois lettres à Élisabeth sur Sénèque, il l'achève.

La vie seule de Descartes est une négation du stoïcisme. Il n'a pas à le réfuter puisqu'elle lui fait un échec et apporte une formule ou plutôt révèle une matière supérieure.

XVII

Les principes de Descartes, sa morale, évitons tous ces mots, le beau génie abstrait de Descartes peut être défini en dehors de ces figures. Ainsi Descartes n'a pas de morale, il a une vie et toute sa vie s'ordonne d'un seul mouvement, d'un mouvement d'une progression continue, comme une abstraction mais comme une abstraction vraie, c'est-à-dire qui abstrait quelque chose (par un singulier abus de langage, on appelle souvent abstraction des apparences d'idées, des « idées » qui n'ont pas de racines). Cette vie, ce système de forces s'ordonnent d'après eux-mêmes, et d'après leur ensemble, comme la mer, comme une force naturelle. Descartes se passe de tout. Directement, pleinement il est lui-même.

Aucun vivant peut-être n'a eu plus de réalité, une aussi grande valeur absolue (Pascal excepté qui le dépasse souvent sans pouvoir, dans l'ensemble de sa vie, se maintenir à son niveau). Le milieu, les amis, rien ne mord profondément sur Descartes, rien ne l'entame. Il n'est pas divers. Il n'est pas multiple comme nous autres. Il ne peut être séparé. Ses délibérations sont des problèmes posés et résolus par

son être dont l'intelligence n'est que l'abstraction. Les éléments extérieurs ne viennent jamais fausser son jugement. Descartes décide, il ne choisit pas. Son intelligence ne cherche jamais, hors du problème, des solutions de rencontre, elle est dans le problème.

Au lieu de reconnaître courageusement le néant ou le mystère dans notre vie, nous faisons dépendre notre bonheur de faux problèmes. Multipliant des inconnues sans signification, des données arbitraires, poursuivant des solutions vaines, nous substituons au grand jeu de la pensée l'inutile complexité des thèmes philosophiques ou moraux. Il nous plaît par là de croire que nous existons, de nous dissimuler notre misère réelle. Nous jouons à penser, à sentir, je veux dire à imiter la pensée et la sensibilité, plus soucieux d'illusion et de mouvement que de vérité et de rigueur. Notre activité nous garde de trop pénétrer notre impuissance à créer, elle nous dissimule notre irréalité.

Descartes peut tout abstraire, et sans crainte peut toujours partir d'une table rase. Son intelligence, le vide absolu rigoureusement effectué en elle-même, subsiste intégrale, puissante.

Sa raison n'est pas un système de conventions, un équilibre d'hypothèses, d'opinions, mais l'abstraction même de la pensée, la forme vide d'une honnêteté sans limite, la possibilité la plus grande de mesure exacte, de vérité nue.

La vie de Descartes est aussi grande que son

œuvre. Elle est une et elle est simple. Les fausses valeurs n'y interviennent pas.

La vertu chez Descartes, le courage? Pourquoi donner ces noms à l'intelligence en action, à l'organisation naturelle d'une vie possédée par un entendement sans défaut et une âme sans petitesse.

Supporter et s'abstenir : préceptes de démission, de résignation et de lâcheté raidie, qu'en ferait Descartes? Vivre, ce devoir suffit, car il n'est pas plusieurs manières de vivre, chaque vie est délimitée par elle-même. Descartes veut réaliser pleinement ce que sa vie peut donner, il le veut spontanément, tous ses gestes le veulent. Et la réflexion ne peut que le confirmer dans cette volonté. Il n'organisera pas sa vie pour éviter de souffrir, ni pour nier la souffrance. Il l'organisera pour avoir sans cesse la plus grande disponibilité possible de lui-même. C'est parce qu'il laissera son intelligence, plus sûre qu'un instinct, gouverner le groupement, l'équilibre de ses forces, qu'il évitera la douleur.

XVIII

PASCAL géomètre et physicien montre « les méthodes dont il s'est servi et la manière par où il y est arrivé », il veut instruire entièrement des voies par lesquelles il est parvenu à ses découvertes. N'oubliant jamais, au cours de ses démonstrations, celui à qui il s'adresse, il le presse, se justifie, donne des avertissements, exige d'être suivi, s'assure qu'il est.

Aucun doute ne doit rester à son lecteur sur la méthode suivie :

« Je sais bien que cette manière de démontrer n'est pas commune, mais, comme elle est courte, nette et suffisante à ceux qui ont l'art de la démonstration, je la préfère à d'autres plus longues que j'ai en main. »

Aucune démonstration géométrique n'a été plus personnelle et n'a ainsi forcé l'acquiescement.

Descartes fait des démonstrations aussi nettes, aussi complètes, il les fait davantage dans l'absolu. Il procède sans aucune surprise, en toute certitude, mais ne se souciant que de l'ordre logique, il ne contraint personne à le suivre. Il va où il doit, par le chemin le plus court, d'un seul élan divisé seulement en apparence par le raisonnement. Sa démonstration a toute l'élégance de l'abstrait, toute la certitude d'un concret enfermé dans une formule. Il y a plus d'aristocratie dans sa manière, plus de réserve, l'oubli de lui-même et des autres, de tout hors du but et de la droite méthode pour y atteindre.

Descartes n'a pas besoin du concret pour garder toujours le sens du réel, le sens des résistances propres de la vie, des hommes, des choses.

Il connaît, il sait et il sent. Son intelligence touche les difficultés que l'ouvrier devra vaincre pour « tailler au tour » une bonne lunette, comme elle sait et mesure d'avance les ignorances butées que rencontrera son système du monde, sa « fable ».

Il « conçoit » assez difficilement parce qu'il n'a aucun besoin de concevoir, de s'arrêter à une figure, à une transposition logique des choses, alors qu'il les a touchées elles-mêmes et transportées complètement, avec toutes les connaissances essentielles dont elles sont l'objet, dans son intelligence. Il les a vues, il ne cessera plus de voir leur raison. Il se contente de l'équation exacte d'un problème, il ne s'embarrasse pas des termes dans leur réalité confuse.

Beaucoup se refusent à Pascal et à Descartes qui s'abandonnent à Dostoiewsky, c'est qu'on peut aimer

Dostoiewsky passivement, l'aimer et le subir. Dostoiewsky nous dote de cet inconscient sans bornes que nous ignorions presque en nous-mêmes. Il nous fait bénéficier de l'active folie qu'il organise dans les âmes de ses personnages. Il creuse ses mille voies dans une intelligence, sans que nous ayons aucun effort conscient à nous imposer. Mais Descartes, Pascal sont des génies terribles qui veulent un assentiment actif et plus qu'un assentiment, la volonté soutenue d'un service personnel et incessant, le don total et continué de tout notre être à l'irréductible grandeur, à l'ordre inscrit en nous-mêmes.

Descartes a eu une idée totale de la vie, il a tenu sa vie sous son regard comme l'équation du monde. Il a pu s'élever au plus haut sommet de son être, saisir intuitivement tous ses enchaînements.

Pascal, plus concret, regarde la vie réelle, la saisit désespérément, la transperce pour la connaître, il ne la domine pas, il ne peut pas méthodiquement se placer dans l'axe de la pyramide. L'infini l'épouvante.

La métaphysique n'est pas hors des évidences de Descartes.

Il ne comprend pas tout ce qu'il sait. « Comprendre, c'est embrasser de la pensée; mais pour savoir une chose il suffit de la toucher de la pensée. » Il est sûr de ses intuitions et de ses raisonnements comme de

l'algèbre, sa pensée est une algèbre, la pensée n'est qu'une algèbre.

Qu'importe à Pascal cette distinction entre comprendre et toucher de la pensée. Trop puissante, sa pensée lui échappe, il n'est pas maître de l'orienter vers ces habiletés de méthode. Sa pensée, c'est toujours une passion de son esprit. Dans l'œuvre de Descartes la compréhension est une lumière blanche verticale qui ne porte pas d'ombre. Mais les « Pensées » ne sont que des jets aigus de lumière colorée partant tous d'angles différents. La vie est fouillée dans tous les sens avec une passion de vérité que rien ne saurait contenir. Impossible de ramener ces éclairs à aucune espèce d'unité. Pascal aurait-il pu le tenter sans détruire à peu près le plus pur de son œuvre. Il pouvait se proposer de rassembler les « Pensées ». Oublier, sacrifier peut-être son sublime manuscrit et de son oubli savant créer une œuvre moins directement volontaire et reflétant davantage encore son essentielle volonté, son inépuisable désir. Quelle eût été l'œuvre, quelle eût été la perte? L'Apologie aurait-elle rendu le christianisme des « Pensées » plus universel ou, au contraire, plus strict et particulier? L'aurait-elle mêlé davantage aux dogmes ou au contraire dégagé?

XIX

« L'HOMME qui n'est produit que pour l'infinité » dit Pascal. Il est produit pour l'infinité, splendide désignation. Toute notre raison de vivre est dans ces mots. Nous pouvons participer à l'infinité. Aucune limite ne nous est prescrite. L'homme est un dieu en train de se faire. Il n'a qu'à conquérir, il n'a qu'à vouloir, il n'a qu'à ne pas fermer sa vie, à ne jamais s'exiler dans un système clos. Pascal renverse le mur. L'infini est en nous, en tant que nous avons une âme. L'âme est une part de génie, une petite parcelle de vie imprégnée d'infini. Il n'y a que des êtres de génie et des morts. Les génies les plus puissants ne sont que des âmes équilibrées en systèmes de forces, exprimant leur effort et le résultat de leur effort. Mais des simples aussi du génie auxquels pourtant manque l'audace, la connaissance active de leur force. Ils ont le sens propre des choses de la vie, le jugement sûr, l'exactitude dans les pensées et dans les sentiments. Ces génies modestes ne prennent pas le large. Mais leur honnêteté, leur modestie, l'infinité enclose dans les haies de leur champ ou de leur jardin

nous rendent toujours notre courage. Grâce à elles nous sentons encore le prix des attaches qu'il nous faut garder avec l'homme; c'est elles qui nous empêchent de nous isoler de notre propre humanité.

Des savants ont donné un terme à la raison, une fin à la science, ils prévoyaient un achèvement. Descartes est trop grand pour avoir jamais ainsi limité l'homme. On le traite souvent comme un positiviste parce qu'il est possible, si on le veut bien, de faire remonter à lui le rationalisme desséché et ligneux, insultant pour l'homme, du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle. Sa lettre sur la joie à elle seule situerait Descartes dans un autre monde que les rationalistes qui croient descendre de lui. C'est une âme et c'est une architecture, comme les plus personnelles, les plus simples et les plus grandioses des façades romanes, illumination vivante, transfiguration réelle de l'homme, d'un homme qui reste vrai. Un homme sans mensonge et beau, stylisation de la nature humaine par elle-même, le visage exact de l'homme réfléchissant sans petitesse l'âme de Dieu.

Direct, évident, il n'emprunte rien à une époque. Son équilibre est intérieur, vivant, sa force grave. Il y a dans son esprit une retenue que l'antiquité elle-même a rarement connue (aisance des pensées, aisance des formes).

Dans les plus beaux monuments de l'antiquité, dans les plus belles œuvres, il y a une perfection dessi-

née par la lumière, un achèvement complet. C'est sur les dieux qu'il nous font rêver, sur l'art, sur la beauté. L'œuvre de Descartes tient toute sa grandeur des seules forces d'un homme. Elle exclut toute perfection d'aboutissement, tout concours avec les dieux. Le visage de Descartes, dur et beau, est façonné par un génie intérieur. Toutes ses œuvres portent l'empreinte de son rude et impérieux effort.

Ascendant naturel, supériorité native, exactitude de sa politesse. Chez nos plus grands écrivains la politesse se charge souvent d'ornements, gracieux prétextes que l'écrivain se donne pour parler de lui-même et s'embellir ou embellir les choses, art conventionnel d'ordonnance générale, art social de petits raffinements. Descartes ne se plie pas à ces fantaisies, à ces jeux de société, trop noble et trop grand pour cela.

A l'égard de tous, hommes et femmes, amis et ennemis, il exerce la plus souveraine liberté. Que pourrait-il regretter dans cet isolement, quelle chaleur affectueuse, quelle comédie d'échange? quelle diminution possible de lui-même? Il domine étrangement toutes ces bassesses et la misère désespérée des vies livrées au partage. Comment serait-il tenté? Il a la puissance de l'homme qui sait mais qui ne veut pas et qui se refuse avec le plus altier et le plus libre mépris. Pour qu'il ne cède jamais à la haine, il faut que son orgueil passionné et constant le soutienne à sa propre hauteur, à son rang. Parfois il semble ne plus pouvoir contenir dans les bornes d'une sincérité un peu cérémonieuse sa vigueur de dédain, mais sa dignité le retient. Il se modère, discipline l'élan trop brutal qui allait l'emporter et, au lieu de châtier, il démontre, mais il démontre plus longtemps, un peu plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. Plus il se réfrène, plus il devient impitoyable. Au lieu de prodiguer, il discipline et utilise sa colère : il organise la défaite sans retour de son adversaire, lui coupe toute retraite, l'emprisonne, avec la plus sûre politesse, dans une nécessité affreuse. Puis avec son aisance de grand seigneur, s'accordant de faire grâce, il semble pardonner.

Dans toutes les phases d'une lutte où il se montre si exact, il reste pour ainsi dire à l'extérieur du jeu. On le dirait en dehors de ses propres passions. S'il se contient c'est pour être plus fort, s'il cède c'est pour être plus fort. Il veut rester libre, toute sa pensée disponible, sans garder l'embarras d'une rancune ou d'une vengeance qui devraient attendre.

XX

VIDE préparant à la grâce, mais vide, seule grâce possible pour les faibles, vertige.

L'ordre de l'amour : maintenir par l'amour, par l'excitation à l'amour, l'élévation intellectuelle, combler la disponibilité de l'âme, faire intervenir la fièvre avec l'espoir d'exalter l'intelligence en même temps que le sentiment, idée pratique, idée médiocre, mensonge.

Pourquoi le mysticisme entraîne-t-il toute cette puissance d'amour, tout ce débordement passionné — comme une folie d'amour physique? Ainsi l'expérience intime des dernières puissances de l'âme est dénaturée. Heureusement que l'intelligence peut, sans exaltation extrême, en pleine santé, en respectant même les prudences d'une méthode, s'élever aussi haut et faire purement, exactement, son expérience d'elle-même. Dans tout mysticisme, il y a un désir de dépasser la nature, de franchir le réel, alors qu'il suffirait de bien conduire sa vie, puisqu'elle peut toujours aller plus avant, question de méthode, d'exactitude, de pureté. Il ne faut pas se perdre, même dans ses élans. Toutes les possibilités nous sont offertes.

Leur infinité même nous empêche de les saisir. Nous devons toujours suivre la voie directe. Mysticisme : voies latérales; la sève qui, pour monter plus haut, se déroberait à la fine résistance des vaisseaux, à cette progression par la résistance, résistance créatrice, égale et nécessaire à la force en mouvement. Difficultés de la pensée, des ascensions verticales? Mais c'est la beauté de la vie, c'est la réalité et toute la valeur humaine d'une réussite. — Il faut que la feuille ait du mal à naître, qu'elle soit un équilibre entre des forces contraires, une lente conquête de la sève. Tous les triomphes doivent être élaborés ou ils ne comptent pas. Comment compteraient des triomphes qui commenceraient avant notre effort.

Je n'aime que la vraie, l'exacte réalité humaine, voilà pourquoi j'aime Descartes entre tous, son intelligence est spécifiquement humaine et il ne dénature rien en lui, il « apprivoise », il n'assujettit pas ses passions. Il est réellement l'homme produit pour l'infinité, qui, de lui-même, se donne pour but l'infinité, qui reconnaît sa vocation propre, sa destinée propre et la suit en cherchant en lui l'ordre le plus fort et le plus libre, le plus naturel. L'intelligence ne triomphe jamais à proprement parler en lui, elle règne. Son règne n'est pas seulement reconnu, il est dans son organisation, dans son âme.

XXI

PASCAL avait peut-être peur encore de son propre orgueil de savant quand il se proposait d'écrire contre Descartes. Adieu répété, brutal, à la tentation qui le reprenait peut-être de tout expliquer.

Tout serait-il expliqué qu'il manquerait quelque chose à Pascal. L'affirmation qu'est son existence ne peut trouver aucun contre-poids, rien qui la mette en équilibre dans l'infini. Tout expliqué par Descartes, il resterait l'inquiétude de Pascal, inquiétude multiple, folie tragique qui ne peut être ramenée à rien, élément tragique pur.

Descartes s'est donné comme but la connaissance de son infinité, de son mystère, égal, total partout. Il est au centre d'un travail, il n'y a pas de raison pour qu'il se trouble.

FIGURES

Pour Descartes, il n'y a pas de vide, la matière subtile « s'étend sans interruption depuis les astres jusqu'à nous ».

Pascal invente le vide moral, le silence infini.

Pour Descartes, les corps, les pensées sont lumineux (lumen). Pour Pascal, opaques.

Que de lumière dans le monde de Descartes. Sa philosophie est un système de la lumière.

Descartes accepte tout ce qui est et s'en sert pour construire son monde, son poème, sa fable. Pascal rejette tout et se garde bien de commencer un monde. Son orgueil même l'éloigne du monde physique.

Pascal s'est arrêté à la géométrie et à la physique pratique, expérimentale, il n'a pas vécu dans une philosophie, dans une morale ou dans une esthétique de la science comme Descartes.

Descartes est sauvé par l'analyse qui donne à son univers une unité, une direction à sa vie. Pascal résout des problèmes non les problèmes; les problèmes, il les résout comme des problèmes (le vide).

Pascal. Trop de génie, de facilité concrète pour se donner une méthode passant au-dessus du concret.
Son monde physique est plus matériel, moins spiritualisé que celui de Descartes.

Pascal n'a pas pénétré dans la science jusqu'à s'y oublier complètement, jusqu'à se faire, comme Descartes, une discipline de connaissance.
Il s'est arrêté à l'art de démontrer, de persuader, il

n'a pas cherché l'art de connaître qui aurait relié ses travaux à sa vie profonde, relié les éléments du monde, la nature et l'homme, donné un sens (vertical) à l'infinité humaine.

De là le mépris qu'il eut plus tard pour la science, pour le système de Descartes.

La concupiscence de l'esprit se purifie quand elle ne porte plus sur un objet limité, quand elle ne se fait plus ouvrir une voie par l'inspiration, quand elle s'abstrait et occupe entièrement l'espace de la pensée.

Il y a peut-être plus de concupiscence intellectuelle dans une pensée de Pascal que dans tout le système du monde de Descartes.

La certitude tangible des démonstrations de Pascal est-elle aussi exaltante que la sûreté, précise mais dégagée, des raisonnements de Descartes? Avec Pascal l'objet lui-même est là et il nous est impossible d'oublier l'opérateur. Descartes semble n'être pour rien dans l'opération, travail de l'intelligence (la nôtre, la sienne).

Pascal n'a pas vécu dans la connaissance, il n'en a pas pris le temps. Physicien et géomètre, il a entrevu un ordre magnifique de recherche et de preuve, il a déterminé les cadres d'une connaissance universelle que son effort scientifique interrompu n'a pu remplir.

XXII

Le silence même est trop tragique pour Pascal. Quand tout se tait, il ne peut arrêter son esprit, ne pas prier, ne pas craindre, ne pas vouloir, attendre, assister au monde. Il dépasse toujours la philosophie. Il dépasse toujours la connaissance. Dynamisme effrayant de sa pensée. La musique, cette force de repos, cette liberté de la pensée, cette libération de l'intelligence dans l'universel, la musique, mère des philosophies, n'entre jamais dans son esprit tragique, toujours tourmenté d'un infini qui ne serait pas dans le tout, qui serait hors du tout et qu'il faudrait atteindre.

La force toujours précise de chacune de ses pensées va à l'extrême portée de l'esprit humain, mais sans lui apporter, à lui, Pascal, aucune béatitude, aucune consolation car tout ce qui part de l'être — au lieu de l'envelopper — est destruction et douleur.

A force de génie, ses éclats de pensée transportent tout son être loin de lui-même.

Puissance anarchique de Pascal qui ne trouve pas sa loi et il la cherche en lui, sans la trouver. Parce

qu'il est trop impatient de saisir la vérité, trop passionné, il ne peut pas l'écouter en silence, l'attendre. Il y a un tumulte en lui qui ne peut pas s'ordonner en force utilisable.

Il n'avait pas l'esprit de connaissance mais l'esprit de vérité.

Un homme qui n'a pu s'abstraire et qui était trop fort pour vivre sur lui-même. Son abstraction la plus poussée a été cette image de lui-même : Jésus, un Jésus tiré de lui-même qui n'était là que pour souffrir et mourir pour Pascal et recevoir son amour, un Jésus que Pascal n'est pas parvenu à situer plus près de Dieu que lui-même.

La liberté n'est pas quelque chose d'extérieur, de négatif et qui nous vienne des conditions de temps et de milieu. La liberté est profondément intérieure. Sans le génie, la liberté n'est rien qu'une morne possibilité théorique, un mensonge.

XXIII

Descartes et Pascal ont eu la dignité personnelle d'une solitude complète, même en Dieu.

L'homme redoute que ses idées s'écartent de lui-même sans lui faire retour. Une pensée sans dieu, par une réalité trop grande, par sa tension aussi, risque trop peut-être de le séparer de l'humain, d'introduire la division dans son être.

Dieu garde l'homme de s'isoler de ses sentiments et de son intelligence, de ne plus se comprendre. Il nous garantit une continuité que notre plus grand effort ne pourrait nous assurer.

Sans Dieu, la pensée tirerait trop sur le cœur.

Drame de la pensée sans Dieu (sans aucune sorte de Dieu), seul drame.

L'homme aime mieux supporter une vie pauvre qu'une vie héroïque traversée d'inévitables ruptures.

Descartes s'est donné Dieu puis ne s'en est plus guère occupé, sa raison satisfaite. Il s'est donné Dieu et il a été libre, infiniment libre dans un cycle fermé, dans le cycle fermé de l'infini.

Descartes a prêté à la pensée une configuration qui satisfaisait son esprit en ordonnant plutôt qu'en limitant son effort. Ainsi il lui fut possible de diviser son travail, de répartir ses forces.

Son Dieu est comme le chiffre de cette configuration.

Descartes se donnant Dieu à lui-même, le faisant régner sur sa compréhension, est Dieu.

Descartes affirmant Dieu se passe de Dieu.

XXIV

« Il faut dire en gros : cela se fait, etc...[1] » Pourquoi cette pensée contre Descartes dans le manuscrit a-t-elle été barrée? Interrogation émouvante. Lutte de ces deux génies — comme de Jacob avec l'ange — mais lequel est Jacob? Pascal juge l'effort de Descartes pour « composer la machine » ridicule, inutile et incertain — puis il raye. Plus tard, aurait-il de nouveau condamné. En rayant cette pensée, pouvait-il aussi renoncer à : « Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences » ou Descartes simplement jugeait-il l'attaque de détail mal menée, injuste, excessive? Ou encore, saisissant la nécessité logique d'écrire contre Descartes, ne se sentait-il pas partagé, inquiet, quand il pensait plus précisément à Descartes? S'il se disait que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine, n'était-ce pas pour le croire aussi contre lui-même. Où s'est arrêté cet esprit dans cette délibération, tragique peut-être.

1. *Pensées*, Édition Brunschvicg, section II, fragment 77.

XXV

PASCAL adopte la plus stricte orthodoxie et croit horrible toute idée qui frise l'hérésie. Jusqu'à quel point et comment a-t-il pu assujettir les lois de son intelligence aux dogmes de la foi? Sincérité et volonté, amour et fuite dans une certitude.

Pascal est-il différent de lui-même, un dogme après tout extérieur, a-t-il pu modifier son être?

Quelles auraient été ses confessions? (Les fragments de confession dans les « Pensées » et dans le reste de l'œuvre).

Amour intérieur à l'être, ne le divisant pas. Pascal homme n'aime rien en dehors de lui. Sa charité, Jésus : voie intérieure.

Violente répugnance de Pascal pour toute métaphysique. Densité, gravité de sa critique si exigeante mais qui suit le mouvement successif de sa pensée et jusqu'à ses tressauts et jusqu'à ses ruptures, ses chutes dans le néant.

Immense leçon d'orgueil humain et de modestie intellectuelle. Aucune valeur humaine ne peut dépasser cette âpre sincérité et cette spontanéité du fond de l'âme.

Il y a en Pascal une impossibilité métaphysique qui n'est pas une grandeur mais la contre-partie nécessaire d'une grandeur humaine, abrupte, d'une force extrême de sentiment.

Pascal existe violemment. Aucune figure aussi terrible ne s'est imposée à l'histoire. Les plus grands des maîtres temporels ne dominent que des forces sociales, des groupes éphémères, des événements. Pascal domine des idées vivantes, forces opposées, un drame qui, nulle part, ne peut, dans aucune vie, se résoudre complètement. Sa puissance concentrée et qu'il ne peut cependant pas retenir, s'échappe de lui, éclate dans toute sa pensée comme dans son masque, brutale et trop intense pour connaître jamais ni laisser une sensation de victoire, car aucune victoire possible ne suffirait à ce dominateur désespéré. Les idées sont trop petites pour lui, même les siennes.

Quand Pascal essaie de faire le silence en lui, de laisser sa pensée se créer seule, l'idée et l'expression jaillissent unifiées, brûlantes, pleines de sa violence.

D'autres remplissent les cadres d'une idée, toujours il les fait éclater. Pascal sort de la logique, déborde l'intellectualité la plus haute et son génie même reste à part du génie.

XXVI

PASCAL est trop grand pour ne pas paraître hostile. Le malheureux qu'il avait recueilli dans un si beau mouvement de charité, sentant cette puissance devait en être effrayé. Je vois Pascal le servir humblement et lui, les yeux baissés, deviner Dieu vivant en son bienfaiteur.

Mais nous aussi nous avons peur. Les textes terribles que Pascal nous a laissés, nous les admirons mais avec la prudence de ne pas les reconnaître tout à fait. Qui de nous a levé les yeux sur Pascal? Nous lisons mal les «Pensées», nous empressant toujours de les admirer pour n'être pas obligés de les reconnaître, et avec elles nos plus vrais problèmes.

Si nous lisions Pascal sincèrement et sans bassesse de cœur, il nous faudrait le vaincre ou le suivre. On résiste à son attrait lointain, en le divisant sur des images connues, on ne résiste pas à sa prise. Or sa prise ce n'est pas celle de la foi. Pascal n'est croyant qu'en triomphant de lui-même. Mais s'il triomphe de nous, aurons-nous assez de foi pour triompher de ses doutes, de cette résistance et de cette révolte que nous sentons en lui et que seul peut-être il parvient à contenir. La foi n'est pas au bout de sa pensée, mais une intolérable angoisse et peut-être, en elle, une source de négation universelle, l'impossibilité de toute affirmation intellectuelle ou sentimentale. Pascal veut croire et croit mais quelle foi douloureuse, insoutenable pour celui qui voudrait l'imiter. L'une des plus grandes mesures de l'énergie humaine : la passion qu'il a de croire. Pascal est aussi émouvant dans cet acharnement que le Christ d'agonie vers lequel il tend tout son être d'amour et de douleur.

Pascal croit par nihilisme, parce qu'il n'y a rien. Parce qu'il n'y a rien, Pascal cherche Dieu en gémissant et parce qu'il est Pascal, il trouve l'homme, il trouve Jésus, l'homme dans toute sa douleur, dans toute sa beauté.

On n'a peut-être jamais assez senti la violence du christianisme de Pascal. L'amour chasse l'amour. Pascal n'aime que Jésus. Je doute qu'il ait pu aimer son prochain. Il n'a pas le temps d'aimer, la patience, il n'aime qu'au sommet de sa pensée et, autant qu'il le peut, en dehors d'elle, Dieu. Comment tant de gens humbles et doux peuvent-ils aimer Pascal, croire qu'ils l'aiment. Oublient-ils sa rudesse et toute sa pensée, son immense pouvoir de dédain, son amertume. Il n'eut jamais, comme tant de bons jansénistes, à se forcer pour prendre le monde en dégoût. Il n'en parlerait pas avec tant d'âpreté s'il le détestait seulement comme un obstacle au salut des hommes. Il paraît le haïr en dehors même de cette considération.

Il célèbre, défend les Saints, mais sans un seul mot de tendresse, même pour la Vierge. On se souvient de Jésus écartant sa mère : « Femme, laisse-moi » et on voit Pascal seul en face de Jésus. Il croit aux Saints et pourtant c'est sans les voir qu'il traverse leurs rangs serrés pour se précipiter aux pieds de son Libérateur. Ce n'est pas un maître à prier pour les tendres, pour les faibles. Aucune de ses pensées n'a une solution de pardon, d'indulgence, de tendresse. Les seules paroles de pitié qui soient dans les « Pensées » sont pour lui -même et c'est Jésus qui les lui dit : « Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé »... « Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints qui m'ont laissé agir en eux »... Il tient à se rassurer, cette grande parole : « Comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints » et cette autre : « C'est mon affaire que ta conversion, ne crains point et prie avec confiance comme pour moi. »

Pascal est inhumain.

C'est par là peut-être qu'il nous touche le plus, tous. Il ne feint pas. D'instinct il sait que l'homme est seul, chaque homme. Il a de la solitude humaine cette conscience qui est aussi en chacun de nous mais cachée et qu'il ne nous plaît pas de découvrir. Il ne s'oblige pas à souffrir pour les autres, à offrir ses souffrances pour nous. Ainsi, dans tout le « Mystère », Pascal est seul avec Jésus et Jésus ne s'occupe que de Pascal, les autres n'ont aucune part à l'entretien. Il ne prie que pour lui, non pour l'Église, non pour les

hommes. Dans le « Mémorial », son exultation est d'un homme seul qui, dans sa sincérité, oublie ses frères.

Il écrit une apologétique de la religion chrétienne mais aucun fragment ne nous montre que ce soit dans la crainte qu'incroyants et tièdes soient damnés, qu'il essaie de les plier devant la Croix, de les contraindre à se préparer aux hasards de la grâce.

Sa pensée ne peut rencontrer aucune tendresse, elle est brutale de n'être pas limitée dans un cadre convenu, de n'être pas infléchie vers un sentiment, de ne prendre aucun appui dans la durée, ni en lui, ni hors de lui. Toutes ses pensées sont successives, il recommence chaque fois un effort total. Chaque fragment des « Pensées » est une expression et un acte où Pascal est tout entier. La tendresse, l'amour s'installent dans une maison, dans quelque chose qui dure. Mais, pour Pascal, il n'y a pas de maison, ses pensées ne font pas corps entre elles, elles s'excluent l'une l'autre, se remplacent, ce qui donne une si grande valeur — totale — à chacune d'elles et une valeur qui ne peut pas s'additionner à l'ensemble du livre.

XXVII

MUSIQUE, mouvement moléculaire dans tout mon univers, immense joie, glissements multiples de ma joie et le rayonnement et le frémissement intime de tout ce qui, de près ou de loin, fait partie de mon être.

La métaphysique est une musique de l'être tendu vers sa plus grande réalité, essayant (toujours aussi vainement) de passer de sa vie transitoire, de sa vie fragmentée et toujours relative, à un peu plus d'absolu.

Je ne vivrais pas sans musique, sans le sentiment inquiet et cher de ce rayonnement de mon être, sa plus grande étendue, sans cette vie multiple que je sais être en lui, cette certitude que ce n'est pas là quelque chose de tout à fait désordonné mais une âme orientée dans l'être, ayant la forme pleinement humaine de ce que d'autres appellent le divin.

La musique est le milieu entre l'homme et les vérités qu'il ne peut atteindre, c'est une architecture mouvante et pleine de lumière animée entre notre sensibilité, en apparence si bornée, et l'infini.

Musique : passage sensible à l'intelligible quand elle n'est pas un simple soulèvement du sensible sur lui-même, quand elle dépasse la jouissance dans le mouvement interne de la sensibilité, dans son génie de transformation.

Larges ondes et mouvements infimes de la musique à même de rendre à la fois sensibles et conscientes, jusqu'aux plus fines variations de l'émotion, ce qui est leur ajouter quelque chose, ce qui est aussi nous créer.

XXVIII

Combattre contre soi-même, folie triste, mêlée de bassesse. Pourquoi se vouer à une défaite ou à une victoire également honteuses. C'est dans une raison d'unité que l'homme découvre la nécessité de ses plus grands efforts.

Comme si la raison était autre chose qu'un moyen, Pascal l'a combattue comme une reine d'orgueil.

Pascal renonçant aux sciences?

Rien ne nous dit, ne nous convainc qu'il ait jamais résolu de se vouer à la science.

Il s'est appliqué aux mathématiques et à la physique, à des objets particuliers, non à l'ensemble.

Il a craint plus que personne la concupiscence de l'esprit mais cette concupiscence est bien plus vive dans des difficultés partielles, dans des problèmes d'espèces que dans un objet immense, comme celui que s'était donné Descartes, objet qui contraint à un travail sans fin, à un oubli de soi et de son intelligence, et qui force à une objectivité intuitive soutenue.

Trop grand pour la science peut-être, trop grand pour organiser la liberté et le travail harmonieux de

sa pensée, Pascal a cherché sa paix hors de la paix. Il a cherché la souffrance, l'épreuve, le duel entre les forces qui composent la vie. Son corps et son âme se sont acharnés dans une lutte. Sa puissance d'amour a combattu sa raison, a essayé de la dominer, d'en disposer.

Pascal s'est vaincu, a essayé de se détruire.

Destruction, suicide, moyens puissants de sa réalisation poursuivie dans la maladie, contre toutes ses forces humaines. Le drame de sa vie physique semble, d'abord, suivre le drame de sa pensée. Puis le rythme de l'esprit devient plus intense chez Pascal que celui de la destruction physique.

Pascal est mouvement incessant dans la passion. Descartes est passion, mais pleine conscience de la passion.

Extraordinaire nouveauté de l'œuvre de Descartes. Nouveauté si grande qu'elle nous frappe encore aujourd'hui. Descartes reste complètement à part. Seul donnant aux mots tout leur sens et leur exacte densité et les qualités physiques et morales des choses qu'ils représentent, il rend toute idée sensible à notre entendement. Nous devenons des hommes redressés, prêts à vouloir, prêts à créer un ordre actif en nous-mêmes. En face de cette colonne de clarté, notre indolence, notre mauvaise volonté, notre aveuglement même, nous seraient trop évidents. Harmonisant notre moi par sa seule présence, il nous oblige à la plus grande domination de nous-mêmes.

Descartes ne s'attarde jamais à jouir de son désir de connaissance ou à se blâmer de son ambition. Il va, sûr de sa force et coordonnant toutes les garanties dont il peut s'entourer. Il ne se soucie pas des obstacles que peut rencontrer son salut dans cette marche en avant. Il ne perd pas de temps à se repentir des passions qu'il apporte dans son mouvement, qui soutiennent ce mouvement. Cet homme si viril, si mûr, si peu porté au faux sentimentalisme, néglige naturellement ces détails. Sa force ne peut rien être de mauvais, en tout cas elle est, elle le pousse, il va.

XXIX

TOTALITÉ : expression fausse. Dans l'être métaphysique, l'être pleinement vivant, il n'y a pas de total; il n'y a de total que de choses mortes. L'unité n'est jamais somme de fragments. Elle est complète dans chaque moment, dans chaque partie. L'être au total, qu'est-ce? Je ne connais d'être qu'au simple.

Je voudrais toujours être un, c'est-à-dire moi-même, c'est-à-dire moi sans rupture avec l'infini : moi.

Je ne veux que l'essentiel. Rien ne peut me distraire de moi-même. Ce n'est pas orgueil, indifférence aux autres mais vocation. Mon seul moyen, d'ailleurs, de tout accueillir. Je n'accueille personne pour accueillir plus que si j'accueillais le monde entier. Je repousse le défini, le fini, parce que je veux l'infini, non l'infini-espace, mais l'infini-vie. L'infini qui est la vie en ce qu'elle échappe à toute limitation.

Il n'y a de mystère que dans les choses qui ne s'additionnent pas.

L'océan ne peut connaître d'autre musique que son chant avec le vent. S'il se meut, c'est en demeurant en lui-même, selon sa force intérieure.

XXX

Pascal construit son apologie dans l'ordre de la connaissance, de l'intuition, comme Descartes a construit son monde. Ils ne répondent pas plus l'un que l'autre (autant) d'une vérité absolue. Ils s'entourent des mêmes garanties. Mais l'un a un ordre moins fort peut-être, mais aussi moins fragile, puisque c'est l'ordre de l'entendement, son ordre constant. L'autre ne peut pas déduire un ordre, il le saisit, comme il peut, dans son sentiment, dans sa vie, ordre mortel, toujours détruit. Il veut la plus grande assurance, la seule. Il n'en a aucune.

Descartes : une physique de l'entendement. Pascal : une physique fragmentaire, qui pourrait être augmentée ou détruite, de l'homme complet, de l'homme devant Dieu, devant le néant, devant la vie. Une science pure; une psychologie.

XXXI

BIEN penser c'est se placer au centre de sa propre vie. Que d'existences, en apparence simples ou simplistes, se soutiennent, profondément philosophiques dans l'infini, sans discontinuité avec lui. Que d'intuitions pénétrantes infuses dans certaines vies, génie, indistinct des forces vives, intuitions devenues la vie et qui ne se formulent jamais.

Heureusement le miracle de la plénitude et de l'équilibre ne nécessite pas des connaissances formelles, une culture philosophique poussée, de nombreux loisirs et une activité de luxe. Tout être bien né et qui n'a pas souillé en lui les sources est susceptible de cette grandeur, sa nature l'y appelle. Il peut remplir le même espace philosophique qu'un vrai philosophe. Sa pensée peut être d'un grain aussi serré. A n'avoir jamais été exprimés comme « professionnellement », extraits du silence où ils se sont formés, le sentiment, l'idée gardent une fraîcheur, une nouveauté qui font le plus haut prix possible de la vie.

Les connaissances qui ne viennent pas du fond, qui ne sont pas les harmoniques tirées de nous-mêmes par les hasards quotidiens, ne comptent guère. Nous

n'organisons presque jamais que des apparences. Tout ce que nous acquérons : ordre formel, système toujours contestable, système mort. Nos connaissances acquises peuvent très rarement rejoindre nos vraies richesses. Il nous faut les avoir recréées pour qu'elles méritent de participer à notre vie intérieure.

La philosophie ce n'est pas la pensée qui nous agite, inquiétude, mouvement, approximation. Cette pensée que notre volonté surveille, dirige, est encore un travail, elle n'est pas libérée, vivante. Douleur, âpre richesse, désespoir de celui qui n'a que cette pensée. La philosophie est autre chose que notre activité cérébrale présente, fragmentaire. Tout ce qui est trop particulier dans nos vies, elle le domine, c'est notre milieu spirituel immédiat et lointain, illimité, c'est l'atmosphère dans laquelle nous sommes pris, la pensée aux possibilités infinies.

Nous ne sommes pas définis, situés dans l'être par des idées mais par ce dynamisme intérieur discipliné, harmonisé qui fait notre réalité profonde et la constance de notre vie. Par lui, nous sommes soustraits à une dépendance trop étroite de l'idée du moment, des hasards quotidiens. De lui procède notre rayonnement. Il nous donne la plus grande liberté dans l'essai et l'expérience des pensées qui se forment en nous et que nous sommes bien obligés de laisser se former.

Demandons à Descartes et à Pascal ce qu'un homme peut pour un autre, ce qu'il doit pouvoir pour d'autres.

Les contacts des vies profondes, selon une loi encore informulée, s'accordent-ils à l'inéluctable nécessité de solitude qu'il faut subir pour commencer d'être.

Les incantations que nous ne voulons plus chanter. Ce qui, en elles, ne pouvait pas nous tromper subsiste dans notre cantique intérieur, l'éternel cantique dont notre vie est faite. Les paroles sont arbitraires, mais le chant est vrai.

L'enchantement de la mort, comme celui d'une naissance supérieure, chez Socrate, chez tant d'autres. Enfance conservée, reportée, rêve, tendresse fervente.

La méthode est toujours un poème (Le chant de Platon, la vie de Descartes).

Réalisme sublime, à plusieurs degrés, des pensées de Descartes. Intensité et méthode. L'ivresse d'être Dieu, un moment de Dieu. Du divin à la divinité. Orgueil et modestie.

Platon, Pascal et Descartes s'enchantent d'immortalité (leurs chants, leurs morts, leurs rêves).

Descartes : une forme sans pardon, sans indulgence, de l'amour, une vocation. Égale sévérité de Socrate, mais elle consent à se parer de douceur. Platon a le temps, Descartes non. Platon croit en l'amour même, Descartes en son amour, en lui-même.

Les mythes platoniciens. S'enchanter. Le ciel de la Grèce et la solitude implacable de Descartes ou de

Pascal. Tous les deux : des barbares, intensité folle, sans repos. Pascal ne se repose que dans cette intensité : la prière. Pascal trop fort pour se charmer. L'incantation impossible. Le Dieu trop présent, absent. Le désespoir de croire.

Le mythe enchanteur et Jésus, le frère sanglant. Évasion inévitable hors des images.

Réalité de la solitude, mesure du néant intérieur dans la force.

L'infini et le tison dont parle Pascal, ou mesure humaine de l'infini, possibilité cinématique de l'humain devant, dans l'infini.

Contemplation et construction des pensées. Contemplation et mécanisme psycho-physiologique des idées. Ce que nous pouvons supporter de pensée vivante. Pensée et action. Pensée agie. Vérité de la contemplation vérifiée ou contredite par la réalité de la vie. De la sincérité des sensations à la contemplation. La libération par la sincérité dans les passions, redressement dans les passions mêmes, sans se détourner, sans éviter la voie qui est la voie ordinaire, nécessaire de la vie. Expérience, épreuve inévitable : une pureté effective par épreuve complète, non par détournement.

L'amour est toujours de quelque chose mais le plus grave est de quelque chose que nous ne saurions pas

nommer. Notre intelligence n'atteint peut-être jamais jusqu'au secret qui meut toute notre vie.

Pascal bouleversé de passion et souffrant ne nous est si cher que par son identité avec un Pascal triomphant et plus secret.

Pascal c'est l'homme sur son fond d'éternité (de néant), l'ombre créée avide d'une lumière incréée. La grandeur et la misère de vivre toute la vie, avec le douloureux et inappréciable privilège d'une conscience trop pénétrante.

XXXII

DESCARTES est le seul Maître qui ait voulu, avec cette force déductive et cet élan, persuader la joie, l'incomparable joie de l'âme conquérant son seul domaine.

Quelle vigueur et quelle grâce! Il veut persuader la joie et le plus possible ces « grandes joies » qui « sont ordinairement mornes et sérieuses ». Ces derniers mots nous le font saisir dans toute sa lumière éclatante et retenue : une figure de Rembrandt.

Descartes, à plusieurs reprises, répond à des éloges, en disant qu'il n'a que des qualités ordinaires. Il ne voudrait pas des autres, n'en reconnaît pas d'autres. Mais ceux qui appliquent formellement sa méthode font avec l'esprit de certitude, avec la foi en leur prudence, d'innombrables erreurs. Il ne faut pas moins que la rigueur spirituelle de Descartes ou de Pascal pour faire des déductions et des dénombrements exacts.

Le bon sens, la chose la mieux partagée? Oui, mais négativement. Le bon sens suffit à tout avec l'aide de la réflexion mais quand ce bon sens est du génie. Descartes le sait bien.

Descartes élève le monument qui mérite seul d'être construit, l'œuvre la plus grande à son idée qu'un homme puisse concevoir. Par la raison naturelle, par la lumière qui lui est naturelle et qui nous est naturelle, mais que la plupart laissent éteindre en eux sous les connaissances acquises, il conçoit et réalise la seule grande œuvre qui puisse avoir de la valeur, une réalité. Mais ce n'est pas ce monument que j'admire, cette haute science qu'il établit degré par degré, je ne suis pas assez savant pour cela. Ce que je puis comprendre c'est cette vie debout, cette force dressée avec un élan qui ne se fragmente pas, avec un enthousiasme sacré de son être propre, cette simplicité et cet orgueil serré, cette vertu d'intelligence, cette santé, cette passion de la santé.

Descartes ne s'appuie sur rien qui puisse lui échapper. Les vérités révélées? Il ne s'en occupe pas, il ne veut pas être porté à de telles hauteurs. Il n'a confiance qu'en lui-même, que dans la joie pure et solide de l'esprit humain. Il ne veut pas doubler son domaine de lumière d'un empire de rêves. Il sait le prix souverain de l'intuition, révélation certaine quand elle s'impose à l'examen, qu'elle pèse, différant d'une ombre, d'une imagination.

Toute la grandeur de Descartes est pour ainsi dire assimilable par la lumière naturelle par la volonté de l'homme dont l'entendement est droit.

Un homme s'est donné la possibilité de vivre, de penser, un homme comme nous, ayant dégagé les

accès essentiels de sa conquête, a voulu déblayer le champ de son infinité.

L'exemple le plus exaltant pour ceux qui sont restés vivants. Ils peuvent le suivre plus d'un moment. Comme un exemple d'eux-mêmes à eux-mêmes, du génie naturel à l'homme, à leur force vivante, qui n'a qu'à se découvrir, à se libérer.

Descartes : génie au centre de l'esprit humain, génie qui ne nous échappe pas dès le principe de l'existence. Nous saisissons sa réalité vivante, à partir de nos propres départs, du commencement de chacun de nos efforts. Il ne nous dépasse que par sa précision, son exactitude, son honnêteté, il nous dépasse en fait, non par essence. Il est la plus réelle, la plus vivante image de nous-mêmes. Ses traits les plus individuels viennent de sa très grande force mais ils sont aussi l'expression directe et sublime du génie de la pensée, du génie essentiel de l'homme, de chaque homme.

De l'évidence à l'assentiment. Le vrai Descartes par delà son système. La marge et l'essence du génie.

Il y a en moi un être qui vit et qui dépasse mon être pensant et qui lui échappe et qui le domine.

Descartes. Maîtrise de ses transitions; Il se possède et va toujours où il veut, comme il veut. Prudence, singuliers et admirables retours. Pensée tendue qu'un mouvement de côté, une révérence au siècle, pleine

de grâce, et peut-être de moquerie, ne détourne jamais d'elle-même.

De très grands esprits pensent un peu à l'aventure et leurs systèmes sont des constructions faites de matériaux accumulés, ou bâties selon un plan arbitraire, des systèmes mêlés de pensées vraies et de connaissances acquises, dans leur ensemble nettement extérieurs à la pensée, puisque leur cohésion ne vient pas de l'élan de l'intelligence ni de sa pesanteur et de son étendue naturelle, de ses lois propres, La grandeur de ces hommes, la valeur de leurs œuvres n'est pas dans cet ordre ou fausse cohésion, elle lui est contraire.

Chez Descartes, chaque pensée est vérifiée par toute sa métaphysique, c'est-à-dire contrôlée par toute la réalité de son être; ses certitudes sont l'apport dont rien n'est à déduire, de sa personnalité, de ses acquisitions intellectuelles, de ses expériences, de ses recherches, des accidents mêmes de sa vie.

Aucun penseur peut-être ne s'était donné aussi complètement dans une telle vérification. Aucun n'ayant trouvé le moyen, ne s'étant créé le devoir de le faire, n'avait ainsi déterminé et assuré d'avance la valeur de tous les moments de sa pensée. Vérification continuelle de sa pensée actuelle par toute sa pensée. Épreuve de la qualité du moment par cette valeur qui en lui n'est pas assujettie à la durée. Si bien que, dans le cas où toute sa force ne serait pas dans l'idée

présente, il sacrifierait cette idée. Si bien que, dans sa méthode de vérification, comme dans sa méthode de penser, toute son intelligence obéit à la loi propre de la vérité et ne s'abandonne jamais au hasard. Économie admirable de force spirituelle. Il va d'un mouvement très sûr. Ne s'égarant jamais, Descartes n'a jamais à rebrousser chemin. L'exceptionnelle densité de sa pensée vient de cette rigueur qui n'est pas une exigence de la raison extérieure à lui-même, mais la loi découverte en lui, qu'il s'est reconnue et qui répond à un intime besoin d'être et que sa vie, ne se niant jamais elle-même, approche le plus possible d'un absolu. Sa logique est un métaphysique. Ses Règles pour la direction de l'esprit, moins méthodologiques que métaphysiques, enveloppaient déjà une critique puissante de toutes nos connaissances.

Une pensée naît parce que la place est libre et qu'une certaine ingénuité vient de se refaire en notre âme. Et nous sommes si heureux de penser que nous laissons l'idée libre de sa formation, de son développement, de ses positions successives, de son tumulte.

Descartes a dirigé son esprit vers la recherche de la vérité avec un désir si impérieux que toutes ses pensées ont, dès leur naissance, une même direction, toutes tendent à la connaissance, la plus profonde et la plus étendue. Il y a en elles une discipline infuse, elles naissent dégagées de toute superfluité et ne se perdent dans aucun tumulte. Il n'a pas à adapter, à faire effort de réduction, de simplification. Matériaux purs qu'il lui suffit d'ordonner. Son œuvre est

une colonne qui monte. Toutes ces pierres qu'il superpose sont du même grain et sans lézarde, sans aucune cassure. « J'ai moyen d'augmenter par degré ma connaissance et l'élever peu à peu au plus haut point que la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre ». Il peut avec sûreté augmenter sa connaissance par degré, ce que personne n'avait osé prétendre jusque-là, faute d'avoir établi des fondements et sur eux chaque partie de l'œuvre, avec une conscience aussi perspicace et sévère, avec ce souci intense de donner, au moins une fois, toute la mesure, de l'esprit humain. Sa rigueur est au sommet, dans ses dernières conclusions, comme elle est à la base, dans les fondements. Elle est d'abord et surtout dans son souci de remplir, dès le début, l'étendue intellectuelle permise à l'homme.

Sa méthode est une dialectique mais une dialectique vivante, une critique intérieure au mouvement qui crée, qui l'éprouve et l'oriente, assurant ainsi la simultanéité de la découverte et de la vérification. Descartes savait sans doute ce que nous perdons de force à détruire. Arrêt et recul. Jeu téméraire de l'intelligence prenant à rebours l'acte de sa création, de la volonté soumettant l'œuvre encore vivante à un critérium formel, à une logique dont la force est dans un équilibre de définitions, dans une symétrie verbale.

XXXIII

PASCAL et Descartes ont, au fond, le même souci de ne jamais passer à côté de la vie, de remplir l'être, de s'installer en pleine vérité. L'un et l'autre, ils se croient une âme faite pour l'infini. Tous les deux croient à l'infini.

Ils ont même passion de remplir le champ donné à la pensée, de le remplir de raisonnements serrés, d'intuitions dures, en un mot, de la matière même de leur vie, agencée dans la plus grande ruse que l'on puisse utiliser contre le néant, c'est-à-dire avec la plus grande loyauté. Comme Descartes, Pascal est tout entier dans chacune de ses pensées, mais la plupart du temps avec une intensité allant jusqu'au bout de la violence. Descartes se maintient solidement dans l'être, Pascal s'impose dans l'être mais il s'y impose par une sorte de génie de la destruction. Toujours cette vie flambe. Concentration étonnante d'un grand feu intérieur. Pascal ne se plie à aucune métaphysique. Le plus grand peut-être de ceux qui sont restés privés de métaphysique. Suffisant à sa grandeur, il ne se suffit pas à lui-même, puisqu'il est si malheureux, si inquiet. S'il s'efforce d'adhérer à une religion, c'est faute de s'être découvert une méta-

physique, d'avoir consenti au repos, à la paix intérieure qui lui auraient livré un milieu métaphysique. Pascal n'est si émouvant que de toujours rester, dans sa foi et dans ses pratiques, un esprit à nu, un homme abandonné à sa propre grandeur et à son dénuement. Le christianisme ne nous cache pas le vrai Pascal, toile de fond, prétexte de sa vie vécue, plutôt qu'atmosphère nécessaire, milieu réel limitant ou complétant son être le plus vrai, en prolongement avec lui.

Pascal cherche mais sans croire que l'on puisse trouver, en se répétant intérieurement qu'on ne peut pas et en essayant de le prouver, sans interrompre sa recherche.

Il ne se résigne pas à être le géomètre et le physicien qu'il est. Tout son génie l'éloigne de l'ordre, de la paix, du repos. Il ne s'arrête jamais à un désir, à une conclusion. Il ne s'accorde rien. Jamais rien n'est acquis, pas même les conclusions de désespoir. Il est tout entier dans son inquiétude, dans sa pensée présente — mais tout entier en fuite, en fuite courageuse et tragique, désespérée. Il fuit tout. Il ne peut croire à rien. Ou plutôt il sait que sa foi même doit échapper à son humanité. Il n'a pas l'espoir de posséder, de saisir sa foi. Aussi ne fait-il pas confiance aux mots, aux arguments, aux intuitions. Il croit mais ne peut rien savoir de ce qu'il croit. Tout est indigne. Il méprise tout et se méprise comme s'il était hors de sa voie. Tout son tempérament, toute sa puissance est d'agitation et d'inquiétude. Pour lui, aucune vérité

suspendue comme un astre, rien de stable dans son monde qui puisse lui être une raison de force, une certitude constante. Rien dans son monde que lui et qui cherche et qui ne trouve sur tous les chemins que son ombre hallucinée, sa souffrance et son immense incertitude.

Avec la même force que Descartes qui est l'esprit triomphant, la joie de la connaissance, de l'élévation dans la recherche, avec les mêmes puissances de génie, Pascal reste l'esprit hors de toute certitude, hors de l'atmosphère métaphysique, hors de l'acceptation de soi-même. Ensemble, ils remplissent tout le domaine spirituel ouvert à l'homme. Pascal est vaincu avec la même gloire que Descartes est triomphant car tous les deux nous montrent l'homme dans sa plus grande sincérité et au sommet de son effort, dans son maximum de réalité.

Descartes est une cathédrale de lumière, l'ascension de colonnes très pures et de beaux piliers dans une vérité stable, c'est la beauté du monde contenue et exprimée entière dans l'abstraction d'un effort courageux et soutenu, d'une volonté intellectuelle tendue mais sans heurts, sans fléchissements, grave et harmonieuse.

Les « Pensées » de Pascal, crypte immense de cet édifice.

Il y a chez Descartes un parti pris de joie. Il a consenti, il a voulu consentir à sa joie, donc édifier, être

et rester en équilibre. Ce choix définitif, sans retour, complet, nous émerveille. Pascal n'a pu faire ce pari où l'atout n'était qu'humain, n'était qu'à la mesure de la vie. Son génie dominateur et ombrageux ne se serait pas contenté de cette construction aussi grande dans sa première conception que dans son exécution, dont la destinée eût été, par conséquent, de s'édifier non de grandir. Il devait se détourner de toute réalisation limitée. La vie ne valait rien pour lui sans les inattendus de grâce ou de misère, sans les grandeurs d'excès. Il n'aurait pas consacré des années de sa vie finissante à une œuvre qui, pour lui, aurait eu une existence suffisante du fait qu'il aurait pu la déterminer, la prévoir. Toujours Pascal s'écarte. Jamais une certitude ne le satisfait. Il sent en lui quelque chose de plus grand, de plus fort, de plus réel que les idées qu'il conçoit, que celles-là même qui font l'armature intelligible de sa religion. Dans son agitation intérieure, il reste sur place, prophète sans esprit d'aventure, trop grand pour daigner la tenter, il cherche, il attend.

XXXIV

Quand une création artistique n'est pas une apparence, un mensonge, une figure de l'irréalité, elle est moins une création qu'une découverte, un effort créateur vers l'incréé ou vers quelque unité merveilleuse qui dépasse tout créé. En toute créature vivante, il y a quelque chose d'incréé.

Vous niez l'infini, qu'importe si ce n'est qu'une question de mots, si vos créations, au lieu de le comprendre formellement, l'équilibrent, lui répondent. Il y a des métaphysiciens mais la plupart des vrais s'ignorent. Toute création : avance à l'infini ou attaque, représente avec lui ou en lui un équilibre momentané. Et l'infini est en toute création vivante. Il y est nécessairement, autrement elle ne serait qu'une chose morte. On n'invente jamais la vie. Elle est en nous et soutient nos créations, les soulève, parfois les dépasse. Elle se sert de matériaux mais ce ne sont jamais ces matériaux qui font la vie. C'est la vie qui fait la vie. Il y a dans la vie quelque chose qui échappe à tout raisonnement, qui est la vie, qui est de l'infini. La vie s'invente.

XXXV

Devoir de joie. Le seul que je connaisse, le mien, éclatant, âpre, implacable. Ne marchez pas sur ma joie. Écartez-vous. Anéantissez-vous. Je veux vivre en la joie de créer, de penser, sans égards à rien. Je sais ce qu'il y a de sacré en moi et que ma force est pure. J'ai conquis le droit d'être sur toutes les complications, sur les faiblesses aussi qui étaient en moi. Je me mantiens désespérément dans la joie. J'ai pris le parti brutal d'être heureux de toute ma pensée, de toute ma vigueur. J'ai voulu, je veux libérer mon élan, sans le libérer de moi-même. Je n'aspire pas à une contemplation de fuite, à l'extase de ceux qui se séparent d'eux-mêmes. Je veux être tout entier dans ma joie du moment. N'ignorant rien de l'orgueil déchirant qui se fortifie et s'aigrit dans le refus opposé à la lumière, j'ai pu, je pourrais comme tant d'autres rester obstinément le vaincu triomphant de moi-même. Mais je consens au devoir de ma force : je veux être heureux.

Comprenez enfin le miracle forcené d'une pensée qui a conquis l'être par des efforts maladroits et des inspirations courtes. Que de défaites, d'erreurs et de victoires sans triomphe, qui semblaient ne servir à

rien. La recherche aveugle. La recherche sûre cependant puisque rien ne me contentait de tout ce qui n'était pas mon objet ignoré mais certain : ce triomphe imprévisible, cette plénitude et cette force qu'il est impossible de se proposer puisqu'on ne les connaît pas avant de les posséder. Comprenez l'intensité nécessaire de ma vie, cette passion qui me soulève, sans laquelle je retombe dans le néant. C'est elle qui me tire de moi, qui me réalise, me déploie dans l'infini. Comprenez cette violence, cette folie qui est toute ma sagesse.

On ne se maintient dans l'être que par excès de joie, par débordement de force et par cette tension qui vient de la poussée intérieure, de la folie créatrice. La plus grande folie : celle de se créer, de se maintenir créé, créant, dans une conscience vivante, dans une passion fervente de l'incréé.

XXXVI

Nous ne voulons créer que ce qui est, au fond nous ne voulons pas créer, nous voulons la vie. L'Éternel, nous n'en voudrions pas en dehors de nous, sans effort personnel. Nous ne cherchons pas la contemplation dans le repos. Jamais nous ne consentirions, séparant notre être, à fausser notre ordre naturel pour installer notre joie au sommet de notre âme libérée de nos passions, privée de notre corps. Nous n'avons jamais mutilé la pensée pour contempler en tout repos et dans l'oubli de notre propre moi.

Ce n'est pas une raison universelle qui nous attire, l'éternité pure, absolue. C'est la rencontre de notre être avec cet absolu. Notre grandeur est en nous-mêmes. Nos possibilités ne résident pas dans la négation de notre être. Nous avons à les conquérir sur nous, en nous, dans un monde uniquement spirituel. Notre âme a une forme comme notre corps. Nous ne devons jamais nous fuir haineusement. Comme toute appréciation de valeur, la haine est mauvaise. On ne peut se mépriser dans son corps et s'honorer dans son âme. Il y a dans cette prétention quelque chose de faux, un mensonge pour ramener le problème à des

problèmes. Séparer la pensée et la vie comme si elles n'avaient pas le même mouvement n'est, en aucun cas, expliquer la pensée ni la vie.

La pensée n'est pas une création puisqu'elle vaut dans la mesure où son contenu est éternel, indépendant de l'individu qui la conçoit, qui la reconnaît, la découvre vivante.

L'infini, on ne nous l'avait expliqué que par rapport à l'étendue, à la grandeur ou à une qualité quelconque et non par rapport à la chose pour nous la plus réelle : la pensée. Nous n'avions pas compris que l'infini était en tout l'irréductible et l'indéfinissable, ce qui dépasse toute formule, exclut toute limite, ce qui est infini non dans l'espace mais en nature, non en dimensions mais dans la pensée.

Peut-être a-t-il mieux valu que nous développions notre personnalité sans rien savoir de la conquête intérieure à laquelle elle devait tendre. Éprouvant que nous sommes le support indispensable de l'idée, nous avons su qu'elle n'a pas d'existence propre en dehors de nous. Ainsi, nous avons pu former notre courage dans le désespoir, notre vigueur dans le sentiment — si utile — du néant. Ce néant est une vérité humaine, une réalité par rapport à la conscience et, bien que l'être soit tout, le néant existe et doit exister aux yeux de l'homme, au moins dans tout ce qui est relatif à son élan viril, à l'organisation de son effort. L'homme ne peut pas vivre toujours dans toute sa force, cette plénitude le tuerait. Il lui faut perdre cette force, sentir que toute sa valeur dépend de

l'élan continué, renouvelé, de toutes ses puissances. Pour avoir le courage de se créer de nouveau, l'intensité de désir qui soulève son effort, il faut qu'il croie au néant, cette absence complète, absolue de toute qualité, il faut qu'il conçoive un haut et un bas, une voie de progrès personnel ou de chute, des degrés dans l'être. Il faut qu'il s'arrête à un parti pris sur les conditions de l'élévation spirituelle. En fait, il y a un néant pour l'homme et qui dépend de sa volonté. L'homme peut ne pas être et il veut être, il part de rien, il construit sa pensée ou les échafaudages qui lui permettent de reconnaître la pensée.

Ce qui importe c'est que tout notre être soit maintenu ou qu'il puisse se recréer dans l'être.

XXXVII

Après une lecture de Malebranche. La contemplation de la raison universelle, de l'archétype des idées, de l'infini, quelle noble distraction! On suit avec délices ce saint moniteur. Aucun maître n'est plus convaincant ni aussi officieux. Mais il est trop aimable pour que son influence sur nous soit de grande conséquence. Son accueil est si exquis et sublime sa parole, que nous n'hésitons pas à le suivre sur ses hauteurs. Mais nous avons l'impression de n'être pas assez vigoureusement tirés en arrière, notre ascension est trop facile. Il libère notre âme du fardeau de notre corps, de tous ses fardeaux. Notre âme seule s'éloigne, avec lui, vers les larges terrasses d'où, pour lui complaire, nous contemplerons l'infini, cette plaine illimitée qui baigne dans un air fin et très doux, où les idées ont une élégance précise, aimable et forte, mais en dehors de la vie, de toutes nos réalités.

Descartes — son maître et le nôtre — lui a révélé bien des choses, l'existence, la clarté, les déductions logiques, l'honnêteté mathématique. Jusque dans les plus humbles détails, dans le choix de tel ou tel

exemple, Malebranche essaie de mettre ses pas dans ceux de l'inventeur. Jamais il ne l'oublie : qu'il le veuille ou non, il vit dans son ombre. Parfait honnête homme, grand philosophe, belle âme, pleine de ferveur religieuse et d'enthousiasme, il est plus qu'un disciple, une sorte de Descartes pour le siècle, de Descartes ne dépassant plus la très grande honnêteté de ces âmes qui, du fait même qu'elles sont religieuses, ne s'arrêtent pas à la religion mais veulent encore connaître l'infini par la philosophie.

Il est plutôt hardi que timide. Presque aussi hardi que Descartes, moins prudent même, mais parce qu'il a moins besoin de l'être, ayant gardé une immense et merveilleuse ingénuité. Descartes à flanc de coteau. Descartes transposé pour ces esprits sérieux qui ne vont pas jusqu'à se satisfaire des simples ou pompeuses leçons tirées de l'Écriture Sainte. La transposition est tout à fait aimable car elle est naturelle, c'est la nouvelle création d'une philosophie par Malebranche. Création à sa taille, reflétant ses beautés propres, son admirable repos, sa sublime sérénité. Nous vénérons ce grand homme mais jamais il ne nous émeut violemment. Ce n'est pas une figure de plein relief et d'intensité extraordinaire, mais une belle figure illuminée de l'intérieur par une âme droite et pure, une intelligence éthérée et pourtant gentille. Nous retenons son opinion, ses avis. Il ne mord pas sur notre vie, il ne nous menace pas comme Descartes ou comme Pascal, ces deux hommes si vivants qu'ils refont encore nos vies ou qu'ils les usent, les détruisent. Il ne remplit pas ou ne tend pas à remplir, comme chacun d'eux, tout l'espace de pensée qui nous est permis

On ne résiste pas à Descartes. Il ne faut jamais résister au génie quand il ne s'est pas combattu, retourné contre lui-même. Il ne faut jamais résister ni céder mais se placer au centre de sa propre vie, orienter son être selon lui-même et faire une expérience nouvelle ou refaire celles qui ont été vécues par de grands hommes, à partir de soi-même, selon soi-même. Il ne faut pas perdre une heure à résister. Il ne faut jamais se placer en marge de la pensée d'un homme. Il faut être son seul maître et son inventeur. L'exemple d'un Descartes ou d'un Pascal ne peut que nous aider à découvrir nos voies dans l'effort qui mène à l'être. Si elles traversent leur expérience, ces voies nous permettent de vérifier par la nôtre leur propre sagesse. Autrement dit, il y a dans le champ de la pensée des voies qui sont frayées, ce n'est pas pour cela que nous devons les suivre, mais nous ne pouvons les connaître qu'en les suivant dans le sens de leur élan, non par opposition, à rebours. Si nous suivons pour nous ces voies, il faut que ce soit avec l'élan même qui nous aurait permis de les frayer ou notre conquête ne sera qu'apparente. Une vérité n'est vérité pour notre esprit que si notre être remplit tout l'espace entre cette vérité et le néant. La vérité qui est incréée n'est vérité pour nous que si nous avons eu la force de nous porter de nous-mêmes à sa hauteur. Nous ne créons pas la vérité mais nous créons l'effort qui nous permet de l'atteindre et cet effort lui-même nous crée.

XXXVIII

Chez Descartes, les mots ne transposent jamais la pensée, ils ne la reconstruisent pas après coup. Les phrases ne se superposent pas. Son style n'est jamais une restitution, une reconstruction, une image fabriquée. Sa pensée écrite ne se distingue pas de sa pensée pensée. Aucune œuvre n'est plus directe, plus intimement unie à l'intelligence qui crée, plus une avec elle. Ce style, cet art n'auraient pas été trouvés. A un art aussi grand, excluant aussi complètement tout artifice, l'homme n'arrive que par génie, par rigueur de pensée et, partant, d'expression, non de pensée et d'expression, mais d'expression intérieure à la pensée.

Sa rigueur est telle dans la pensée que les mots semblent avoir été arrêtés irrévocablement — et sans choix — avant que Descartes ait songé à l'expression. Expression parfaite incluse dans la conception parfaite, évidence de la pensée, perfection du langage. Descartes n'enchaîne pas des idées qui auraient perdu vie sous l'analyse de l'entendement, pendant une vérification critique. Ses déductions les plus contrôlées ont la chaleur d'images directes, spontanées.

Architecture vivante, chef-d'œuvre de calcul mais aussi chef-d'œuvre naturel.

Ce style est si beau que les spécialistes ont écrit : « Descartes n'a pas de style. » Éloge involontaire, magnifique. On parle à peine de Descartes dans les histoires littéraires et cette discrétion est singulièrement révélatrice. Soleil naturel qui n'étonne pas.

La vie de Descartes circonscrit peut-être la plus grande étendue de pensée actuellement reconnue, vécue par un homme; aucune pensée n'est de plus haute qualité, aussi serrée, pure et valable.

XXXIX

Il y a une joie qui n'est que l'admirable conscience d'une souffrance. Souffrance de l'âme qui doit se soutenir et tout son poids dans l'être, âpre fatigue, désespoir de ne jamais pouvoir se reposer, car la conscience de l'être effacée, c'est presque l'être momentanément ou à jamais tué dans notre propre cœur. A nous seuls nous sommes un monde et l'infini est en nous. Il suffit donc que notre âme lassée renonce pour que nous retombions et tout avec nous dans le néant. Souffrance : toutes nos forces tendues sans repos et pour un bonheur égal à notre effort, ne le dépassant pas, pour un bonheur qui n'est que dans l'effort. La conscience de cette souffrance, peut-être toute souffrance, c'est notre force qui pèse sur notre cœur, c'est l'accablement d'une volonté qui lutte contre la pesanteur. Mais cette souffrance c'est aussi la joie, quand nous le voulons, de notre courage maintenu, de notre vie dressée dans une sorte d'absolu, poursuivant son ascension. C'est le contentement, la joie de l'âme debout, de la création ou du maintien de la création, de sa défense à partir du néant jusqu'à un sentiment, à un mode de l'être ou plutôt jusqu'à l'être même, plus ou moins confusément saisi,

à force de luttes et de simplicité dans l'intuition, d'ingénuité persistante et de courage. L'effort qui mesure notre souffrance mesure notre joie. Et pourtant il y a quelque chose de plus dans notre joie, c'est cette puissance de dépassement, cette beauté, cette vaillance qui iront plus loin peut-être, cette richesse inconnue et déjà sensible, frémissante, la sève dans les dernières branches de l'arbre, les bourgeons et la joie prévue, la joie latente des fleurs, même qui n'écloront jamais.

Joie effrayante de Descartes et de Pascal, joie sombre, brûlante, joie impossible à contenir et qu'ils essaient de dompter. Triomphe de force même dans la douleur, même dans le désespoir. Des êtres de cette force ne peuvent se perdre.

Dans l'abus, dans l'excès de la souffrance, la figure de Pascal reste à nos yeux triomphante. Sa souffrance n'est jamais de l'abattement, jamais de la tristesse.

Rien ne nous semble enviable que l'intensité spirituelle, cette puissance, cette force, ces réserves. Que m'importe que ce soit dans la joie ou dans la souffrance que je vive un triomphe de l'homme! Il y a toujours dans la beauté et dans la violence tragique, si elle est belle, quelque chose qui ne peut pas mentir. Quand la vie flambe, elle est toujours de la beauté.

Les plus grandes joies sont peut-être des souffrances auxquelles on ne consent pas pour ne pas diminuer son courage, sa puissance créatrice, son enthousiasme.

Ce sont peut-être des souffrances que l'on n'a pas la faiblesse, la brutalité de nier comme des stoïciens, mais que l'on transforme hardiment. Notre courage les porte à la conquête d'autres beautés, les transforme en triomphes de notre être, non sur lui-même (les triomphes-défaites sont toujours vains) mais de triomphes sur le fond de néant, sur l'absence de beauté.

XL

La foi n'a pas d'existence propre, la vie n'a en elle qu'un pauvre double, qu'un appui qu'elle dépasse et elle se soutient seule dans ce qui fait l'essentiel de sa valeur. La grandeur c'est ce qui dépasse, ce qui n'est pas soutenu, ce qui vit par soi-même, sur soi-même, douloureusement, dans l'orgueil d'être seul, sans preuve, donc d'être, car ce qui est unique, seul est.

L'infini, pourquoi l'appeler Dieu?

L'habileté de Descartes c'est celle de la nature mais il la connaît, il sait qu'il la possède.

Création continuée, la pensée exclut le repos.

Il nous est impossible de distinguer l'Etre de notre propre effort pour le saisir.

Appliquée au monde des corps, à l'étendue, au temps, sans rapports avec nous-mêmes, la notion d'infini d'abord nous étonne. Mais elle nous semble aussitôt vraie et forte, si nous la considérons au de-

dans de l'être. Elle est l'irréductible de la pensée, son secret inépuisable.

Notre intelligible est illimité en qualité, non en quantité, non en étendue.

Réalité de l'infini. Les intuitions vivantes ne peuvent pas être ramenées à des raisonnements, à des analyses, à des propositions formelles.

L'intuition c'est la vie même qui, au lieu d'affleurer à la conscience, la remplit.

Le génie c'est la vie entière d'un être devenue intuitive, c'est la liberté de la vie qui comprend comme elle croît, comme elle s'éteint, de son mouvement propre. Le génie n'est rien d'autre que la vie comme intelligence, l'ingénuité d'une vie forte qui se connaît, qui se sent par intelligence intérieure, par plénitude et affinement.

Le langage, les formes : simples moyens, matière pour le génie.

Lumière infuse dans la vie dont seul le génie ne rompt pas l'unité, que seul il accepte entière.

On ne peut réaliser que ce que l'on est. Un être ne peut que chercher son équilibre dans ses plus grandes possibilités de mouvement. Dans la plénitude de sa force, il ne s'accroît pas, ne sort pas de lui-même. C'est sur lui-même seulement qu'il peut vivre, l'harmonie de sa vie est en lui.

Pascal et Descartes résistent à ma vie.

Vivre avec Descartes et avec Pascal. La vie, même dans tout son détail, n'use pas leur réalité, ne nous détourne pas, ne nous lasse pas de ces compagnons.

Réalité indépendante, complète, de la pensée chez Descartes : une haute activité pleinement libérée ou plutôt dominante, triomphant sans obstacle.

Un cube de lumière.

L'ombre de Descartes ne porte pas sur les sujets de son étude mais sa lumière, son génie organisateur.

L'ombre de Pascal, de toutes ses inquiétudes — ombre portée, terrible de grandeur.

Si notre enfance nous reste si chère c'est qu'en elle nous avions l'infini vivant, une lumière pure et chaude, l'absolu des saisons et nos chagrins vrais et nos joies graves et nos amours sans mélange. Notre vie entière sans ironie. L'enfant le plus moqueur ne rit pas de lui-même ou très ingénument de ses grimaces. Il a le sens du ridicule, du pittoresque, non de l'ironie en ce que l'ironie est une impuissance, une douleur, arrêt ou recul, une jouissance malsaine ou un vice.

Le génie n'est pas un don mais encore la chaleur de l'enfance. C'est une vie qui n'est pas close, une cathédrale qui n'est pas terminée, qui ne se terminera jamais. C'est un manque, la conscience d'un manque entre l'infini et cet infini impuissant que l'on est, c'est cet abîme que l'on veut combler et qui est toute

notre raison d'être. Mais c'est aussi une patience attentive, le respect de l'organisation spontanée des forces de la vie.

Ma métaphysique c'est ma pensée, c'est la forme de mon être, ma plus complète, ma plus haute affirmation. Elle ne peut donc valoir que ce que je vaux. Elle situe ma pensée en mon être. Elle semble orienter mon être. En fait, elle le reconnaît, le proclame à tout hasard et c'est tout. Elle porte mon évidence, une évidence pour moi ou pour les autres selon moi. Mais pas une évidence absolue et, même pour moi, ce qui est évidence l'est pour ma raison qui veut se satisfaire, qui accepte de se rendre, plus que pour mon intelligence qui, sans avoir besoin de se rebeller, sent ce qu'en elle ont de ballottant, d'incertain, la notion, le sentiment d'évidence.

Telle affirmation me paraît évidente. Est-ce une raison de la retenir, de l'admettre, de m'y rallier? D'elle à moi, il y a toujours une telle marge que je dois convenir avec moi-même de tout ce qu'il entre d'arbitraire, de faux dans ma volonté d'affirmer.

Même dans l'inspiration ou dans l'intuition mystique qui lient le plus, dans le même être, l'être pensant à l'être vivant, il y a, en dernière analyse, un témoin et un acteur — et le témoin ne peut pas croire l'acteur, il peut au plus garder la neutralité, se réserver, ne pas démentir. Cet assentiment, les plus grands ne

le donnent jamais. Descartes, témoin du philosophe, renferme ce philosophe, le dépasse et le nie. Il l'affirme sans être sa dupe, se moque, au fond, de ce philosophe qui donne comme évidentes des choses qui, pour lui, témoin, ne sont que de pauvres hypothèses, tendues peut-être à la limite de la rigueur mais n'en rejoignant pas plus l'être.

Toutes nos métaphysiques formulées sont en dehors de notre métaphysique. Tout ce que nous pensons a moins de réalité que nous-mêmes.

Notre métaphysique réelle nous est consubstantielle. Notre conscience peut à peine, vaguement, la pressentir. Cette métaphysique elle-même n'est que notre être, que l'amplification de nos lueurs de vraie conscience. Elle n'a aucune valeur au-dessus de nous. Elle ne nous relie à rien. Elle est incommunicable comme notre entité propre. Vouée à la même pauvreté, à la même solitude, à la même mort. L'être jamais ne peut se dépasser, jamais l'intelligence ne peut s'évader au delà de la vie, la dominer, la surveiller, la créer. L'homme est enfermé dans son être. La métaphysique n'est que le nimbe où il vit. L'homme ne peut pas plus « toucher » quelque chose avec son intelligence hors de sa vie que quelque chose avec sa main à deux mètres de son épaule.

XLI

La critique de Pascal dans les « Provinciales », loin d'aller toujours à restituer la pure morale chrétienne, va souvent jusqu'à la destruction de toute morale. D'instinct, cet esprit tend sans cesse à la table rase, avec une brutalité aussi décisive que la rigueur prudente et volontaire de Descartes.

Les « Provinciales » sont sauvages, féroces, vengeresses plutôt qu'ironiques. La violence du sentiment, de la passion, la hauteur, la domination étroite, serrée, dure, des idées qu'il attaque font de Pascal un polémiste tout à fait à part. Adaptation cartésienne (de forme) de ses critiques aux idées, aux attitudes critiquées, mais férocité de l'exécution que Descartes jugerait superflue. Quand il a donné les « attendus », les raisons qui feraient condamner, généralement il ne prononce pas la sentence, la sentence est dans les faits, il ne la dégage pas contre les hommes. Il passe, il dépasse, ne daigne pas fustiger.

XLII

Humainement socialement, en me ramenant à vous, oui, je suis complètement désespéré, mais, par delà tout ce qui peut vous faire vivre, par delà tout ce que je pourrais formuler, j'ai de hautes certitudes encore pleines de mystère et qui sont pour moi une joie que rien ne saurait détruire.

XLIII

DESCARTES a la force. Il s'est affranchi d'une foi, hors de toute foi, dans une fidélité rigoureuse, loin de toute mystique. Sa vigueur est la ligne même de sa solidité, l'élégance propre de son robuste génie. Naturelle, aisée, elle a conféré à l'œuvre si particulière, où l'on retrouve tout l'homme que fut ce philosophe, un caractère admirable d'universalité. Cette œuvre est universelle, parce qu'elle domine les hommes, en tant que réalisation sincère et complète de l'humain.

Aucun penseur n'est plus proche de nous, aucun ne nous affirme, au-dessus de nous-mêmes ou au plus haut de nous-mêmes, avec cette sûreté élégante, cette honnêteté précise. Nous sentons dans chacun de ses gestes, chacun de ses mots, le poids spécifique de l'humain. Nous ne sommes jamais incertains. Le poids de sa phrase et sa tension — sans rien de forcé — la réalité mathématique et physique des mots, leur valeur plastique nous garantissent la sincérité de Descartes.

Il est toujours évident sans jamais sortir de lui-même. Jamais de masque ou toujours mais ce qu'il cache tient du secret intime, vérité trop absolue pour

être comprise des hommes ou même entendue. Toujours une honnêteté absolue. Aucune comédie. Il n'y a pas comédie dans sa prudence à l'égard de l'Église, des Jésuites, tant il s'est pénétré de l'utilité de ses protestations de respect, de fidélité au catholicisme, à la compagnie, tant aussi il garde de hauteur à peine cachée, de retenue et de profonde dignité dans toute son attitude.

Nous imaginons facilement un Descartes à genoux, à la messe, sublime de convenance, de sincerité. Cet homme ne peut faire un geste qui étonne de lui,qui choque, qui soit faux. Le faux serait le vrai si Descartes avait une raison suffisante de l'adopter provisoirement. Sa prudence qui n'est jamais un petit calcul ménage sa liberté la plus profonde, rien n'est faussé. Dans le jeu masqué de sa parfaite sincérité, il est toujours possible de se reconnaître.

Spinoza lui-même est un philosophe particulier, un prophète qui a ses dates dans l'histoire. A plus forte raison Malebranche, Leibniz, tant d'autres. Et Platon même.

Mais Descartes, rien ne le sépare de nous, rien ne l'éloigne. Il y a dans son enthousiasme, dans sa force et sa rigueur, dans son élévation, quelque chose de si directement, de si pleinement humain, tenant si étroitement à la physique universelle de la pensée et de la vie du monde que rien ne l'écarte de nous, qu'il domine l'histoire, le temps et nous demeure et demeurera toujours pour l'homme, fraternel, aussi fraternel par sa dignité que Pascal le restera, pour tous les temps, par l'intensité de son inquiétude.

XLIV

Le divin, nous ne voulons le connaître que dans l'humain. Hors de l'humain, il n'est qu'imagination, folie. Notre métaphysique ne dépassera pas la portée de notre esprit, elle ne divisera pas la vie entre l'homme et Dieu, entre des abstractions et notre être. S'il n'y a pas continuité dans une métaphysique, elle n'existe pas puisque la métaphysique est l'unité même de notre vie, l'unité parvenant à l'évidence de l'entendement.

L'honnête propos de Spinoza sur le lien purement verbal que l'homme établit entre son intelligence et sa volonté et celles d'un Dieu [1] nous aide, comme une évidence élémentaire, à reconnaître notre domaine. La raison humaine a ses bornes naturelles. Elle ne doit accepter aucune limitation fictive.

Rien ne peut nous permettre de sortir de l'humain.

1. « La volonté et l'intelligence qui constitueraient l'essence de Dieu devraient être différentes de notre intelligence et de notre volonté de tout le ciel et ne pourraient se rencontrer dans aucune chose si ce n'est dans le nom, c'est-à-dire pas d'autre manière que se rapportent entre eux le chien, signe céleste, et le chien, animal aboyant. » Spinoza.

Il n'y a pas l'humain et l'infini. Il y a l'infini et cet infini est quelque chose d'humain et n'est que par l'homme et nos dieux, s'il nous en faut, y sont compris, images de nous-mêmes, figures mythologiques de nos pensées. Vouloir qu'il y ait un infini en dehors de l'humain c'est supposer un infini d'un autre ordre, un infini avec lequel nous n'aurions rien de commun, que nous ne pourrions qu'ignorer.

Affirmer le Dieu des philosophes, au fond, ce n'est que superposer notre entendement sur notre entendement, notre infini humain sur un concept obscur et incomplet de ce même infini.

Vouloir un autre Dieu, une providence plus personnelle, c'est se détourner d'une solitude essentielle, c'est affirmer, en dépit de tout, élever à un absolu de volonté, une correspondance lointaine, de nous-mêmes à autre chose, à une justification que nous ne pouvons chercher que dans une conscience plus étendue et plus rigoureuse de notre être propre.

L'unité qu'exige notre être nous borne à la compréhension de nous-mêmes. Toute compréhension veut l'unité.

Appelons divin, si nous le voulons, une part de nous-mêmes, de nos pensées ou de nos rêves mais ne mutilons pas notre compréhension humaine. Ne nous déchargeons pas des fardeaux de la pensée sur une idée trop pauvre de Dieu.

Si nous prêtons à un Dieu une puissance illimitée sur notre inconnaissable, cet inconnaissable n'en continue pas moins à nous échapper; ne nous imaginons pas l'avoir placé dans notre dépendance.

L'homme ne peut être que lui-même. Aucune foi ne doit atteindre la pureté de nos pensées. Aucune foi ne doit tuer l'homme qu'elle veut se dévouer. Toute croyance profonde doit nous contraindre à un respect plus sévère de notre force essentielle.

Descartes s'est passé du Dieu des autres avec religion. Sa religion ferme et une, saintement respectée avec une continuité fervente, a été de se passer de Dieu. Il vivait Dieu, au centre de l'entendement, un avec le Dieu de ses " Méditations ", un avec lui, simple au cœur de l'unité, c'est-à-dire seul.

S'il a déterminé un concept de Dieu c'est pour assurer l'unité du Monde, pour donner à la compréhension humaine un lieu, le lieu de la pensée, le lieu unique de toutes choses.

Non, Descartes n'a pas voulu, comme le dit Chestov, dans une étude d'ailleurs des plus profondes [1], chasser à tout prix le mystère de notre vie. Il a voulu élever cette vie à la hauteur de ce mystère, lui permettre de remplir ce mystère.

1. Chestov. Descartes et Spinoza. *Mercure de France*, 15 juin 1923, p. 641.

Nous pouvons supporter l'idée d'infini à condition que l'idée d'unité qui est essentielle à la bonne conduite de notre esprit soit préservée et une saine compréhension de l'infini la préserve, l'assure, la crée presque.

XLV

DESCARTES et Pascal ont l'infinité, ils se la donnent, se la reconnaissent. Mais Pascal n'a pas la force d'organiser son effort, sa conquête, le travail et le développement de sa pensée. Il est cet effort. La maladie le replie sur quelques mystères, sur quelques grandes inquiétudes et il reste courbé sur elles, cherchant le mot de son destin, l'évidence cachée de son ordre, incapable de se relever, attendant le miracle.

Dans la défaite physique de tous ses moyens, des éclairs seuls lui révèlent ce « monde » dont il aurait pu prendre possession par un effort ordonné et puissant. Ces éclairs font son orgueil involontaire et son désespoir, précédés et suivis de grandes nuits inquiètes.

Il n'avait jamais pris l'habitude, même dans ses plus grandes expériences, dans ses plus belles découvertes, de penser l'univers. Ses recherches, plus concrètes que celles de Descartes, restaient partielles. Quand la maladie l'en détourne, comment concevrait-il, comment voudrait-il qu'une longue et lente

méditation puisse livrer l'univers à qui que ce fût, et plus que l'univers, les lois de notre pensée? Lui est vaincu, il se détourne de ses recherches comme futiles et misérables. Ce n'est pas pour reconnaître la légitimité, le merveilleux de recherches plus vastes. Si Descartes ne sent pas ses forces peser sur lui-même, c'est parce qu'il est en plein mouvement, en ascension et que la méditation est son milieu intérieur. Cette méditation sans borne étroite est cependant rigoureuse et vraie dans tous ses détails, comme un organisme, comme le mouvement du cœur, comme la circulation du sang.

Pascal cherche son secret et celui des choses en lui-même. Or l'énigme du génie est impénétrable. Pascal ne peut pas trouver ce qu'il cherche. On ne trouve pas le secret mais on trouve l'ordre. Descartes cherche ce qu'il peut trouver. Toujours il arrive à la certitude la plus rapprochée. Il ne se trompe jamais sur le caractère relatif des découvertes de l'homme, des siennes propres. Il sait que le plus vraisemblable peut être faux. Mais il explique tout ce qu'il peut expliquer, connaissant le prix, même si elle est fausse, d'une interprétation dans laquelle il a mis tous ses moyens. De toute sa force, il s'éloigne de la ligne du néant. Il sait ne pouvoir rendre compte de tout. Il pourrait, comme Pascal, s'acharner à découvrir des raisons de douter à l'infini. Mais le doute, il ne veut pas que ce soit son domaine, il ne s'applique pas à se détruire mais à se soutenir dans l'être, à se créer selon sa joie, à se créer avec le plus de solidité possible. Et, laissant derrière lui ce doute hyperbolique qui aurait pu

le retenir toute sa vie, il part de tout ce qui est ferme dans son esprit pour recréer le poème du monde.

Avec Pascal il a eu la puissance d'aller plus loin que personne dans le doute, mais il n'a pas voulu, par respect de sa joie, de sa force, pour ne pas descendre au-dessous de lui-même, pour ne rien perdre de son élan, du triomphe qui était en lui.

La souffrance de Descartes ne pouvait être que la plus forte des voluptés, la fatigue et la joie de l'être qui soutient un monde, qui recrée sans cesse l'univers de sa pensée, comme Dieu.

S'il a souffert, sa souffrance était sa preuve, la hauteur, le poids de sa joie. La colonne de sa joie c'est l'ascension de son effort, la montée de sa souffrance. Ce qui monte vers l'être c'est ce qui part du non-être, ce qui aussi s'enfonce dans le doute. Par le même mouvement qu'on affirme, on doute, on nie. Le parti pris est dans l'expression, dans le choix d'exprimer de la même chose, du même effort, de la même pensée, sa propre joie ou sa souffrance. Mais il est d'abord dans la conclusion personnelle, dans la conclusion qui ne dépend pas de l'entendement mais de la volonté profonde, de la direction du courage. Or, la conclusion pratique, la conclusion constante de Descartes est l'affirmation de son être et de la vie, la supériorité aux faits et même aux pensées, l'égalité métaphysique, avec l'éternel. S'il croit en Dieu, c'est en essayant d'être le plus possible ce Dieu, éternel comme lui, comprenant comme lui la nécessité et ramenant tout

dans sa compréhension, sinon dans sa passion, à la mécanique.

Perspective étonnante de la pensée de Descartes, perspective infinie. Les plans se succèdent, impossible de les énumérer, de tous les connaître. Nous en devinons, nous en choisissons quelques-uns, aussitôt après d'autres nous apparaissent. Réalité immense de cette intelligence et qui demeure. Descartes n'a pas limité les données de son entendement. Il n'a exprimé que des idées vivantes, nous les retrouvons en nous telles qu'elles étaient en lui, telles qu'elles sont sans doute dans le type le plus universel de l'homme, dans notre « absolu » humain. Ainsi ses paroles se transposent naturellement, d'elles-mêmes, se portent à des distances différentes, dans des registres variés, sans perdre leur équilibre vivant, la qualité de leur signification. Ses œuvres, ses lettres, les faits de sa vie prêtent à des interprétations qui ne sont pas contradictoires mais semblables, obéissant aux lois d'une même perspective, images d'une même réalité objective.

La phrase de Descartes c'est sa pensée en action et la permanence de la pensée.

La phrase de Descartes détermine sa pensée dans l'équilibre vivant et stable, dans l'harmonie intellectuelle où cette pensée est apparue comme une nécessité. Ainsi toutes ses grandes pages nous apparaissent, comme sa propre image, immobiles mais vivantes, dans la force ramassée de leur repos puissant. La parole de Descartes n'ajoute ni ne retranche à sa pensée. Son style n'est pas une création à part. Son

audacieuse sincérité n'est pas un art. Excès ou plutôt perfection d'un art, elle en est aussi la négation. Un art si naturel qu'il se ramène à la simplicité toute puissante, à la rigueur d'une algèbre.

Descartes pouvait tout dire, parler de lui-même ou d'autres hommes avec la rigueur qui lui servait à formuler ses principes de physique ou ses règles.

Par quelle puissance a-t-il pu dompter tout ce mouvement qui était en lui, qui demeura toujours en lui? Comment dans la durée s'est-il affranchi de la succession, parvenant comme les plus grands créateurs à confondre dans son dessin un repos infini et la plus grande intensité? Comment sa méditation ardente a-t-elle pu imiter le repos des choses inanimées, l'ordre immuable d'une logique humaine?

L'évidente sincérité de Pascal, il ne faut pas toujours la chercher dans ses pensées écrites. Parfois, son génie de dépassement l'entraîne. Une image se précipite, un mot achève brutalement un fragment, note dure qui fausse la pensée que Pascal voulait exprimer. Inachevée, l'Apologie contient des violences et même des pensées de hasard. L'honnêteté de Pascal était de ne pas s'arrêter, de ne pas considérer ce qu'il écrivait mais de suivre cet appel profond qui l'entraînait à sa merveilleuse découverte de l'homme.

Quand Pascal transpose (dans certains fragments des « Pensées »), il risque de faire intervenir la rhétorique, de trop mêler la force des mots, le contraste des antithèses, à la pureté de son inspiration première, vraie. Il nous a exposé son art de persuader. Descartes ne nous a livré que son art de démontrer, intérieur à la recherche. Infiniment subtil et toujours très franc dans sa sincérité. Descartes a une plus grande habitude de la pensée que Pascal pour qui la pensée est toujours restée nouvelle, qui médite tragiquement dans l'Apologie avec autant d'ingénuité sublime qu'il pouvait le faire enfant.

Il est resté inexercé, inhabitué. Sa pensée est toujours quelque chose d'immense et d'indompté, qui le dompte et l'accable.

Descartes toujours maître de l'expression de sa pensée comme de sa pensée elle-même. Pascal vaincu par sa pensée, brisé par elle. Mais initialement la volonté est la même, l'effort. Telles pages de Pascal sont construites comme du Descartes, mais, d'une habileté plus calme, Descartes s'est soustrait plus complètement aux forces qui détournent la pensée de son ascension verticale. Par la joie, il s'est presque libéré de la pesanteur.

XLVI

PASCAL avait admiré Descartes contre tous ceux qui n'étaient pas géomètres. Il combat cette admiration contre ceux qui ne sont que géomètres ou philosophes. Il la combat aussi contre lui-même. Pascal a trop de personnalité, de force spirituelle en réserve que la maladie ne lui permettra pas d'utiliser pour que son admiration aille jusqu'à l'assentiment. La vigueur de Descartes, sa prudence et son audacieuse sécurité, scandales pour Pascal torturé qui veut croire, qui voudrait persuader de croire tous les rebelles. Le maître de la géométrie et des longues démonstrations coordonnées, celui qui a pu assujettir aux lois de la pensée le mouvement d'un univers est contre lui ou du moins lui échappe. Et ce philosophe subtil et fort ne s'est même pas révolté contre le Dieu de Pascal; en apparence, il est resté un catholique soumis, un fidèle attentif. Pascal doit le poursuivre dans sa ruse la plus profonde, dans l'admirable dissimulation de sa haute convenance, le dénoncer. Ces deux êtres d'orgueil se reconnaissent. Pascal ne peut se reprendre tout entier à Descartes. Dans ses attaques, il continue à témoigner, serait-ce par le repli et le bondissement de son intelligence, de l'étonnement toujours renouvelé que lui inspire la puissance de Descartes.

XLVII

LE rêve le plus profond peut-être et le chiffre des plus grandes vies : l'homme restitué à l'homme, essayant de remplir son mystère, connaissant l'infinité qu'il a en lui et au-dessus de lui, la même, l'homme sans autre Dieu que lui-même, vivant réellement, spiritualisant son désir. L'homme qui, dans la simplicité retrouvée de sa force, ne consentirait plus à rompre, même en Dieu, sa nécessaire solitude.

XLVIII

Si l'intelligible de Descartes et de Pascal s'opposaient, nous renoncerions à toute compréhension.

Deux intelligibles particuliers se distinguent profondément mais ils ne s'opposent, ne se nient et ne s'excluent que dans leurs parties accessoires, obscures, fausses.

Chaque intelligible est conditionné par une vie. Une vie n'est qu'une forme de l'être. L'intelligible et l'être ne peuvent donc être expliqués qu'en fonction d'eux-mêmes, c'est-à-dire de ce que contient et sait d'eux un esprit particulier.

Vivants, Pascal et Descartes s'opposent parce qu'il y a en eux une force irréductible qui les pousse à achever chacun sa tâche par lui seul. Il n'y a pas de continuité possible entre leurs efforts. Tous les deux partent toujours ex nihilo ou d'eux-mêmes, de ce qui est irréductible en eux-mêmes. Une seule chose importe : ce qui en chacun d'eux est unique doit s'exprimer, se vivre.

Leur destin — égal — les opposait vivants. Ils ne pouvaient reconnaître leur accord. Leur devoir restait de solitude.

Leur œuvre achevée, leur vie vécue, il faut bien que leur effort le plus essentiel nous apparaisse un. En nous, leurs paroles profondes se superposent. Si Descartes nous semblait exclure Pascal, Pascal Descartes, la pensée n'aurait plus aucun prix. Les représentations universelles de l'homme opposées, contradictoires dans leur fond, que resterait-il de l'homme, quel penseur supporterait de vivre?

Il n'y a que des vies particulières pour saisir quelque chose de l'homme. La vie porte l'intelligence. C'est elle qui devient intelligence. On ne ruse pas avec l'être. Nous ne pouvons maintenir notre équilibre dans une vraie recherche que par honnêteté et force. L'élan particulier de Pascal et de Descartes, leurs puissances individuelles et jusqu'aux hasards de leur existence, façonnant leur âme, ont déterminé le mouvement de leur intelligence, mûri leurs œuvres. Mais tous les deux étaient trop vrais pour pouvoir quelque chose l'un contre l'autre, pour porter atteinte à l'homme, au génie de l'homme dont ils rendaient témoignage.

Leur vérité et leur force dépassent toujours les positions qu'ils ont prises. Leur grande réalité c'est cette architecture vivante de l'âme humaine qu'ils s'efforcent de saisir en eux et dans tous les problèmes : la nôtre. Pascal, Descartes vivent notre vie profonde. Ils nous l'expliquent ainsi dans la rigueur de leur vérité vivante, plus passionnés que nous-mêmes de notre intérêt le plus personnel, le plus présent. Leur identité profonde n'est pas pour nous vue de hasard mais certitude intérieure et vécue, hors de laquelle il nous serait impossible de justifier l'exemple de Pascal, celui de Descartes, ni notre vie propre ni l'effort de l'homme.

XLIX

La grâce toute-puissante de Descartes, ce triomphe modéré de joie, de confiance en lui-même et dans la vie, quand il sent qu'Élisabeth le comprend (« La seule personne qui..... »). En ne prenant toujours appui que dans sa propre force, la force de sa solitude, avec quelle tendresse, quelle grandeur il peut s'entretenir de pensées moins âpres. Il reprend son élan de joie dans cette amitié étonnante.

Il ne pourra jamais souffrir de cette affection. Jamais il n'en sera diminué. Il ne s'expose pas à en être diminué. D'instinct, il obtient de sa fidélité à lui-même, naturelle et peut-être aussi calculée, que ce noble attachement lui laisse sa complète liberté spirituelle. Il tourne cette amitié en haut. Il s'élève avec cette compagne, elle ne ralentit pas sa marche, elle ne le distrait pas de lui-même. Il la perdrait que sa peine serait au-dessus du désespoir.

Dans les lettres à Mlle de Roannez, Pascal montre une passion aussi brûlante et la même dignité, le même respect de lui-même.

Grandeur de ces deux belles amitiés parallèles d'hommes au sommet de leur vie pour deux jeunes filles fortes, nobles et pures.

Leur solitude à tous les deux n'est pas rompue mais une autre est invitée à y participer. La ligne d'effort reste droite. Ici vers la charité. Là vers la connaissance. Tous deux continuent leur mouvement sans ralentissement, hors de toute distraction, loin des petites joies, noblement, orgueilleusement hommes, sans calculs mesquins de plaisir, de domination, avec fierté et avec tendresse.

L

La joie est une volonté. Ce n'est pas une jouissance de repos. C'est dans la douleur, dans le désespoir même, la conscience d'une force, au moins d'une grandeur de désir. La joie, c'est un triomphe dans l'effort. Triomphe non de soi-même, mais par soi-même, par sa volonté, et quelque chose d'irréductible dans cette volonté même. Un parti pris mais que nous n'étions pas libres de ne pas prendre. Une vocation, une destination inébranlable de grandeur.

Il n'y a pas deux pôles dans la pensée : joie et souffrance. La joie est dans la souffrance, la souffrance est dans la joie. Dans le goût même de la pensée, nous ne retrouvons que cette joie douloureuse qui est particulière à la pensée et qui est toujours la pensée.

A une certaine hauteur, il semble que la souffrance ne soit que la conscience d'un effort soutenu, de difficultés vaincues, et la joie, le mouvement de cet effort, son génie de continuation, son élan, la nécessité de sa vie.

Souffrance et joie chez Descartes et Pascal ont vaincu la déception, passées au delà, n'attendant plus rien des hommes Descartes et Pascal. Cette même force tragique de leur visage c'est qu'ils ont conquis leur solitude. Leur grandeur est là, évidente. Ils ont reconnu leur valeur à part, ils ont consenti à la nécessité d'admettre leur propre supériorité. Dans leurs démarches essentielles, ils ont reconnu, sans beaucoup d'hésitation, que la presque unanimité des hommes reste au-dessous de l'humain. Il ne faut pas dire que Descartes et Pascal dominent l'humain, ils le réalisent en eux-mêmes, mais ce sont des hommes et c'est pour cela que nous les aimons comme très proches de nous, comme éternellement proches d'un homme qui pense, de tout homme qui pensera. Ils vivent, ils ne peuvent pas faire mentir la vie en eux, ni la mutiler. Ce sont les témoins de Dieu et les nôtres.

Pascal et Descartes souffrent, mais orgueilleusement. Rien d'avilissant dans leur souffrance. Leur grandeur intacte. Leur liberté accrue. Le sens admirable de l'infinité pour laquelle ils sont nés.

Délivré de toute souffrance avilissante, l'homme conquiert le droit d'être lui-même. Dans ses douleurs mêmes, il trouve la certitude de sa dignité, sa conscience et sa volonté de courage et de lumière.

LI

DANS sa plus grande solitude même, Pascal pense à Descartes. Il l'attaque. Il pense à l'attaquer. Il y a du défi dans le ton de ses critiques et peut-être une hésitation. Pascal a un adversaire de sa taille. Il l'admire, il le craindrait presque. Il se moque âprement, mais quel respect dans cette moquerie. On sent à l'évidence qu'ils sont de même taille. — Qu'il eût été beau de voir Pascal s'acharner contre le système de Descartes, le critiquer dans les détails, autrement dit couper de sa personnalité celle de Descartes, interrompre de sa propre intensité le beau mouvement ordonné. A chaque principe, à chaque proposition de Descartes, accrocher, pendre sa personnalité entière, combat de vie à vie, combat pour la vérité.

Pascal se moque de la concupiscence de l'esprit, de l'orgueil des savants, des auteurs de principe, mais il ne veut rien perdre de l'homme, tout justifier par une foi absolue.

Descartes, beaucoup plus retenu, veut seulement s'apprendre à bien conduire sa raison dans la recherche de la vérité par la lumière naturelle. Il accepte l'humain et ses bornes. Il donne à l'homme la consolation, l'occupation de chercher en vue de la plus grande vraisemblance. Il sait que le monde ne serait plus si Dieu ne le soutenait pas dans l'être, il sait que l'intelligence ne serait plus ou vaine si elle ne maintenait son édifice par un effort aussi grand que pour le créer. Il croit à l'infinité dans le mouvement, dans la compréhension; il croit que l'intelligible n'a pas de limite. L'être, infini comme le néant. L'homme choisit toujours entre l'affirmation et la négation. Mais Descartes sait assez le secret de l'être pour n'avoir qu'une certitude provisoire, définitive pour la vie, une certitude de parti pris.

« Je ne puis pardonner à Descartes; il aurait bien voulu dans toute sa philosophie pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n'a plus que faire de Dieu [1]. »

« Je ne puis pardonner à Descartes. » Ce mot est décisif dans sa charité et dans sa rigueur. Sans méconnaître son égal dont il parle déjà comme de Platon ou d'Épicure : « Descartes », Pascal voudrait lui pardonner mais il ne peut pas.

Début abrupt et simple comme un cri de conscience. Dans la sévérité nécessaire de l'homme qui tient à faire son salut, l'humble charité transparaît. Mais

1. *Pensées*, édition Brunschvicg. section II. fragment 77.

aussitôt Pascal donne ses raisons. Rien de médiocre, un fait immense : Descartes aurait bien voulu et dans toute sa philosophie pouvoir se passer de Dieu. Pascal le sait. Aucune hésitation là-dessus. Aussi y a-t-il un redoublement d'affirmation et d'évidence dans ce « il aurait bien voulu » et dans la rude précision de ces trois termes « toute sa philosophie ».

Critique souveraine, digne des " Méditations " et des " Principes ", Descartes aurait senti le coup. Aurait-il pu regretter d'être aussi bien deviné.

Pascal, d'ailleurs, ne s'arrête pas, comme s'il lui fallait une autre preuve plus subtile, une preuve de celle qu'il vient de produire. Il va loin — d'un trait — dans l'analyse des moyens de Descartes : « mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ».

A Pascal la démonstration ne paraît pas encore complète. La ruse de Descartes n'est pas suffisamment à nu. Peut-être ne savons-nous pas encore assez que Descartes, en laissant à Dieu le soin de donner la chiquenaude, ne lui a pas fait une concession qu'il n'ait reprise aussitôt dans son esprit. Pascal veut trouver cette dernière preuve dans l'économie même de la philosophie cartésienne. Voilà donc le trait qui achève, plus précis et plus dur que toutes les « Provinciales » (ici le génie de Pascal se mesure à la pensée d'un égal) : « Après cela il n'a plus que faire de Dieu. » Quelle sentence, d'un chrétien. Que deviennent au regard de la foi, l'homme ainsi dénudé, le système du monde exposé dans cette lumière sans pardon ?

LII

D'UNE rigueur extrême, la démonstration de Pascal dépasse presque toujours le but actuel et limité des " Provinciales ". Écartés les sophismes, les oppositions à la logique sévère d'une vie chrétienne, Pascal ne se contente pas de retrouver intacte la morale chrétienne, il la construit, monument d'ordre, de pureté passionnée, d'intime logique conforme aux exigences nues d'une conscience droite. Pascal ne transige pas un moment avec ses ennemis, il ne transige pas davantage avec son sens profond de l'honnêteté spirituelle. Aussi cette œuvre de combat directe et terrible a-t-elle une signification universelle. Paroles de guerre et nécessités momentanées d'une polémique datent les petites lettres sans limiter leur portée.

Avec une âpreté dédaigneuse, Pascal décèle tout accommodement mesquin avec Dieu. On ne « s'arrange » pas avec les vérités éternelles, on ne ruse pas pauvrement avec le Seigneur. L'indignation de Pascal est faite souvent d'une révolte orgueilleuse contre la médiocrité et la laideur de sophismes peureux. Les casuistes qu'il dénonce, étrangers à tout rêve de

grandeur, n'ont même pas le sens de cette dignité virile qui se rencontre dans le siècle, hors de la foi. La violence inspirée de Pascal fait retour à Dieu, étrangère à la haine. Pascal venge l'homme, il venge la foi. Jamais il ne combat pour lui-même.

" Les Pensées " sont dans le prolongement magnifique mais immédiat des " Provinciales ". Elles les suivent de très près, ajoutant au pamphlet les plus beaux cris de conscience, elles le confirment, souveraines, prenant plus de hauteur, libres de tout prétexte, de toute donnée extérieure.

Dans la foi il n'y a pas plusieurs morales. Dans la vérité il n'y a qu'une foi.

Pascal ayant flétri le manque de conséquence des hommes de foi et rétabli, au sein du christianisme, la vérité des mœurs, pense au dénuement plus grand et qui s'ignore de ceux qui vivent hors de la foi. Athées, pyrrhoniens, sceptiques, philosophes, plus innocents peut-être que les casuistes, plus difficiles à convaincre et à sauver. Il sait leur part d'orgueil, leur force comme leur infirmité. Armés contre son Dieu, premières victimes de leur finesse, ils se perdent et avec eux en grand nombre des hommes plus simples qui se laissent persuader par des raisonnements faux ou incomplets, ils se perdent, légers et, dans leur vanité, faciles à séduire.

Le dessein immense de l' " Apologie " passe tout prétexte temporel. Pascal plus grave encore, déjà prêt

à mourir, ne se laisse plus distraire. Il ne pense pas à des hommes sur le point de disparaître, aux théologiens d'une école, d'une compagnie, mais à l'homme sans Dieu, au déiste sans religion, au philosophe téméraire, à ces grands types humains qui seront toujours représentés. Il éprouve l'immensité de ce désastre : tant d'hommes qui se dérobent au pari nécessaire. Pour lui la foi au Christ est une logique mystérieuse et profonde. Hors d'elle la fidélité de l'homme à son ordre est impossible. C'est la morale de l'esprit; d'elle procèdent les seuls raisonnements adaptés à notre nature, une science chrétienne des mœurs ou plutôt un ordre intérieur de charité. Mais un homme ne saurait jamais dominer réellement la vie et la mort et l'infinité de nos mystères : humilié et fier, Pascal cherche pour lui, pour l'athée; de toute sa force soumise, rassemblée comme une dernière prière, il cherche.

LIII

La preuve de Descartes tient au mouvement continu de sa pensée même, c'est une preuve dans l'entendement.

Celle de Pascal veut s'imposer à l'être, s'insinuer au cœur du sentiment, imparfaite parce qu'une pensée ne peut être parfaite, elle veut susciter la volonté de croire.

Descartes affirmé par sa preuve, sans s'arrêter, s'engage dans de nouvelles recherches.

Pascal a besoin d'être, aurait besoin d'être vaincu par la preuve qu'il apporte. Tout son génie va au-devant de la conviction et néanmoins résiste.

Son apologie est une physique de la croyance comme l'œuvre de Descartes, dans son ensemble, une physique abstraite de la connaissance. Pascal semble s'appuyer davantage sur l'expérience intérieure. Les objets choisis sont de deux ordres qui expliquent, motivent cette différence. L'effort est le même. Mais Descartes peut se contenter d'une intuition claire, évidente, tandis que, pour Pascal, il ne peut y avoir

de démonstration suffisante, il lui faut chercher plus loin, plus avant, quelque chose de plus total. L'entendement est un et simple. L'être vivant, intelligence et sentiment, est complexe et trouble. Descartes fait l'épure de lui-même. Pascal, sans se prêter à rien d'existant, de possible, cherche incomparablement plus grand que lui-même.

Ils voudraient la même évidence, la même clarté, mais il suffit à Descartes d'être convaincu, d'atteindre une vraisemblance rationnelle, conforme, à son système, à son ordre du monde, une adéquation spirituelle.

Pascal, dans le domaine moral, psychologique, a du mal à se tenir à quelque chose de définitif car sa réalité est plus grande, plus réelle que ses raisonnements, que ses intuitions; il échappe trop de lui-même à son analyse, à tant d'analyses dénuées de commune mesure. N'étant jamais en repos, il ne peut pas ou rarement ramener ses mesures de l'homme à l'unité; ses systématisations sont donc de parti pris et, n'engageant pas son intelligence, ne nous engagent pas.

Descartes est libre. Il a mis Dieu en lui, de là son calme apparent, pratique.

Pascal n'a que Jésus, Dieu humain, Dieu psychologique, et non plus le Dieu de l'entendement, le Dieu de notre unité et de nos explications continues.

Descartes se donne à Dieu. Pascal se donne à Jésus.

Descartes se libère dans son entendement. Pascal s'emprisonne dans sa puissance d'amour, dans ses inquiétudes et ses désirs, dans les passions de son intelligence. Comment sortirait-il de cette prison humaine (son être) qu'éclaire l'apparition de Jésus. L'intelligence de Descartes dans ses problèmes les plus personnels saisit les raisons universelles. Il tend à l'infini non pas hors de lui-même, mais intuitivement saisi dans son entendement, forme de l'infini.

LIV

Unité de la vie. Etre un n'implique pas être entièrement soi-même, être tout ce que l'on est. On ne peut pas supporter dans toute son étendue sa pensée, les possibilités de son être. L'unité même que nous poursuivons nous oblige à l'oubli de quelques parties de nous-mêmes. Notre pensée, ou plutôt l'étendue qui lui est offerte est trop grande pour nous. Il faut quelque chose en nous qui nous dépasse. Il faut que nous vivions, malgré notre désir, au-dessous de nous-mêmes. Il faut que notre grandeur soit conditionnée par une part de mystère, par une richesse que nous n'exploitions pas consciemment et qui soit pourtant notre raison d'être.

Unité de la vie. Pensée et activité spirituelle accordées de l'intérieur. Rêves de jeunesse. On ne peut pas supporter la vie au total. Ma vie est une rupture avec moi-même, une résignation. Je ne vis plus sous mon âme. Je ne vis même pas sous ma pensée. Il faut ruser sincèrement, sans bassesse, en courage, en dignité. Comme les plus grands, il faut trouver sa discipline de rupture et de jeu. Pourquoi penser en langage trop clair, en pensée trop directe et qui se brise sur elle-

même? Il faut être double. Notre expérience ne doit pas peser sur notre vie, mais lui être juxtaposée, constituer une richesse disponible. Il faut être libre de soi Rouages libérés qui s'engrènent quand il faut. Écarter sans briser, sans séparer de son être.

LV

DESCARTES a découvert une dialectique de l'être. De toute sa puissance et de toute sa rigueur, il a comblé l'intervalle entre la raison et l'intelligence. Faisant œuvre sans égale de netteté, il a séparé le doute de la pensée. Sans nier les raisons de douter, sans se créer d'illusions sur l'absolu, il a su repousser le doute à la base de la pensée.

Loin de méconnaître la valeur du doute, il l'a contraint à opérer son unité. Jamais il n'a pu songer à s'arrêter à un pragmatisme, à une vérité incertaine, conditionnée par la seule utilité, elle-même si incertaine. Il n'a pas retenu les lois de l'utilité mais les lois de la pensée, de l'activité spirituelle dans sa seule possibilité de développement continu. Le domaine du doute enfin délimité, il n'a plus été permis, à chaque tournant de la pensée, de s'arrêter à un pathétique de l'incertitude. L'incertitude, le manque de preuve, l'impossibilité de preuve, plus: l'irréalité de la pensée, cet abîme que rien ne comblera, pour penser on le laisse derrière soi par un audacieux parti pris, sachant

ce que l'on fait, on part. Mais on ne méconnaît pas pour cela que la pensée elle-même naît d'une certitude de faillite, de banqueroute dont on ne veut pas même dresser l'inventaire. Le rappel du doute, à chaque étape d'un raisonnement, contraire à toute méthode, à tout courage est le signe d'un manque de dignité ou de conséquence devant la vie, l'aveu de l'esclavage que l'on consent à subir du fait de chaque moment.

Si l'on reste profondément libre dans le mouvement, profondément libre de sa pensée, on transcende le doute mais on ne le mêle pas aux articulations d'une pensée. Le doute est permis à l'intelligence non à la pensée. C'est mêler les genres que de ne pas suivre ici l'admirable exemple de Descartes.

Le cas de Pascal est unique. Il ne fait preuve en rien contre Descartes et cet exemple, il le confirme indirectement, directement peut-être. Comme Descartes, Pascal comble l'entre-deux de la raison et de la pensée transcendante. Comme Descartes, Pascal tend et parvient, au moyen de sa raison, à s'approcher le plus près possible de son intelligence, de son génie. Le doute qui chez lui n'est pas à la base de l'effort créateur mais partout, n'est cependant jamais un obstacle pour sa pensée, quelque chose qui la rendrait moins sûre; il est essentiel à sa pensée toujours une, toujours complètement vivante. Chaque pensée de Pascal se condamne avant de s'exprimer, condamne l'intelligence, puis elle se construit, naît, aborde à l'évidence. Et aussitôt qu'il l'a créée, Pascal, par un

douloureux retour de son génie sur lui-même, reconnaît que tout est néant et d'abord cette pensée. On ne peut jamais dénoncer un manque de conséquence dans l'extrême conséquence qu'est cette intelligence, cette vérité complexe, ce tout vivant. Pascal n'est jamais libre de se décharger d'une partie de son génie. Il ne peut pas acquérir par méthode la souveraine aisance, le jeu de Descartes.

Il plie orgueilleusement, vainqueur. Il plie puissant, loin d'être vaincu par lui-même, incapable de se vaincre. Sa souffrance ainsi nous émeut plus que celle de Descartes aussi certaine, mais distribuée une fois pour toutes et dont ce grand homme a pris son parti avec noblesse et avec ruse, avec une science égale peut-être à celle qui, ayant formé son être, préside à l'équilibre de ses forces. Il semble vraiment que Descartes continue à égalité l'œuvre du Dieu qui l'a créé. Il met autant de finesse et de puissance à continuer la vie que Dieu lui a donnée que ce Dieu un peu plus tôt à le former. Descartes par sa méthode, par son art de l'appliquer, s'est égalé à son génie. Double comme tous les hommes, il parvient à l'unité, il supporte cette unité et rien n'élude ses prévisions, son calcul.

Le miracle de ce triomphe exact nous étonne encore plus que la grandeur de Pascal. Pascal, en effet, nous semble plus proche de nous. Tout ce qui est excès en lui nous attire. C'est peut-être que nous sommes encore plus sensibles à l'héroïsme apparent et aux sentiments communicables par passion qu'à cette

grandeur interne qui ne frappe qu'un regard appliqué, qu'à cette grandeur qui réside dans un sentiment juste de toutes choses et dans une rigueur de volonté aboutissant à l'être, nous construisant selon les lois mêmes de l'Etre.

LVI

Le silence qui équilibre chaque pensée de Descartes, c'est le silence qui correspond à la position même de Descartes. Donc pour nous, à chacune de ses idées, c'est la même question totale du secret de Descartes, c'est-à-dire des conditions de son génie, des charges de son œuvre, qui revient, terrible, presque insondable.

A cette force en équilibre de mouvement, il faut un extraordinaire contrepoids.

Chez Descartes tout porte. Parce qu'il n'a pas craint le doute complet, cette négation emportant, avant de se nier elle-même, négation de la vie, parce qu'il a su ne pas limiter le doute, n'en pas avoir peur, Descartes a pu donner à sa pensée un univers complet; rien ne l'a plus contraint à circonscrire arbitrairement ses recherches. Le doute lui a livré l'empire de la connaissance et permis d'appliquer à toutes choses une seule unité de mesure. Descartes a pris en lui, dans sa volonté de comprendre quelque chose, c'est-à-dire tout, cette unité invariable. Une mesure fixe, qu'importe que ce soit de la réalité ou des apparences, lui a

suffi pour construire sa pensée et refaire le monde. Le doute complet, Descartes l'a envisagé sans une faiblesse, sans même s'avouer tout haut son extrême audace. Cet examen dominateur, d'un sang-froid effrayant, cet examen objectif du doute parfait lui a livré le très sûr relativisme de sa science. Le doute a étendu géométriquement à l'infini ses possibilités de recherche. Tout est devenu également évaluable, explicable « par figures » et par mouvements. Pour sa raison, il n'y a pas eu d'abîmes ni grandeurs et misères en contradiction tragique.

Le drame ne s'est pas livré dans les choses, ni dans l'humanité. Le drame est à la base, au départ de sa pensée. Choix continué, création affirmée, maintenue par un effort difficile, qui ne s'est jamais relâché, qu'aucun sentiment n'a détrempé, amolli. D'où peut-être le mépris muet de Descartes pour les hommes. Le drame, je veux dire l'action essentielle de sa vie, leur échappe. Ils ne sont pas troublés. L'exemple hardi et sage qui leur a été donné outrepasse leur plus grave attention. Descartes sait où s'arrêtent leurs médications les plus soutenues, il sait où s'effare la gravité légère de leurs philosophes. Il connaît l'inconscience superbe de leurs savants. Les hommes qui l'ignorent le moins ne devinent rien de son âme profonde. Tout jusqu'aux évidences leur échappe. Plus tard, seul Pascal devine qu'en parlant parfois comme le peuple, Descartes avait ses " pensées de derrière la tête ". Pascal éprouve à son égard une sorte de colère où il entre peut-être avec du dédain un peu d'envie. Son orgueil de croyant rencontre l'orgueil d'une violence

mesurée et prudente de l'homme qui a osé un acte de foi totale en lui-même.

Descartes fait peu de cas des anciens philosophes parce qu'ils n'ont pas eu à prendre un parti d'une aussi grande conséquence que le sien, pesant aussi lourdement dans une vie. Il les trouve frivoles et condamnés à la frivolité, faute de cette expérience d'eux-mêmes, décisive épreuve, de ce parti pris au départ, courage qui s'égalera, se poursuivra, ne laissera pas les hasards de la vie, ni les hasards de la pensée mordre sur sa résolution, sur sa vocation, sa vocation choisie.

Il peut se moquer de la morale et des moralistes. Ses contemporains et les nôtres en sont encore à célébrer le choix entre la vertu et le vice. La fidélité à sa vocation lui impose le choix d'une voie, dans un univers spirituel d'un ordre supérieur à celui de toute vertu. Ce n'est pas sa conscience qui est engagée au prix de quelques plaisirs ou de quelques peines, récompenses ou remords, mais toutes ses forces viriles, sa destinée d'homme et de penseur.

Drame sans égal par son intensité et par son unité. Aucune dispersion. Aucun petit intérêt. Rien de secondaire. La plus grande unité : un seul être et étonnamment un. L'unité de temps, la suppression même du temps ou mieux encore l'égalité du drame, son intégralité dans une seconde, dans un jour, dans une vie, hors de cette vie, dans la pensée, dans les conditions humaines de la pensée, conditions nécessaires,

éternelles. Drame qui ne se ramène pas à un moment mais les remplit tous. Drame actuel, je veux dire tout entier présent dans le moment où on le considère, drame simultané et non pas drame successif, dont le pathétique de rapprochement tiendrait à la succession des c rconstances. Pathétique interne, nécessaire, dans l'essence même de la pensée humaine.

On ne parle jamais de ce « pari » de Descartes. Pari sans illusion, sans passion de croire, mais définitif. Entre le doute auquel on ne peut pas s'arrêter et la foi, aussi inadmissible, aussi impossible que le doute, il choisit cette voie droite qu'un esprit peut reconnaître dans sa plus grande rigueur. Il choisit non de pouvoir s'appuyer sur quelque chose, non de pouvoir se reposer en quelque certitude, il choisit cette certitude (cette incertitude) de l'homme qui marche. Il choisit de ne pas croire et de vivre comme s'il avait une foi plus haute que la foi et plus pure. Il choisit entre toutes les possibilités de renoncement intellectuel, si faciles à déguiser en pyrrhonisme, aristotélisme... et qui décorent si bien de belles réputations, la voie à peine frayée de la construction de l'homme, de l'imitation de l'intelligence. Il est lui-même, choisit d'être lui-même. Il choisit sans raison peut-être, sans autre raison que son courage, l'impulsion de son génie, sans arguments extérieurs, sans invitation du dehors, griserie idéaliste, goût de l'héroïsme. Tout ce qu'il est, il l'est avec netteté et simplicité. Résolument et dans le néant. Car il ne croit qu'à lui-même et ne croire qu'à soi-même c'est croire au néant. Mais Descartes ne perd pas de temps à s'affliger d'être sans égaux donc

sans amis et voué à une solitude sans fuite possible.

L'homme s'échappe toujours à lui-même. Il ne s'atteint pas dans ses plus complètes intuitions.

Descartes ne s'atteint que dans ses possibilités scientifiques alors qu'il paraît renoncer à s'atteindre dans sa vie profonde. Pascal ne s'atteint jamais, quelques grands cris l'égalent, involontaires.

Le génie se révèle à lui-même mais ne se livre que des lueurs qui participent de lui mais en une nature inférieure, à travers une matière moins précieuse.

L'homme sait sa grandeur, il la sent, la devine, il ne la saisit pas. S'il la saisissait, pour lui elle ne serait plus grandeur et, en fait, dominée, entièrement comprise, elle se confondrait avec quelque chose d'expliqué, ne serait plus qu'une possibilité intellectuelle, analogue aux possibilités physiques. Les œuvres du génie ne sont pas seulement fragmentaires, elles sont essentiellement incomplètes, indignes de leur origine. En valeur humaine cependant elles honorent le génie ou plutôt l'égalent, puisqu'elles constituent sa mesure dans le plan des réalisations.

Le fini ne saisit rien de l'infini.

LVII

« DESCARTES inutile et incertain », affirme Pascal, et c'est vrai, mais à quelle admirable hauteur! Par rapport à notre salut total, aux vérités révélées, devant la grâce, la méthode de Descartes, ses inventions, son haut exemple de vie perdent toute signification.

Il faut bien que Descartes reste inutile pour que Pascal, sans secours devant l'infini, soit entièrement lui-même et qu'il ait à créer, contre toute son incertitude, et d'elle, sa foi.

Pascal condamne Descartes et son choix hardi, ce parti qu'il a dû prendre, une fois pour toutes, dans la vie et devant la pensée. Mais n'a-t-il pas dans la foi risqué lui aussi son unique chance de comprendre. Il le sait. Il faut donc qu'il ait raison contre Descartes. Ne s'est-il jamais dit cependant : « Pascal inutile et incertain pour les autres et pour lui-même. »

Plus un homme passionné de grandeur, d'héroïsme, veut donner de fermeté à sa vie, plus il hasarde, plus il se confie à un risque d'entière défaite. Entre ses

actes, ses pensées, ses œuvres et le terme qu'il se fixe, il met un abîme.

Il n'y a pour l'homme aucune certitude qui lui vienne d'un autre homme, aucune de lui-même.

Jésus est inutile et incertain pour les hommes.

Il faut considérer sans vertige l'implacable nécessité de solitude dans laquelle chacun de nous doit accomplir sa destinée naturelle d'incertitude et d'inutilité.

L'amour, la prière ne sont que des approximations de l'être. Nos forces se tendent pour que nous puissions croire en nous. Tout s'organise pour que nous reconnaissions à notre être une réalité plus facile à percevoir que sa réalité même. Nous suscitons en nous des apparences de sentiments et de convictions pour nous tromper sur notre être. Mensonge de la plupart de nos impressions, de nos sentiments, de nos passions. Tout le génie possible ne suffit pas peut-être pour être simplement vrai, exact avec soi-même.

Nous voulons affirmer au-dessus de notre vie qui passe mais rien n'est plus douloureux qu'une affirmation véritable. Tension et densité de l'effort, l'orgueil, notre solitude exaltée en dignité et en souffrance hardie. Impossibilité d'un relâchement, d'un repos. Tout le poids d'une vie, d'une douleur qui ne peut pas, à cause de son intensité, se ramener à de la durée. Ce passé, cet avenir qu'il faut soutenir, ces

puissances immenses du génie et ces charges de la pensée dont nous voulons faire notre fierté, notre désir vivant.

Pascal est seul devant Dieu. Il est seul devant lui-même. Seul en lui-même. C'est parce qu'il est seul qu'il ne peut croire en rien, qu'il ne peut même pas se réjouir d'être lui-même.

On goûte dans la solitude l'excès de l'orgueil, son amertume.

Pascal prenant conscience de Pascal : drame insigne et qui n'a pas de sens.

L'homme est seul, irrémédiablement seul, dans tous ceux de ses gestes qui comptent pour lui, qui le mesurent. Seul et incompréhensible. Incompréhensible, en fait, dans chaque cas et, pourtant, ce qui le désespère, susceptible d'être compris et croyant qu'on lui fait tort en ne le comprenant pas.

Loi d'orgueil du génie et de tout esprit qui se refuse au mensonge. L'impossibilité de fuite. Toute faiblesse défendue. Il ne peut respecter que lui-même. Mais ce respect il ne peut l'enfreindre.

Nous ne pouvons rien comprendre car de la raison à l'être il y a changement d'ordre, d'essence.

LVIII

DESCARTES, « condamné à mourir jeune », s'élève par ruse. Par ruse honnête, génie d'utilisation physiologique, il triomphe des chances de mort avec méthode, cela nous explique son œuvre prudente et hardie, la marche même de sa pensée. Il accepte notre condition à partir de notre physiologie, il l'accepte fièrement, persuadé que « si nous nous gardions seulement de certaines fautes, nous pourrions, sans autre invention, parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse que nous ne faisons ».

Pascal ne lutte pas contre la maladie; que lui importent les souffrances et la destruction physique? Il s'agit bien pour lui de conserver sa vie. Il ne s'arrête jamais à vouloir éviter la maladie, à tenter comme Descartes de se soumettre la physiologie. Pascal n'accepte pas l'âme humaine, il n'accepte pas son âme. Génie de colère, il se hait lui-même. Haine et amour. Passion de grandeur ne supportant rien de donné, de fixe. Comment se préoccuperait-il de sauver son corps. Il méprise tout ce qui est et la grandeur même, par vocation intime, plus profonde, de vraie grandeur. Quelle âpre négation dans l'essence même d'une si violente, d'une si décisive fierté, il faut qu'il

bafoue, qu'il soit injuste envers notre état naturel, juste selon une autre justice. En lui-même, comme en tout, l'infini sape le fini. Révolte constante de l'infini contre le fini. Lutte sans limite : Jacob et l'ange, superbe image. Lutte vécue par Pascal qui joue simultanément les deux personnages et ce divorce ou cette communion, cette union dans la lutte, seule participation vivante.

Pascal et Descartes créent sans cesse, mais Descartes ne veut pas nier ce qu'il crée. Il connaît le plan, la hauteur, l'échelle de sa création, il la sait une fois pour toutes. Pascal crée, mais nie en même temps qu'il crée. Il sait, malgré lui, que ce n'est pas cela. Il sait Pascal inférieur à Pascal, tout être inférieur à soi-même. Il souffre constamment de cette évidence qu'il n'y a pas d'évidence, pas de pensée. Tout est jeu. L'être n'est pas dans nos idées ni dans nos sentiments. L'intelligible ne s'élève pas à l'être mais tourne sur lui-même. L'intelligible n'a aucune valeur métaphysique. Il faut, d'ailleurs, que la raison soit au point mort, et que les sentiments soient dans leur zone neutre, suspendus, pour que l'homme croie à l'intelligible. L'acte de l'intelligence est mouvement, il ne peut se ramener à rien de fixe. L'intelligence ne peut pas être séparée du sentiment. Elle participe de la vie et de toutes ses incertitudes. Nous ne pouvons rien saisir de ce qui compte pour nous, c'est-à-dire de ce qui dépasse la géométrie, par la raison seule. L'être vivant est un tout devant chaque objet de connaissance, non une partie dissociée du tout.

Qui oserait reprocher à Pascal de n'avoir pu connaître le chiffre de son génie afin de ramener ses découvertes au normal, au commun. Pascal s'échappe à lui-même et échappe à tout être. Passage de l'infini en lui, irréductible à aucune formule. C'est cette part d'inconnu qui nous hante chez Pacsal, grandeur qu'il ne s'agit pas pour nous de déterminer mais dont nous voudrions sentir le mouvement, qui ne peut pas entièrement nous échapper, si nous le cherchons avec amour. Dans son infinité l'humanité est une et rien de ce qui a été permis à Pascal ou à Descartes ou à un autre penseur ne nous est complètement impossible.

Pascal n'accepte que les lois mystérieuses de sa grandeur; de cela au reste, à la géométrie par exemple, il sait que la distance est infinie. Il ne croit pas qu'une force, qu'une volonté humaine puisse combler cet abîme, aussi rit-il de ce système de Descartes qui ne satisferait à aucune des exigences de sa pensée à lui Pascal. Descartes acceptant, avec une ruse profonde, une limite, l'a placée assez loin pour qu'elle ne risque jamais de le gêner. Il l'a acceptée, voulue, orgueilleusement et selon la loi de son génie. Pascal n'en a accepté aucune mais a éprouvé une souffrance telle qu'il lui fallut chercher un médiateur entre l'infini et lui : Jésus. Jésus infini comme l'infini par son amour et sa pureté mais humain comme lui, Pascal, par sa souffrance, son besoin d'absolu. Il s'est créé un Jésus extrêmement viril pour diviser en dialogue son insupportable et admirable méditation. Il s'est créé un frère pour être aimé, aidé, pour s'aimer, s'aider lui-même. Il s'est fait deux pour supporter sa solitude et

sa grandeur. Il s'est divisé pour se rendre l'amour et la tendresse que l'âpreté de son âme lui défendait de s'accorder directement à lui-même.

Pascal s'aime enfin en Jésus, il aime l'homme en Jésus, sa passion peut enfin connaître un repos ardent. Attristé, tourmenté, impétueux, en même temps douloureux et triomphant, mais parce que Pascal ne peut aimer qu'ainsi. Il faut qu'il souffre, qu'il consomme aussi sa passion. Et la plus grande joie même doit être pour lui amertume, car, en cet homme qui porte à un tel degré l'intensité humaine, il ne faut pas que la joie et la souffrance soient divisées, il ne faut pas qu'elles soient successives mais qu'elles coexistent indistinctes et tous les possibles de la vie en elles, tous les possibles étant inséparables dans tout ce qui a l'être complet.

LIX

Sans aucune religiosité, Descartes suit exactement sa loi intérieure, sa loi originelle. Rien ne le détourne, ne l'arrête. Il construit son monde, son infini possible de connaissance ou au moins de science. Construire ce monde c'est pour lui remplir sa vocation, sa destinée, faire le seul usage qui ne soit pas vain, de sa complète liberté.

L'intelligible n'excède pas son monde, ce monde qu'il ne veut peupler que de continu, de l'unité de sa mécanique. Jamais il n'aurait consenti à diminuer le domaine spirituel de l'homme, c'est à ce domaine illimité qu'il a voulu appliquer la sûre et souple géométrie de sa raison.

Il y a plusieurs systèmes de l'intelligible comme il y a plusieurs systèmes de numération. Mais Descartes semble s'être placé au centre géométrique de l'entendement ou plutôt, s'y étant trouvé naturellement, avoir consenti, avoir voulu y rester. C'est de ce centre qu'un homme quelconque peut avoir la vision la plus complète, la plus claire, donc la plus universelle, du monde de la pensée. C'est de ce centre qu'il peut tout

diriger, éternellement, point déterminé, point fixe de la spiritualité humaine. Nous admirons Descartes d'avoir pu, sans se faire violence et sans diminuer en rien son être, sans jamais le diviser, rester l'homme de son esprit, le maître fidèle de sa rigueur (rigueur vivante, exactitude du nombre créant les contours, de la loi résumant les nombres). Nous admirons Descartes pour son incomparable fidélité à lui-même; sa nature, ses dons impliquaient le choix qu'il a fait d'un monde spirituel à la mesure de son esprit, de son être connaissant.

Il a concilié, trouvé conciliés en lui les rythmes de l'intelligence et de la vie, les nombres de l'harmonie et de la création intellectuelle, ses passions et les lois de la découverte.

C'est sa grandeur d'être resté, tout en étant un homme, le Dieu qui continue sa création par fidélité appliquée, qui la continue par nécessité de joie. Il est au centre géométrique, il est, pour la raison, au centre de l'universel. Son mouvement hardi, précis, toujours nouveau, reste constant. Descartes semble avoir trouvé la courbe parfaite d'une compréhension continue, d'un mouvement qui ne se ralentirait pas.

Unité de Descartes vivant à ses idées. Unité intérieure et unité de volonté, réalisée dans le type même de l'idée cartésienne, unité architecturale.

L'idée chez Descartes est une, continue dans son unité. Descartes ramène toutes ses pensées aux condi-

tions de réalité, d'orientation qu'il s'est imposées, qui sont en lui. Chacune d'elles répète tout son être, implique toute la volonté connaissante, tout l'homme de connaissance qu'il a voulu devenir.

Pour faire œuvre complète et solide, bien équilibrée, universelle, aucun doute : il faut l'imiter. Mais si la mécanique du tout explicable ou du moins du tout tel qu'un individu raisonnable peut se l'expliquer, si cette mécanique est pour nous quelque chose qui se répète trop inlassablement, un inutile, un froid ensemble de leviers, de roues, de chevilles et de courroies de transmission, nous sommes libres de ne pas rester au milieu de l'usine.

On peut comprendre Descartes et se sentir né pour un chant, pour un rêve ou même pour des doutes ou des souffrances, pour des réalisations qu'il serait impossible de ramener à l'unité de direction, à l'aplomb, à l'horizontale et à la verticale de la pensée cartésienne, de toute pensée continue.

Les contraintes que l'on s'inflige sont presque toujours inutiles, il faut se découvrir et se frayer les voies où l'on serait entré sans réflexion, en suivant sa nature si rien d'artificiel n'était venu la faire dévier.

Si Descartes n'a pas vraiment le culte de l'expérience, c'est qu'il cherche, au fond, moins à découvrir le monde physique qu'à supporter sa vie, qu'à trouver les grandes lois intérieures de son esprit. Construire la science, édifier la vraie physique ce n'est pas l'essen-

tiel pour Descartes. Avant tout, il doit construire l'homme. A l'exclusion de toute tâche, sa mission lui impose d'exprimer et d'imposer, de s'imposer sa grandeur. Rien ne peut compter pour un tel homme que d'être lui-même, que d'oser être.

Philosophie du mouvement et de la permanence, de l'équilibre dans une recherche qui ne se condamne pas à une limite, le système de Descartes livre à l'Occident des raisons de force. Il justifie l'activité spirituelle qui, seule, nous fait accéder à une contemplation plus haute et plus ferme. Descartes explique la lumière et, par son impulsion merveilleuse, cet élan profond qui s'assimile les plus belles combinaisons du calcul, il justifie le mouvement. Descartes, en prouvant que le mouvement crée la lumière, délivre l'Europe d'un trop grand besoin de repos, d'une nécessité d'abandon.

L'Europe se reconnaîtra longtemps encore en lui. Il est au centre de son histoire, au centre vivant de son être, hors de son histoire.

Catholique et libre du catholicisme, il le réalise.

Héritier du Moyen âge, toute la science moderne paraît procéder de lui. Avant lui, la vraie science n'est pas constituée, après lui, elle se développe mais sans éviter l'émiettement. Au seuil de notre classicisme et des premières limitations françaises, il est universel. Il réalise magnifiquement notre ordre français et quelque chose de plus grand : un ordre complet de

l'homme, un moment d'équilibre et d'harmonieuse domination de toutes nos forces humaines. Sa prudence hardie remplit tout l'intervalle entre le néant et l'un des sommets les plus élevés de la contemplation.

Il n'est que d'être simple, droit et fort, pour comprendre, avec un peu de recueillement, la grandeur et l'exact génie et l'exemple imitable de Descartes. Imiter, non pour atteindre mais au départ, pour égaler selon ses forces. Nous devons étendre notre désir de compréhension jusqu'à accepter et même à subir l'image fidèle d'un Descartes, l'idée de sa réalité complète.

LX

PASCAL avait incorporé la mort à sa pensée. Il ne l'a pas regardée en dehors de lui, mais en lui, dans sa vie, dans son esprit. Elle n'est pas seulement au terme mais dans chaque moment, dans tout acte, dans toute abstention. Il n'a pas faibli car il avait cette grandeur qui permet de supporter la lutte hideuse.

Descartes ayant pris le parti d'utiliser toute sa vie et chaque moment de sa vie selon la plus juste rigueur a cru pouvoir mépriser l'accident qui mettrait un terme à son effort, à tout son être. Ayant une idée complète de la vie elle-même, un sentiment impérieux de sa mission, il a reculé tant qu'il a pu le moment de mourir et n'a jamais permis à ce moment d'intervenir d'avance dans le reste de sa vie.

LXI

TOUTE pensée est une action de la volonté. Les perceptions de l'entendement, les intuitions mêmes loin d'être passives, sont actives, volontaires, inséparables de l'acte qui crée.

Conditions de la pensée et qui font toute sa réalité : manque d'absolu, caractère successif, vérité directe, toute humaine, changeante. La pensée ne peut pas être plus grande que l'homme et cela est juste et bon. Il n'y a qu'une intelligence, étroite ou passionnée à justifier une conviction, qui puisse se scandaliser de cette faiblesse nécessaire.

Les moments d'une même pensée semblent se heurter, se détruire. Rythme nécessaire de violence, comme si l'harmonie ne pouvait naître que d'une certaine complaisance générale à soi-même, d'une facilité, d'un manque de dureté, de vigueur. Rythme de vie, donc de mort, l'effort qui maintient dans l'être ou qui crée, du même coup brise et tue quelque chose. Et ce qui, dans une vie, est affirmation, l'est par un choix, mais tout choix est un équilibre de forces et suppose également ce qu'on choisit et ce qu'on ne

choisit pas. Et ces deux choses qui s'opposent sont deux images de la pensée, non des parties incomplètes, non des moitiés de la pensée. Images du tout, non fractions d'un total. Il faut choisir. Il le faut pratiquement. Il le faut spirituellement. Il le faut pour avoir l'illusion de la vie. Mais, au fond, nous ne ratifions pas nécessairement notre choix. Intérieurement nous sentons que nous avons cédé à la nécessité vitale de choisir et, au sommet de notre intellectualité, nous restons indépendants de notre choix, nous refusons d'être liés. La vie a quelque chose d'une aventure plus ou moins passionnée qui se passe au-dessous de nous, spectateurs indifférents, désespérés ou narquois.

Nous ne pouvons prétendre relier la vie, notre vie, à la métaphysique, puisque nous ne pouvons même pas nous relier à nous-mêmes. Il y a une solution de continuité entre notre conscience intellectuelle et les actes, les décisions que nous sommes obligés de prendre parce que la vie, le fait de vivre, ne se suspend pas. Pourrait-il être interrompu, nous ne pourrions même pas préluder à une seule décision intellectuelle. Impossibilité qui ne tient pas au temps mais à l'essence humaine.

L'état de solitude, d'abandon est celui de tout être qui pense.

La grandeur c'est la connaissance personnelle, le courage de notre solitude nécessaire.

Le génie lui-même commence à la conscience, libérée de tout regret, de la plus insupportable solitude.

Quand notre solitude nous pèse trop, c'est que nous avons le désir indigne de nous reposer d'être nous-mêmes.

LXII

Loi intérieure, loi terrible et inéluctable du génie. Pour que Pascal affirme avec tant d'âpreté, pour qu'il édifie avec une puissance si étrange les raisonnements qui essaient, domptant la douleur des siens, de la soumettre à des directives autoritaires [1], il est essentiel qu'il ne croie pas, qu'il ne puisse se persuader. Non pas qu'il ait une conviction contraire. Cette lutte d'arguments et de raisons, menée contre lui-même autant et plus que contre sa sœur, ou uniquement contre lui-même, cette lutte, égale ou presque, aurait sa grandeur mais ne suffirait pas à situer Pascal dans une sphère de tragique sans rémission. Pascal n'essaie pas d'opposer une conviction à une conviction, mais d'opposer une conviction à son génie qui exclut toute conviction, hormis celle que le génie a de sa réalité humaine. Avec cette brutalité admirable de raisonnements sans fuite, avec cette obstination cruelle mais sans colère, c'est deux ordres de valeurs sans continuité possible que Pascal voudrait concilier.

1. Lettre de Pascal à sa sœur sur la mort de leur père.

LXIII

Le génie serait-il toujours quelque chose de meurtri et de désespéré, un triomphe plus douloureux que toutes les défaites, une vocation de triomphe malheureux. Triompher des autres, des difficultés qui tiennent à la matière, cela ne compte pas, victoire trop facile, inévitable, qu'un vrai génie obtient parce qu'il ne peut faire autrement et qu'il méprise. Mais son vrai triomphe et sa douleur que rien ne peut contenir c'est qu'il triomphe malgré lui, de lui-même, de l'homme qu'il est. Son vrai triomphe, son affirmation essentielle dépasse sa volonté même : conscience supérieure, force qui est lui-même mais échappant à sa prise. Toujours dans la vie, dans ses actes, dans ses pensées saisies, il passe au-dessous de lui-même. Son seul triomphe c'est de n'être jamais vaincu par l'homme qui, du dehors, et du dedans tente toujours et inlassablement, qu'il l'ait ou non prémédité, de le réduire à la loi commune. Celui qui vit n'est pas maître de respecter son génie. Il faut qu'il profane et qu'il use sa destinée, incapable de se soustraire au besoin de témoigner pour lui-même, d'exprimer ses sentiments, sa pensée.

Le génie dépasse l'homme vivant, son appui nécessaire, mais il ne peut vivre que par lui et sa loi est de s'affirmer. Il ne peut se dérober aux conditions essentielles de la pensée et de l'activité humaine. Une pensée l'habite comme un ciel, d'une réalité inépuisable, vivante, immortelle. Ses moyens humains lui permettent parfois de la piller, jamais de la saisir, de la transporter dans l'ordinaire de la vie vécue.

Le génie est humilié non par les autres mais par lui-même, par l'homme dont l'humanité ne peut jamais lui être asservie, toujours semblable à celle des autres, non pas transformée, toujours distincte de lui-même. Toute transposition dans la vie de nos plus sûres richesses se mêle d'insincérité. L'expression est toujours un mensonge et auquel on consent. Nous ne sommes pas dupes même si nous voulons l'être.

Notre effort de sincérité se limite toujours lui-même, nous avons peur de ne pas vivre assez vite, de ne pas affirmer pendant qu'il en est temps, avant qu'une méditation un peu plus prolongée ait dénoué notre certitude d'un moment.

L'homme combat et exploite son génie, pressé, à chaque moment, de se mettre en valeur ou de se défendre par tous les moyens, sans amour profond pour cette part de divin par quoi il paraît voué à plus d'héroïsme et de vraie grandeur.

Mais cet homme étroit et mesuré qui mêle sa part de honte à une pensée hors de toute petitesse, nous le connaissons. Dans notre plus haute conscience nous le

méprisons; loin de nous duper sur ses affirmations arbitraires, incomplètes et toutes faussées, encore qu'elles témoignent obscurément de la plus étendue et de la plus certaine vision humaine, nous ne prenons sur nous aucun de ses gestes.

Insincérité du génie. Ses idées l'habitent mais il les dépasse. Il essaie de s'atteindre, il aimerait n'avoir que des idées, des sentiments dignes de lui-même. Mais il est nécessairement plus grand que son esprit, une sorte d'absolu est en lui-même qu'il ne retrouve pas dans ses découvertes, toutes fragmentaires, hâtives, soumises au mouvement de la vie.

Il est impossible que la réalité complète du génie puisse s'extérioriser dans une œuvre.

Les plus belles réalisations ne sont que les moments d'un génie, non des repos, des arrêts, des jouissances et chacune, rapportée à lui, est fragmentaire, incomplète, lui semble arbitrairement choisie dans l'espace et dans le temps, composée avec eux, d'eux, essentiellement faussée. Mais ce relatif en un Pascal comme en un Michel-Ange nous émerveille parce qu'il ne peut et ne pouvait être que le relatif d'une âme magnifique, l'expression (si imparfaite qu'elle demeure par rapport à lui, si momentanée et relative même dans le moment) d'un être dominé par une intelligence insoumise, incapable d'accepter une limitation. Le génie se nierait en s'égalant. Sa puissance, son mystère est d'être inégalable. Égal à lui-même dans sa seule essence, il ne peut jamais s'égaler par lui-même dans

ses actes. Cette insatisfaction c'est la nécessité subsistante de cette grandeur, c'est elle qui exige la continuité de l'effort. Seule raison d'agir : de n'avoir pu « s'agir soi » complètement, de ne pas le pouvoir. Notre plus haute puissance reste incapable de s'user comme de se soumettre, elle n'a pas d'issue, ni de chute possible.

LXIV

Il n'y a pas d'évidence. Aucune idée ne peut s'imposer à nous. Aucune n'est établie solidement dans notre intelligence. Elles habitent l'entendement limité, pratique, que nous avons arbitrairement choisi dans notre entendement réel.

Il n'y a aucune réalité commune, aucune commune mesure, entre l'intelligence et les produits de notre volonté, même déguisés en jugements intellectuels. Notre intelligence est une force immanente qui ne produit rien, elle se soutient dans l'être sans que nous comprenions sa permanence. Notre seule lumière est l'intelligence, mais l'intelligence avant qu'elle se divise sur les objets et n'ayant conquis sur la réalité qu'une conscience plus ou moins fervente de sa propre existence.

Les idées et l'intelligence n'ont pas la même essence.

La pensée métaphysique suppose l'évidence, elle n'a donc pas d'objet.

Il n'y a pas d'intuition qui soit pure, les plus belles restent comprises entre la volonté et l'intelligence et constituent un spectacle. Elles impliquent une affirmation arbitraire sans réalité, une affirmation départageant avec suffisance l'impossible et le possible, le vrai et le faux : il faut bien qu'il y ait une voie, une trouée pour l'expression humaine, pour la ruse, cette pauvre ruse de la vie qui participe si peu de l'intelligence.

L'intelligence, ce feu de la vie, ne peut reconnaître aucune réalité égale à sa réalité. L'objet qu'il consume n'est pas flamme parce qu'il le brûle et brûle de lui. Les autres réalités ne se ramènent pas à la réalité vivante, à l'immanence du feu.

On parle toujours de la tendance à persévérer dans l'être, jamais de la fatigue d'être et de s'efforcer pour persévérer dans l'être. Nous tendons à nous maintenir dans l'être, mais nous tendons aussi à faiblir, à ne plus pouvoir soutenir l'effort. Les deux tendances ne sont pas successives et la négation l'une de l'autre mais simultanées. Rien ne les sépare. Aucune forte passion sans tentation violente de renoncement. Chaque grande affirmation porte de toute nécessité sa destruction intérieure. Chaque mouvement profond de l'âme résulte d'un choix entre deux puissances presque égales, entre deux figures de la même puissance.

LXV

DESCARTES a porté toutes ses idées si haut qu'elles ont modifié la position de tous les vrais problèmes. Il a su mettre le poids de son humanité dans chacune de ses investigations, introduire tout son être pensant (avec son intensité bien déterminée) au cœur des questions qu'il se posait. Il a augmenté la réalité des problèmes. Il a porté les problèmes philosophiques à la réalité. Il a ramené le philosophique à l'humain ou plutôt le philosophique ne pouvait être pour lui que l'humain, tout l'humain et seulement l'humain mais dans sa réalité sans vides.

La grandeur de Descartes c'est de dépasser sa philosophie mais de la dépasser exactement. Il la remplit et existe au delà. Il la conditionne. Descartes existe au delà de ses œuvres, au delà de son apport scientifique. Loin de donner sa limite, il s'est, avec une admirable discrétion, imposé de ne pas l'atteindre, pour faire une œuvre mesurable, entièrement compréhensible, à la portée directe des autres esprits. Ce grand orgueilleux a été modeste puisqu'il ne nous a livré que les parties claires (non toutes les parties claires) de sa

pensée. Comme toutes les très grandes œuvres, la sienne s'équilibre dans la plus grande durée et dans l'espace par un contrepoids de silence. On ne peut se livrer tout entier. La pleine lumière, une lumière égale, impossibilité, mensonge, rêve abstrait contraire à la vie, contraire à la beauté. Une surface peut être tout entière dans une lumière naturelle, non un volume. C'est folie de vouloir tout exprimer. Ou il faut le vouloir exprès en comprenant que cette volonté est la condition d'une œuvre (complète en elle-même, incomplète par rapport à l'homme qui l'a conçue). Une parole profonde, une parole vraie crée un équilibre de silence. Une œuvre n'est pas seulement la forme d'une pensée, mais la configuration d'un silence, l'aveu vivant et la richesse annexée d'un mystère intérieur à la pensée, tenant à toute notre nature.

LXVI

Hors de Jésus-Christ, toute communication avec Dieu nous est ôtée, redit inlassablement Pascal. Mais en Jésus-Christ quelle est donc notre communication avec Dieu? Comment peut-il révéler Dieu et que peut-il nous révéler de Dieu? Rien qui ne soit en lui, Jésus, rien qui ne tienne à sa nature humaine et qui puisse être ramené au propre de Dieu, rien que nous ne puissions saisir directement en nous.

LXVII

Notre misère est intérieure. Elle peut être interprétée, développée en grandeur, dépassée. Mais elle ne peut être réparée. Elle est aussi notre tout. Pourquoi la mépriser, méconnaître en elle la vérité de l'homme.

Dans le fini de notre vie, dans nos rêves mutilés, dans nos possibilités brisées, c'est l'infini que cherche toujours notre ferveur.

Parce que nos forces sont finies, tout nous semble fini en nous-mêmes. Et pourtant toute beauté, tout amour, toute souffrance est passage de l'infini dans notre être.

Notre intelligence ne remplit pas ses limites. Nos sentiments toujours s'arrêtent en deça de leurs possibles. Mais nous continuons à croire que rien n'est fini de ce qui compte pour nous.

L'infini c'est l'offrande perpétuelle du divin à l'homme, le miracle tous les jours présent de la lumière, tous les jours complet, vivant, un et multiple. Un univers sans limites où nous serions toujours accueillis, où chacun de nous serait libre et seul, un univers où les âmes ni les corps ne s'embarrassent, possibilité illimitée de joie.

Il nous faut croire à cette possibilité d'exil superbe hors du fini, à cette fuite toujours permise dans notre plus grand destin, dans la réalisation, progressive jusqu'à notre mort, de notre force la plus vraie.

L'infini n'est ni en l'étendue, ni en la durée, mais en une valeur intérieure, secrète, irréductible au nombre, à la mesure. L'infini n'est pas sans limites mais sans rapports avec les limites, c'est l'être sans le support du fini, notre être propre conçu en dehors de nous par une nécessité hardie de notre conscience spirituelle.

Nous prenons pour une impression de solitude l'intensité douloureuse de notre pensée.

Pas de repos dans l'être, pas d'arrêt. Etre c'est déjà un excès. On ne se maintient pas dans l'être sans souffrance. On ne se maintient dans l'être qu'en essayant toujours de porter à l'extrême son effort.

Une vie peut rencontrer la nôtre, mais l'aider, comment? et voulons-nous être aidés? Notre courage crée notre solitude. Jamais nous ne sommes séparés que d'un ordre inférieur.

La solitude est intérieure à la pensée; elle est sa condition d'intégralité, sa dignité et sa souffrance.

Notre solitude la plus certaine vient de nous-mêmes. Nous nous créons dans la solitude, nous ne subsistons comme être spirituels que dans la solitude.

Ce n'est pas l'incompréhension des autres, leur inattention qui font ce vide autour de nous, c'est notre indifférence nécessaire et profonde à tout ce qui reste étranger à notre plus intime vocation.

L'homme est seul en lui-même, ses convictions, ses pensées ne l'atteignent pas. Dans sa ligne d'élan, de croissance, seule, il peut trouver, moments privilégiés, le sentiment d'une force égale à son désir.

La vie, acte de croyance et d'amour, affirmation généreuse de soi par-dessus toutes choses, dominant toutes laideurs. S'avancer religieusement. Preuve qu'est la ferveur de l'enfance. L'enfant remplit les limites métaphysiques de l'esprit humain, les remplit d'un libre mouvement toujours nouveau, violent et mesuré, harmonieux. Expansion et retenue. Élan continu. Chaleur du secret gardé, non défendu, non caché. Là se forme, triomphe difficile et doux, l'horizon, le monde de l'homme, monde qu'il perdra en grande partie, qu'il ne saisira plus que fragmentairement et d'un cœur endurci. Paganisme chrétien de nos élans d'enfants, de cet élan de notre enfance. L'enfance, l'expérience la plus grave et la plus complète. Seule sincérité. Plus tard, jeux et tromperies de la volonté, attitudes. Choix arbitraires. Manque de confiance. Et le monde ne se renouvellera plus. Et

nous ne vivrons jamais plus dans l'unité de notre poésie. Qu'est-ce que la foi même, au regard de la foi sans objet limité, extérieur, de la foi spontanée et vivante (vivant juste comme une plante) de notre enfance? Notre unité ne nous est supportable que dans l'élan spontané de l'enfance. Trop consciente —comme une douleur — (faute, endurcissement, expériences volontaires, etc.), — cette unité se rompt. Retrouvée dans quelques moments de grâce : amour, inspiration. Retrouvée mais avec le pressentiment, la certitude d'une dépossession presque immédiate. Comment être fidèle à soi, à sa vie, à la grâce. Nécessité brutale de se mêler, de ne pas préserver complètement sa poésie. Il faut accepter les saisons. Mais dans un univers devenu chaotique se reconnaître, se vouloir, sauver son essence. Par delà notre pureté d'enfant est notre pureté d'homme. Rôle de la prudence. Connaissance profonde et amère du mal. Puis dépassement et innocence retrouvée, nouvelle force, nouveau rassemblement de notre être.

LXVIII

ŒUVRE. Donner audience au tout. Disparaître comme être voulant et transcrire, exprimer le tout, ce monde dont notre intuition est le tout vivant. S'oublier pour ne garder dans l'écriture, dans l'œuvre, que le sens de l'être humain. Ne jamais fausser les mesures, le relief d'une vision humaine. L'acte de l'écriture doit s'efforcer de coïncider avec l'acte de la vision intérieure, avec le mouvement, la succession de cette vision qui met un monde vivant, changeant, en suspension vivante dans notre conscience.

Il faut écrire dans le plus grand silence intérieur et la meilleure vision. Mais puisque tout système de notation a quelque chose de mécanique et d'arbitraire, il faut se résigner à n'atteindre qu'une approximation. L'écriture est un parti pris, un choix hâtif. L'essentiel est que ses difficultés n'obscurcissent pas la vision elle-même.

L'être connaissant, l'être écrivant ne doit garder que la vue la plus aiguë, le sens le plus abstrait et le plus réel des résistances vitales. Il doit être complètement indépendant de l'être vivant plus étroit qu'il était un moment plus tôt et qu'il va redevenir. Il exprime l'essence de cet être particulier et de tous les autres quand il reproduit ce monde qu'il ne peut posséder en dehors de sa vision intérieure.

La liberté dans l'œuvre souvent est plus grande que l'homme n'oserait la supporter dans l'ordinaire de sa vie, la tenter. Unité de l'être, représentation universelle des choses, sous lesquelles succomberait son être particulier, réel.

Nos œuvres doivent exprimer les forces et les résistances propres de la pensée humaine, selon l'architecture pressentie de notre être ou plutôt de l'être en nous. Elles ne sont pas notre image, notre invention mais la même invention que nous, vision tirée de nous, notre intimité recréée en une autre intimité, mise à côté, sauvée de notre mort.

Séparée de nous-mêmes, notre œuvre garde ses constantes de vie en dehors de nous, elle extériorise dans le temps et dans l'espace un moment de notre vision totale. Plus valable représentation peut-être de notre réalité, expression de notre être à un haut moment, d'une valeur que nous ne retrouverons plus.

LXIX

Il nous faut une loi morale tant que nous n'avons pas découvert notre loi, notre liberté métaphysique exacte, notre position dans l'être. Épreuve nécessaire d'une loi inférieure pour accéder à une loi supérieure, pour sortir de la loi et entrer dans l'ordre. Une esthétique nous empêche de sombrer quand notre éthique a cédé sous la réalité de notre vie.

L'esthétique est une éthique par libération, équilibre vivant qui attend et qui tente la métaphysique, persévérance libre dans la volonté, dans l'effort pour être disponible à l'être. L'esthétique est une sollicitation émouvante et discrète à l'intelligible, une lente accession à l'équilibre des intelligibles par l'équilibre humain des beautés, l'amour des plus belles proportions, des plus belles mesures de la vie, pour tenter l'être, pour appeler une vie plus précieuse et qui ne passerait pas.

Éthique : notion de devoir envers les autres, puis sentiment d'obligations plus impérieuses et plus pures envers soi-même et enfin sens obscur du juste d'où se dégage peu à peu le pressentiment d'un ordre.

Notre existence découverte, nous prenons lentement conscience de nous-mêmes, affirmation progressive de notre être, affirmation qui s'ignore longtemps avant de parvenir aux évidences de la connaissance.

On se libère de l'éthique par épuisement de l'éthique, par expérience de soi-même. La conscience de l'être se forme avant de se découvrir.

L'esthétique est peut-être toujours une éthique dominée. Elle suppose un parti pris qui, comme tout parti pris devenu volontaire, sauve notre liberté profonde.

L'esthétique est une nouvelle morale de l'être, une tentative plus dégagée et plus haute d'harmonisation intérieure.

L'éthique franchie, l'amour du beau nous habitue à consentir au tout. L'esthétique nous prépare au grand repos actif de l'intelligence. Tout échange entre le tout et nous-mêmes devient musique. Notre âme s'allège, plus aisée, libre de se supporter, de se connaître. Nous avons l'illusion de participer au monde, à une permanence sacrée de la beauté.

Mais cette permanence et cette beauté même ont leur raison humaine. Leur valeur d'illusion peut nous être expliquée et nous dominons tristement notre morale du beau, notre éthique libérée. Ainsi le génie de l'homme, dans le mouvement continu de sa vie, passe de la plus humble morale à la plus exigeante

esthétique, à la métaphysique souveraine et si souvent déçue. L'homme est le même dans ce décor fait des mêmes choses et qui change sans cesse. Il est le même et pose toujours sur ce qui l'entoure un même regard mais sa pensée lui échappe, son regard ne saisit que des formes qui fuient.

Nécessité de toute éthique qui n'est pas enfermée en elle-même, qui vit notre vie réelle et qui tend à se transformer, à sublimer son contenu sans pouvoir jamais se satisfaire.

L'homme peut tirer de sa vie des notes de plus en plus pures. Il cherche d'abord une harmonie extérieure et il ne la trouve pas puisqu'elle ne dépend pas de lui. Il voudrait s'harmoniser avec les êtres, les lois, les choses : folie. Puis il cherche son harmonisation intérieure et souvent il ne rencontre que des accords de hasard. Mais par delà toute pureté morale, il peut poursuivre cette dernière pureté, sans résidu, de son intelligence, il peut s'en approcher, l'entrevoir dans l'immanence et le néant de toute pensée et de lui-même.

LXX

Le Dieu que Pascal prie, mais c'est lui-même — et en lui un être toujours plus profond et plus complet. Il va au-devant de l'intimité toujours plus intime de l'être humain. Il va vers une abstraction toujours plus riche de l'être, vers un secret qui, saisi dans une forme, s'enfonce dans une forme plus belle. Aucune vie d'homme ne peut aller au bout de cette abstraction chargée de réalité à l'infini et qui peut s'abstraire à l'infini. Plusieurs vies additionnées ne le pourraient pas, ni des civilisations, car la pensée est vraiment l'infinité pour laquelle l'homme est fait. Mais il a d'elle un sentiment complet auquel un sentiment plus complet et plus nuancé peut succéder : il n'y a pas rupture mais mutation sans fin.

Toutes les démonstrations de Pascal, toute son apologétique passent au-dessus des libertins.

Les antithèses sur lesquelles il fonde cette apologétique ne sont que dans le sentiment passionné, dans l'intuition trop intense, injuste, qu'il prend de son être. Il est plus un, plus continu et continu dans la grandeur qu'il ne veut l'admettre. Cette modestie

vient de la conscience de cette unité. Mais son orgueil ne peut consentir à rien hors de l'unité et il s'exagère, parce qu'il le trouve insupportable, tout trait qui n'est pas en lui incontestable grandeur. Il a l'orgueil de la perfection mais la perfection n'est jamais dans le mouvement. Aucune intensité ne peut se satisfaire car elle reste si médiocre qu'il est toujours facile d'en imaginer une plus grande. C'est dans l'ardeur dernière de la passion qu'on peut douter le plus d'aimer. C'est au sommet du génie que l'homme se demande s'il a quelque réalité ou s'il n'existe pas. La foi en soi-même la plus vive porte le doute le plus violent. Pascal essaie d'égaler, par l'intensité de son amour ou de son mépris, l'absolu. Aucun homme n'a fui avec plus d'obstination forcenée le relatif des passions et des goûts humains. Il essaie de rejoindre le divin mais il l'essaie, comme aucun ne l'a essayé, par le moyen de l'humain, par une volonté totale de tout son être. Il remplit intensivement toutes ses bornes, il semble presque les dépasser, tant ce feu est concentré, tant il se concentre alors même qu'il occupe le plus grand espace de vie.

Mots étranges du mystère :

« Si tu ne m'y trouves pas dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves compare-t-y. Mais qu'y compareras-tu? sera-ce toi ou moi dans toi? si c'est toi c'est un abominable. Si c'est moi tu compares moi à moi. Or, je suis Dieu en tout. »

Jésus est Dieu en tout, même dans les hommes.

Le divin, inséparable de l'humain, est toujours égal à lui-même. Perspective infinie sur notre universalité, sur la divinité de l'homme, sur son unité avec lui-même. Un même homme, un même type, illimité, inconditionné, est Dieu en tous les hommes. Quelle église indiscernable de son Dieu multiple et un. Quelle communion d'hommes séparés, seuls mais tous Dieux, tous le même Dieu. Jésus peut être égalé par chacun de nous si nous voulons imiter en lui l'homme et le Dieu, sans imiter étroitement aucune de ses images, si en lui nous voulons nous imiter nous-mêmes, suivre l'inspiration la plus dégagée et la plus libre de notre type le plus intérieur. L'homme ne peut pas, sans déformation, réaliser le divin qui est en lui, selon un modèle : son vrai modèle est inscrit dans sa seule nature.

Dieu et génie personnel pour tout être profondément sincère se confondent. C'est à ce Dieu qu'il est lui-même au fond que l'homme sacrifie, c'est à ce Dieu, plus ou moins confusément deviné, qu'il essaie de croire. Le génie de Pascal est aussi son Dieu. Son invention de Jésus est une reconnaissance triomphante et désespérée de lui-même. Il aime en Jésus la raison la plus intérieure et la plus vivante de son être personnel, de sa haute passion spirituelle. Il aime en Jésus son amour dur et fort à lui Pascal. Il aime aussi en Jésus un amour qui pardonne et se pardonne à lui-même, un amour qui ne s'épuise pas parce qu'il a sa raison d'infinité. Jésus c'est la raison d'infinité de Pascal, son recours à une volonté, plus profonde que toute volonté, de soutenir son effort, de supporter sa vie et sa pensée.

Jésus le justifie d'exister, de souffrir; par mouvement, par contradiction, par lutte et par amour, il le confirme activement dans sa mission. Ce Dieu c'est l'image la plus ardente qu'il puisse toucher de son génie au plus profond de lui-même, la plus grande apparence qu'il puisse faire tomber sous son imagination, livrer à son amour.

Il fallait bien que son génie fût plus fort que ce Dieu affirmé par lui et sans autre existence. Ce Dieu est dans la vie de son génie, dans cette brûlante certitude, une illusion qu'il veut, qu'il peut croire plus réelle que tout, d'une autre grandeur que son génie même. Mais pour nous, elle se fond dans la réalité insurmontable de Pascal lui-même. Loin de le dominer, elle se perd en lui, sa raison profonde expliquée, ramenée à la force vive et à l'élan essentiel du génie de Pascal.

A côté du pari pleinement conscient il y a le pari des entrailles, l'affirmation essentielle pour se sauver du doute, pour se sauver de cette sorte de néant qu'est l'impossibilité de croire sans pari, sans affirmation, qui ne se justifie que par notre être, que pour lui.

C'est pour nous le grand tragique de Pascal qu'il se méprise par grandeur et par passion et qu'en même temps, par nécessité de soutenir son génie, de ne pas refuser sa grandeur, il se libère de ce mépris dans une foi qui lui fait retour. C'est son tragique qu'il ne puisse adorer au-dessus de lui-même et qu'en Jésus il s'adore

lui-même, son génie remplissant ce même espace de vie que lui Pascal accorde à Jésus.

Grande honnêteté, sublime rigueur de son œuvre où, au fond, il n'y a que l'émotion de Pascal, que les vibrations de son âme et aucun mysticisme, aucun appel au surnaturel que ne dépasse son génie naturel. Aucune force n'intervient qui dépasse Pascal. Œuvre humaine portée à la suprême puissance humaine par la densité, par la réalité humaine de la pensée.

Les " Pensées " si fortes qu'elles se détruisent d'intensité, qu'elles témoignent de la grandeur de Pascal et elles-mêmes se brisent. Incandescence, destruction, jamais contemplation bienheureuse par utilisation habile du repos. Rien ne ment dans cette œuvre. Pascal ne va pas s'abêtir; en dépit de tous ses efforts, il n'a été ouvert qu'à sa propre grâce, qu'à celle de sa vocation, à une grâce qui n'avait rien d'extérieur. Personne ne s'est moins abêti. S'abêtir pour lui ne pouvait être que transporter ailleurs sa puissance toujours égale à elle-même, principe de son identité, de son être.

En Pascal, nous touchons les grandioses impossibilités de la nature humaine, ses oppositions et leur raison d'unité, la grandeur de désarroi de la pensée humaine.

Le Jésus de Pascal c'est le génie de Pascal mais son génie concentré par la passion, en un rouge si profond, si sombre qu'on ne peut plus le regarder, irréalité de la

plus grande réalité, sommet d'être où cesse tout être particulier et cette musique platonicienne, cette musique métaphysique, cette trop sublime illusion de l'être.

L'intensité du sentiment détruit les traits, brûle les couleurs. Comment représenter, peindre le Jésus de Pascal. Pascal par sa passion a dépassé tout dessin, toute couleur, toute représentation humaine et peut-être tout sentiment intime de ce que peut être Jésus. Amour destructeur. Amour niant par trop grande force l'objet auquel il se voue.

Son Christ est vu et formé pour son seul regard.

Il n'y a que Jésus pour lui. Le repos, la jouissance métaphysique que Pascal s'est refusée, il n'en cherche pas l'équivalent dans sa foi. On dirait qu'il fuit un repos qui serait contraire à tout ce qu'il est, au génie de sa vie. Que lui importe le Dieu des philosophes, le nombre éternel et le chiffre du tout. Il ne peut entrer dans cette sphère de satisfaction intellectuelle, de musique heureuse, avec le tragique qu'il porte en lui, qu'il est. Il fuit Dieu ou ne veut le trouver que dans le Christ. Mais dans le Christ lui-même, il ne s'octroie aucun repos. Et nous sommes, et nous serons toujours bouleversés qu'un génie de cette grandeur n'ait voulu ni pu se détourner de l'humain, qu'il ait accompli toutes ses tribulations au cœur de la souffrance, étrangement fidèle en lui-même à tous ces autres hommes qu'il dépassait d'une si héroïque volonté. Dans le Christ, il s'unit avec eux tous et confesse

l'unité divine de la nature humaine. Mais c'est dans son Christ seulement, autrement dit dans sa nature, en lui Pascal, qu'il démontre par toute sa pensée, par toute la force de sa vie, l'unité de chaque homme.

Nous ne pouvons plus croire à un autre Jésus ni à celui-là. Nous sommes bien obligés de nous dire que cette affirmation extrême n'est qu'affirmation personnelle et audace de sentiment. Inférieures, les autres affirmations de Jésus tombent avec elle. Rien ne peut être divin de ce qui reste, en dépit de toute volonté et de tout amour, compris dans l'humain. Si je pouvais dans mon cœur adopter un Jésus, il ne serait pas inférieur à celui de Pascal. Si beau qu'il soit, le Jésus de Pascal est moins vrai que Pascal et, par rapport à la réalité de Pascal, il reste création arbitraire, résultant d'un choix de la passion. Ce qu'il contient de réalité n'est qu'à un homme, aurait pu être employé autrement, divisé sur plusieurs êtres.

Jésus porté par Pascal, bientôt il ne reste que Pascal. A chaque phrase du « Mystère », nous sentons immanente la négation d'un Jésus vivant, réel.

Pascal déploie trop de passion pour voir Jésus, pour le comprendre, pour lui parler. On ne recrée ainsi qu'un être du cœur, un être qui n'a pas existé.

L'existence de cette prière emporte pour nous, emporte dans notre compréhension intuitive, l'inexistence absolue de Jésus.

Il faut que Jésus ne soit pas pour que l'affirmation hardie de Pascal garde une telle hauteur humaine. Les plus belles fois sont créées et sans fondement.

Affirmation dévorante, affirmation négatrice. Il ne détruit pas seulement l'objet de foi, il se détruit lui-même, ne résiste pas à ce qu'il a d'être, sa flamme le consume, l'anéantit et il ne reste que notre éblouissement devant une telle dissipation d'énergie.

Affirmer avec tant de puissance c'est nier même l'homme, même le génie, tendre à l'extrême et briser la force de l'être, c'est faire passer tout ce qui est de l'homme et tout objet d'affirmation au-dessous de l'affirmation elle-même, de l'être qui affirme et dont la violence laisse en suspens dans l'univers la force même de cette volonté audacieuse. La vie est brûlée, l'ordre des vérités détruit par cette force au-dessus de laquelle on ne peut rien imaginer mais dont on sait l'arbitraire.

LXXI

DESCARTES remplit sans les faire éclater les possibilités de l'être. Nous aimons ce génie exact et contenu, ferme, impérieux et qui s'égale raison, sagesse, prudence.

Il sauve la création, il sauve l'homme par sa réserve, sa discrétion. Admirable retenue aussi prodigieuse que la puissance de Pascal.

Affirmations aussi osées, aussi étonnantes, celle de Descartes nous justifie d'être, celle de Pascal risque de nous nier, mais par moments aussi de nous affirmer, en tout cas d'affirmer l'homme au delà de toute géométrie, en dehors des lois de l'entendement et peut-être avec une puissance plus grande.

Exacte justification de l'homme, algèbre métaphysique d'une part, de l'autre justification intérieure par puissance, justification par impossibilité de toute justification, par existence d'une autre essence, d'un ordre autre que celui de toutes les choses qui se peuvent justifier.

Descartes ne nous est ni inutile, ni incertain, ni pénible. Mais il est essentiel pour nous que Pascal

assure l'homme dans la vie par une preuve personnelle, par une démonstration qui passe très loin de la prudence, de la grandeur organisée selon la sagesse de Descartes. Il est donc essentiel que Pascal croie Descartes comme la mathématique « inutile en sa profondeur ».

Nous ne nous maintiendrions pas dans l'état où Descartes veut l'homme, faute d'avoir les raisons de vocation, de génie qu'il avait de s'y maintenir. Mais la trop violente démonstration de Pascal, au-dessous de laquelle souvent nous retombons, nous oblige au moins à nous maintenir dans l'être cartésien. Elle nous tient par le plus intime, par le plus secret de l'esprit et de la chair, par une sorte de raison ignorée de vivre en qui est toute la grandeur humaine.

Ces deux influences ne se combattent pas, l'une est une reprise de l'autre dans le domaine du secret où est l'essence de la vie.

Pascal dit Descartes inutile et incertain parce que Descartes ne peut lui suffire. Et il ne nous suffit pas non plus à nous et il ne se suffit pas à lui-même. On ne se suffit qu'en apparence et par un parti pris d'acceptation et de non-acceptation, de courage et de réserve, par une ironie grave, austère, qui prend forme d'affirmation, de foi.

Descartes n'est inutile que pour l'homme qui ne se satisferait de rien d'incomplet. Or aucune démonstration touchant à l'essentiel de notre vie ne peut

atteindre à l'absolu. Descartes est la seule preuve de Descartes, non les raisonnements, le système de Descartes. Mais Descartes, sa méthode, son œuvre nous sont utiles pour peu que nous rusions et nous rusons toujours quand nous avons le désir de sauver notre grandeur. L'absolu nous est interdit, mais nous n'acceptons pas cette interdiction et nous croyons, nous sommes toujours tentés de croire qu'il y a un chemin, autre que la grâce, pour nous rapprocher de l'absolu. Ruse sincère de Descartes, aussi belle que l'absence désespérée de ruse, que l'impossibilité tragique de ruser, propre à Pascal. Descartes essaie d'intégrer notre essence dans la série des nombres, Pascal ne croit pas à cette algèbre mais seulement à la possibilité de la grâce. La grâce lui paraît un don gratuit et inexplicable par lequel l'impuissance du moi, réalité limitée et pauvre (en Pascal, comme en nous), se mue en réalité surhumaine et toujours humaine, participant de la double nature de Jésus. Mais ce sentiment que Pascal peut prendre de lui-même, de son être tourmenté, est déjà une grâce et naturelle et permanente. C'est une grâce et peut-être toute la grâce que d'avoir une réalité spirituelle vivante, une force qui résiste, s'impose à la conscience.

Descartes utilise sans cesse sa volonté, la dirige et par elle sa conviction, sa recherche, sa joie. Pascal n'a jamais à vouloir consciemment tant sa pensée est pleine, tant sa pensée est passion, tant sa nature est une.

A la raison de Descartes, grâce naturelle qu'ordonne une ruse profonde, Pascal oppose la force intraitable

d'une passion héroïque, trop puissante pour qu'une volonté, un calcul puissent y ajouter quelque chose.

Pascal, au fond, se moque de la liberté de Descartes parce que sa liberté à lui est la grâce. Il ne veut pas, n'a pas à vouloir, sa passion est trop grande, la force intime qui l'entraîne. Il y a de la liberté dans la connaissance pour Descartes. Il n'y en a pas dans toute la nature humaine pour Pascal. Toute liberté serait pour lui d'être distrait. Il faut se laisser investir par les puissances de vérité. Le pari est tout fait. Il faut qu'il soit déjà fait pour qu'on le pose comme Pascal. Pour lui il a toujours été fait.

La liberté pour Pascal, inhumaine, répond au non-être. Mais pour Descartes elle est la preuve, la seule, d'une dignité de l'être, d'une domination de l'esprit et de l'esprit par lui-même. Descartes sent le bienfait, l'orgueil sans espoir de la liberté. Il jouit comme un Dieu de sa liberté. Pascal la détesterait comme quelque chose d'arbitraire, de non-vivant, même en Dieu. Il ne veut pas être libre, sortir de l'humain, de l'humain le plus dense, le plus continu, aimer, contempler en dehors de la souffrance et de la plénitude de sa vie d'homme.

L'orgueil de Descartes est dans sa liberté, celui de Pascal dans l'être et dans la passion, qui, par leur mouvement, leur intensité, suppriment tout discontinu, toute suspension d'être, toute liberté.

LXXII

Notre plus grave intérêt est toujours et uniquement de définir les plus hautes possibilités humaines.

« Né pour l'infinité » l'homme ne se soutient dans la vie que par cette immense ouverture sur des possibilités illimitées. La vie est sous-tendue par ce mystère qui est la seule et l'admirable constance de l'esprit humain.

LXXIII

Jésus n'a parlé que pour les hommes qui l'entouraient, il savait bien que l'acte de sa vie, le symbole sublime d'une vie d'exactitude, accomplie dans la souffrance immense, serait un enseignement adapté à tous les siècles, plus total, moins limité qu'aucune parole.

Le symbole de Jésus est intérieur à l'âme humaine. C'est l'enseignement de ce qui, nous semble-t-il, est éternellement. La manifestation vécue, inscrite dans nos mémoires et dans nos cœurs, de notre essence, son interprétation librement fidèle. Les traits individuels se perdent de cette image très pure de nous-mêmes, dégagée de toute limitation. Les paroles de Jésus ont paru à des milliers d'hommes les mots intérieurs de leur plus beau destin. Tous les actes de sa vie sont devenus figuratifs de nos plus grandes possibilités, de notre exactitude spirituelle dans les plus communs et dans les plus rares moments de notre vie. Jésus : imitation de l'homme, de l'homme de toujours, imitation universelle, sortie de l'espace et du temps, entrée dans la profondeur de consciences innombrables. Jésus s'est racheté de la honte humaine par

sa fidélité à l'homme, je veux dire à lui-même, c'est-à-dire à lui en même temps qu'à tous les autres hommes, à sa nature, au type immuable de l'homme. L'acte d'une fidélité humaine est unique, son objet ne peut être qu'universel. Jésus a racheté des hommes du dégoût d'eux-mêmes et de toutes choses, rappel au cœur d'une pureté qui ne peut jamais tout à fait disparaître, de cet amour et de cette patience dont nous gardons toujours en nous l'étonnante possibilité. Lien intérieur de l'âme humaine comme pourrait l'être tout autre symbole juste et complet de notre vocation, Jésus est ainsi un lien entre les hommes. Il témoigne de notre grandeur au nom du passé et dans le présent il est déjà le témoignage de l'avenir. Il est notre propre témoignage au milieu du temps et dans l'essence, hors de toute durée. Il est souvenir et espérance tenant au temps mais il est aussi immanence, certitude dominant le mouvement et la succession. Il suscite ainsi les plus audacieuses activités par une raison de perfection et de repos.

LXXIV

Pourquoi déplacer le mystère, chercher dans d'autres mystères le chiffre du mystère humain, la seule énigme profonde dont le sens et la révélation ne puissent nous échapper si nous les cherchons en nous, leur lieu.

Dieu : concept extrême de notre infini et de notre néant, lieu de notre destruction, où toute réalité se quitte et se défait. Trop petits pour imaginer ou du moins pour supporter longtemps l'identité de cette perfection de fuite et de ce néant, nous prêtons à une simple forme de logique une réalité d'un ordre à part, nous nous efforçons de croire à un Dieu vivant qui, tout-puissant et infini, serait encore humain.

Nous avons trop peu de volonté et d'enthousiasme pour accepter toute la grandeur de notre sort. Parce que nous nous résignons à ne pas penser fortement, le besoin naît en nous d'une croyance dépassant la somme appréciable de toutes nos pensées. Au lieu d'accepter notre vie dans ses bornes temporelles et dans son infini spirituel, nous plaçons au-dessus de nous, hors de toutes nos activités, des possibilités

infinies auxquelles cependant rien de vivant ne saurait se rattacher. Nous objectivons cette infinité qu'il nous est, en réalité, impossible d'isoler de notre être, de saisir ailleurs qu'en nous-mêmes. Nous affirmons une Providence tout humaine parce qu'il nous faudrait une tension violente de toutes nos forces et toute cette grâce que l'homme peut susciter de sa valeur essentielle pour reconnaître et supporter les conditions vraies de notre être, les nécessités et les servitudes d'une pensée qui, dans ses faiblesses même, se donne l'infinité pour seul lieu.

L'homme prie quand, sans oser renoncer à toute sa grandeur, il n'ose pas s'abandonner à lui-même, descendre dans la vérité inépuisable de son être, éprouver dans le néant sa vérité, dans le silence du désir son désir essentiel. Il a peur de s'égaler à sa vocation, d'être trop fidèle à son type, de jouer trop gravement sa chance. Il aime mieux se fier momentanément à des rapports, plus indécis avec un dieu qui aurait pitié de sa faiblesse, qui favoriserait sa lâcheté.

Il est plus simple d'adorer Dieu que de vivre en Dieu, que de vivre Dieu, de remplir autant qu'on le peut, selon sa mesure humaine, le lieu illimité de notre pensée, de notre courage, de tous nos efforts.

LXXV

La foi n'est rien que par l'amour. Nous ne pouvons avoir d'autres certitudes que d'aimer. Si nous n'avons pas faussé nos perspectives naturelles, celles qui répondent à notre vitalité actuelle (ou passée ou future, aucune différence), l'amour que nous sentons vivre en nous ne peut pas nous détourner de nous-mêmes, de notre ligne d'être; il est nous-mêmes, la permanence et l'élan de notre être, notre constance individuelle et humaine en même temps que notre force de mouvement.

A nous-mêmes quelque chose de notre amour paraît toujours irréductible en apparences et en données de hasard. Notre amour est toujours le produit le plus pur de notre être. Notre identité est en lui. L'analyse la plus poussée doit peut-être se briser contre tout ce qui n'est pas en nous construction des hasards étrangers à notre vie profonde, elle ne peut rien contre le mystère de tous ces autres hasards qui conditionnent notre être.

Toujours il nous plaît de confondre en nous un amour particulier avec cette nécessité d'aimer qui est

au cœur de l'homme et sans laquelle, incapable d'adhérer à son destin, il n'aurait qu'une pensée discontinue, sans lien intérieur.

L'amour qui est le principe de notre destinée est libre de tout objet, intérieur à lui-même. Il suffit d'aimer pour être fidèle à soi-même mais il ne faut rien aimer d'étranger. La vie elle-même nous est étrangère. L'amour esssentiel c'est la force une et multiple qui, à travers des formes finies qui appartiennent à la vie, nous relie à notre infini.

Des croyances formelles reçues d'un hasard de race, d'éducation ou de patrie se mêlent souvent à cette grande sincérité nue. Nous imaginons invincibles des croyances bornées dont l'irréalité nous échappe parmi la réalité insurmontable de notre foi de vocation.

LXXVI

Naissance de nos pensées, mystère de leur départ. Quel désir les ordonne, raison de leur unité. Leur mouvement naturel, spontané, leur mouvement réfléchi, l'inspiration, ont leur méthode profonde. Quels éléments définissent la direction essentielle de notre intelligence? Dans leur naissance, à leur départ, toutes nos pensées sont identiques. Toutes celles que nous ne faussons pas gardent cette identité. S'il nous est possible de situer une idée, c'est toujours par rapport à cette direction d'origine. Nous ne pouvons rien apprécier en nous-mêmes que par réduction à la loi unique de notre être.

Cherchons au plus secret de nos émotions, dans la raison intérieure, de nos joies et de nos tristesses, dans leur raison d'identité, l'axe de notre destinée.

Nos émotions nous situent dans l'être. Toute pensée est émotion disciplinée, toute pensée est une interprétation de notre cœur. Les émotions ne prêtent pas leur chaleur vivante à nos pensées, elles leur donnent, elles sont leur substance. L'identité de l'homme avec lui-même, de chaque homme

avec son avenir, réside dans cette chaleur, foyer unique de ses activités.

Sans amour, l'intelligence ne serait que raison mécanique, son sort et le nôtre ne seraient pas liés, l'essentiel de l'homme lui échapperait; par quel intérêt pourrions-nous la dire nôtre comme une passion de notre chair, comme un instinct.

Retour à des possibilités entières, retour à la force spontanée, libre et multiple, à la grâce naturelle qui n'a pas encore fait de choix, retour à la nouveauté merveilleuse de l'enfance: mouvement nécessaire. Pourquoi prendre la suite de soi-même, vivre sur du vieux, quand on peut tout reprendre au départ, à un nouveau, à un continuel départ. Il faut revenir à cette innocence, tout recommencer de là, à chaque moment, si on veut vivre dans l'être, si on veut continuer d'être.

Tout mouvement, toute passion est en nous recherche de la loi secrète, découverte de notre ordre, de notre plus haute activité. Nous cherchons, même malgré nous, notre loi de croissance et de beauté, comme un corps cherche son équilibre.

La pensée est réelle, c'est pour l'homme le phénomène le plus chargé de réalité. Comment pourrait-elle se perdre, comment pourrait-il y avoir gaspillage d'énergie dans ce champ clos de l'infini : notre âme.

Le milieu naturel de l'homme ce n'est pas la vie, ce n'est pas l'histoire ni l'humanité, mais le type humain.

Nous ne pouvons jamais saisir la loi d'unité de notre intelligence que dans un amour pur, dans une haute passion de remplir notre destinée spirituelle.

La pensée créatrice, la pensée vivante ne peut jamais se ramener à un ensemble de recettes, à une mécanique. La raison elle-même ne peut avoir d'unité, de lois coordonnées en dehors de notre unité essentielle. Quelle poussée, quel élan assemblerait ses éléments morts. L'univers de notre raison ne nous est pas livré par une mathématique inerte. Il y a désordre et contradiction toutes les fois que l'ordre ne venant pas du cœur, de la volonté profonde, n'est pas total, un.

La pensée par négation, par ironie, n'est qu'une limitation, le signe d'un arrêt, d'une mort. Elle parcourt à rebours l'acte de l'intelligence. Elle en méconnaît l'élan et le rythme. Infidèle, insincère, elle diminue l'homme, elle essaie de l'arracher à l'infini, son principe, sa cause.

Tous les systèmes sophistiques impliquent un manque d'amour, un défaut d'amitié sincère et grave. Toutes les philosophies vraies un jour, fausses le lendemain, toutes les doctrines qui n'ont rien su enfermer d'éternel émanent d'hommes qui se connaissaient mal ou qui ne se sont jamais connus, l'amour ne leur ayant jamais donné la conscience de leur unité. Faute de cette conscience, ils ne pouvaient rien trouver, rien attendre. Ce n'est jamais par hasard qu'on découvre les grandes lois de la vie humaine, mais par

la nécessité d'une grandeur intérieure, par la violence d'une âme à vivre son unité.

L'homme est intérieur à l'unité. Quand il aime Dieu, si l'enthousiasme ne crée pas un dédoublement trompeur, l'homme reste, dans la contemplation, intérieur à sa propre unité. L'unité nous répond donc de l'unité. Il n'est qu'un principe d'identité. Nous ne pouvons même pas en imaginer, en rêver un autre qui serait divin et qui irait plus loin que notre fidélité à nous-mêmes. Notre unité est notre solitude. Notre solitude est la condition même de notre être. La grâce aussi est un élan puissant, une victoire intérieure de notre solitude, une conscience plus active et plus lumineuse de notre unité, la manifestation de notre essence. Il ne peut y avoir multiplicité dans notre vie puisqu'il y a mouvement vers une même fin, puisque nos forces séparées semblent avoir un même lieu de réalisation, puisqu'elles sont déjà accordées dans une vocation unique. S'il y avait multiplicité, cette multiplicité demeurerait. Une âme ne peut pas être double ou triple, elle ne peut être que par accident ou par arbitraire divisée contre elle-même.

LXXVII

Le principe de la pensée est la fidélité de l'homme à lui-même. Silence et oubli pour que nous cessions de vivre sur des idées mortes et des sentiments épuisés, toute pensée nous rend à la solitude intérieure. Début d'une libération, pressentiment d'une possibilité immense. Nous consentons un moment à la suspension de toutes nos activités extérieures, nous acceptons notre plus haut destin. Pour ne pas imposer une loi étrangère à l'idée qui naît, pour ne pas fragmenter l'intuition que nous croyons déjà saisir, nous renonçons aux limitations qui faisaient notre sécurité. Dans un oubli attentif, nous comprenons que rien ne peut nous être donné par une raison impersonnelle et dure, par une logique incompréhensive et sans vie. Nous confiant à l'inconnu, nous n'attendons plus notre force que de l'accord de notre être, de l'unité de notre vie. La pensée a toujours sa raison dans notre meilleur désir.

Désordres et erreurs ne peuvent se comprendre hors d'une interprétation d'ensemble de l'homme, hors de l'amour qui le relie à lui-même, faisant naître ses pensées de ses désirs, assemblant son être. Peut-être n'a-t-on jamais dit assez tout ce qu'il entre d'amour

dans la pensée la plus passagère, dans l'acte le moins caractérisé. L'amour est le seul lien de la pensée. Amour affirmé ou nié, donc toujours affirmé, tout l'humain se ramène à l'amour.

La pensée c'est l'unité. Celui qui pense est toujours un, on ne peut le concevoir multiple et divisé. Penser est toujours amener à l'unité quelque chose qui jusque-là n'était que confus et indistinct. Il n'y a d'évidence que dans l'unité. Je pense, donc je suis un. En deçà ou au delà de l'unité, aucune pensée n'est possible.

Toute pensée est effort commencé pour s'accorder à soi-même dans une sorte d'absolu, un nouvel essai pour devenir un dans l'unité immense du type humain. Mais rassembler son être dans sa propre unité ce serait retrouver l'unité du monde, refaire de toute la création, un moment, au sein de l'infini, la note mystérieuse et unique de l'être, à partir de nos seuls moyens humains, au prix de tous nos efforts et selon notre faiblesse.

Nous n'avons que notre vie mouvante, notre raison instable et notre fidélité vite lassée pour pressentir la nécessité d'une métaphysique immuable. L'effort le plus soutenu, la volonté la plus intrépide et la plus recueillie nous donnent le sentiment de nos lois éternelles, sans nous permettre de les deviner. Jamais notre pensée humaine ne peut se dérober aux lois élémentaires, si exigeantes, de la vie. Notre intelligence ne peut jamais rompre ses attaches matérielles. Le

monde des corps nous retient et conditionne les plus hautes pensées.

La note mystérieuse et unique de l'être, le verbe éternel de la pensée se dérobent à tout désir. Notre intelligible défini, nos métaphysiques formulées, nos systèmes construits ne sont même pas de lointaines approximations.

L'infini, notre seule réalité, notre seul accord, l'unique bonheur, nous échappe, ne se laisse pas pénétrer par nos forces finies.

Tout le pathétique de l'homme est là. Une vérité le domine qui dépasse la vie, qui est essentiellement supérieure à toute pensée. Cette vérité immuable est celle de sa vocation. Il peut se hausser, grandir sans cesse. Il a droit à l'effort, non au repos. Il ne connaîtra jamais vraiment le secret de son rêve, la raison de son courage et de sa perpétuelle et nécessaire défaite.

Il est impossible de formuler la loi de l'être, l'éternité de l'homme. Loin des apparences et de toute explication partielle, arbitraire, toujours insuffisante, une métaphysique informulée domine tout intelligible. Seule elle justifie nos raisons ignorées plus puissantes que nous-mêmes. L'invincibilité naturelle à l'homme dont parle saint Denys l'Aréopagite se cache plus haut que nos regards, loin des mots, loin des « idées », du jeu presque puéril des logiques.

La raison même de notre vocation humaine, de notre fidélité attentive et triste est peut-être dans

cette défense qui nous est faite d'atteindre notre absolu, de trouver notre explication, dans la nécessité qui retient nos rêves les plus osés à une condition chétive, à des pensées toujours fragmentées et fuyantes, à des actes sans lien, sans suite.

L'homme ne trouve jamais une satisfaction digne de lui, une vraie recherche n'a pas de terme, nous ne rencontrerons jamais l'objet d'un désir profond, la fin d'une pensée, même dans la mort qui l'interrompt, qui la coupe et ne la finit pas. La vie est une pensée mutilée par la mort.

Éprouver la vérité de toute pensée, de tout sentiment en les ramenant à la vérité humaine d'une agonie, d'une mort que nous avons vues, vécues. Tout ce qui satisfait à cette réalité est probablement vrai, le reste est sûrement faux.

LXXVIII

Ma pensée n'est jamais une effusion mais l'approfondissement de mon être, la conquête terrible et douce, soumise et passionnée, des sources de ma vie. J'ai en moi, dans le secret de mon ignorance, sous la dureté de mon indifférence, des sources que je ne pourrai jamais posséder. J'ai en moi des pensées qui dépassent ce que mon être physique pourrait supporter de vérité. J'ai en moi l'infini, les cieux et la liberté étrange de les posséder. J'ai en moi le bonheur sûr, illimité, pour moi, pour d'autres peut-être. Je l'ai en moi comme la plupart des autres. Mais comme la plupart des autres, n'osant pas m'avancer vers cet abîme de joie, je trahis mon destin. Il me manque un peu d'audace. Moins peut-être, il me faudrait donner ce consentement qui s'impose parfois de lui-même à nos âmes, ce consentement que je retrouve souvent dans le silence. Descendre dans ma joie, me confier à cette destinée de grandeur que je sens si impérieuse, si nette et si simple, toutes les fois que je suis libre d'adhérer à mon destin. Impossible de vaincre le bruit et pourtant je voudrais maintenir le silence sacré qui est le milieu naturel de ma pensée, de l'inspiration et de la grâce. L'âme, dans les tribulations matérielles, peut sauver son

intégrité, c'est-à-dire franchir, sans trop se diminuer, les zones désertiques mais elle ne peut plus entendre son inspiration, continuer cette prière douce et forte qu'est toute méditation sincère. On ne me prend jamais une heure, une minute de ma vie, mais l'infini qui tenait dans cette minute. On m'arrache à Dieu. On saccage le jardin merveilleux où j'allais réaliser, peut-être en cette minute même, toute l'intensité, la pure beauté de ma pensée, l'ultime destinée de mon amour. Ce n'est pas un peu de mon temps qui m'est volé, mais toute mon âme. Je voudrais apprendre à chanter, continuer mon cantique, commencer ou achever, selon mes forces, à chaque moment, ce poème épars en moi qui est un et que je n'ai jamais rassemblé, ce poème défait qui n'a jamais été exprimé et qui s'exprimerait pour moi, me semble-t-il, si, le voulant assez, j'avais le loisir sacré de l'écouter, de saisir le moment où je l'entendrais un. Et on me détourne de ce chant, on m'impose des besognes grossières, des travaux vils sans amour, sans beauté, ma vie se trouve brutalement interrompue, avant le seul événement qui devrait y mettre une fin, avant sa réalisation ou son échec dernier dans la mort.

LXXIX

Il ne faut pas séparer la grâce de la vie comme s'il y avait deux ordres. La grâce est au cœur de la vie. Plénitude et grandeur naturelles, la grâce, l'inspiration sont des faits ordinaires.

N'instituez jamais en vous une de ses luttes qui nécessitent une défaite. A la base de la vie morale, ne placez pas une inimitié. Ne séparez pas la grâce de l'ordre naturel. La grâce ce n'est pas la négation mais le triomphe de l'ordre naturel, son interprétation la plus libre et la plus puissante. Une négation ne signifie rien. Toute négation est un appauvrissement, une rupture avec l'être.

Combattez votre orgueil : lutte vaine, pénible, sans issue et qui diminue l'homme. Il refoulera un moment son orgueil, il ne parviendra jamais à le vaincre ou lui-même, vaincu, perdra la force vive de son intelligence, le courage d'être. L'orgueil le plus personnel, le plus fou est encore une forme de la grandeur humaine. Il ne faut donc pas le combattre mais l'interpréter, ramener à son vrai centre la force essentielle qui l'anime. Cela est possible sans violence, par compré-

hension, par recueillement. Pour être fidèle à son orgueil, pour ne pas le servir indignement, on est obligé de le porter à sa plus grande puissance, de l'élever à son état de force, de triomphe, sans dilapidation d'énergie, erreur d'évaluation, pensée inachevée, paresse ou durcissement intellectuel.

Il faut pénétrer le génie le plus profond de l'orgueil et comprendre que ce génie est le même que celui de l'homme et dans la même direction que la noblesse humaine la plus sûre et la plus désintéressée.

Aux heures où nous sommes le plus nous-mêmes, moments d'inspiration, de pleine vigueur, de grâce naturelle, nous n'avons aucunement le sentiment d'une dépendance, comme si notre force nous venait d'un dieu. Il est une grâce qui nous met et seule au rythme même de notre pensée profonde, faisant coïncider nos lignes d'activité avec nos lignes de force. Impossible de la tenir pour surnaturelle, anormale : elle est inscrite dans notre nature, dans l'essence de la pensée, rare mais parce que les hommes ne la cherchent pas, ne l'attendant que de leur chance ou des hasards de la faveur divine.

Il y a le hasard, tous les hasards, mais il y a aussi la méthode. Ceux qui se trompent sur le caractère de notre vraie force n'en connaissent pas les lois intérieures. Ils n'ont pas essayé de saisir dans l'intuition sa réalité normale, sa qualité, son rythme. Ils ne se sont jamais aperçus que la plus exacte rigueur spirituelle était la méthode même et le secret de la grâce,

d'une grâce non de hasard, non intermittente, mais qui dure, se renouvelle.

L'inspiration c'est une liberté profonde de l'âme rassemblée, une liberté qui est un amour désintéressé, intime, au cœur de l'infinité humaine. La grâce c'est cette liberté et cet amour, cette liberté qu'a seul l'amour le plus haut et le plus fidèle à lui-même, l'amour dans lequel objet et sujet sont identiques, sont un. La grâce c'est l'harmonie et l'abondance, c'est le tumulte heureux de la pensée, la force humaine libérée, exaltée par cette liberté qui lui est intérieure, par cet amour dans lequel elle s'accomplit.

La pensée est un rassemblement de l'être, un rassemblement qui se poursuit, mais la naissance de cet élan organisateur, ce rassemblement commencé que nous n'avons qu'à poursuivre, il ne dépend pas de notre volonté immédiate. La clarté de notre vie, l'inspiration, la puissance de notre intelligence ne peuvent pas tenir à un moment de volonté, elles dépendent d'une volonté plus intime et plus longue, mûrie au fond du cœur, éprouvée dans l'esprit, insinuée dans la chair. Silence intérieur et pensée sont les fruits mystérieux et sûrs d'une application courageuse, d'une sincérité obstinée devant soi-même, d'une fidélité qui ne se stérilise même pas dans l'incertitude, dans l'absence. Ces hautes joies viennent à leur heure et cette heure est toujours la nôtre. Pourquoi considérer comme miraculeux des états de lumière, résultant d'un choix de tout notre être, effets naturels d'une sincérité ferme et patiente. Grâces qui dépendent de

nous, de notre amour et de notre confiance, de choix très purs, sans but et qui étendent le pouvoir de notre volonté au delà de tous nos espoirs. Si, à certains moments privilégiés, nous pouvons jouir de cette certitude qui est dans le mouvement de notre pensée, qui se confond avec sa raison secrète de beauté, c'est que le reste de notre vie, jusqu'aux heures les plus dénuées, est aussi désir de fidélité, don profond de nous-mêmes à notre vérité certaine et insaisissable.

Acte intérieur et prière dépassée peut-être, prière adhérant davantage à la réalité de notre mission, ce recueillement et cette sincérité de l'intelligence qui veut trouver son groupement le plus puissant, une harmonie plus active et plus forte, jusqu'à la grâce, triomphe et plénitude de l'Etre.

Ne pas borner la vie, toujours attentifs à l'inspiration, au rythme universel de notre grandeur humaine, nous devons nous abandonner à la pensée. C'est mensonge que de jouer sans vouloir s'engager, de se prêter au jeu admirable de l'idée en limitant sa mise, de jouer pour gagner sans vouloir gagner tout à fait. C'est tricher contre soi-même que de se prêter au jeu de la forme plutôt qu'au jeu suprême de la découverte, à la mécanique du jeu, à ses hasards apparents plutôt qu'à sa profondeur mystérieuse. Il n'y a pas de sincérité sans risque, de disponibilité sans liberté profonde. Il faut s'abandonner armé, sans renoncer à rien, sans prudence mesquine, mais aussi sans rien négliger de tout ce qui peut nous maintenir dans l'être, sans dédaigner la méthode, la science. Dans leur intégralité,

la méthode et la science ne nient pas plus la grâce que les mécaniques. Ne négligeons aucun des moyens de notre grandeur. N'effleurons aucune réalité, le plus grand effort les reconnaît toutes, l'effort qui, loin des ruses mesquines, ne consent qu'à la plus grande ruse qui est toujours de s'abandonner à la pensée la plus exigeante, à cette raison que notre pensée garde toujours d'ordonner nos forces en vue d'elle-même.

LXXX

PASCAL poursuit dans la charité un ordre d'abandon, d'oubli de soi-même et de toute frivolité, jusqu'à la perfection nue de l'être, jusqu'à l'assentiment complet de son cœur et de son esprit à cette vérité essentielle qu'il sent vivre en lui.

L'amour est le moyen de la charité et la charité est le lieu de la grâce. Pour qu'un homme revienne à lui-même, au propre de sa valeur, un immense déblaiement est nécessaire. Dès qu'il est accompli, l'homme, accordé à son destin, comprend son universalité. Notre fidélité à nous-mêmes est aussi notre fidélité à l'être humain, à tous les hommes. Nous ne pouvons aimer les hommes peut-être que dans cette raison d'infinité qui nous est commune. L'abnégation est la justification de l'homme. Poursuite de l'Etre à travers les formes encore mêlées de l'être, la charité est notre plus haut intérêt.

Pascal a trouvé une voie personnelle, un chemin très sûr entre notre misère la plus affreuse et notre plus haut contentement. En affirmant dans sa vie qu'il y a, au-dessus de l'ordre des géomètres, un ordre

de la charité, il a justifié l'homme dont il avait étalé toutes les bassesses, il a justifié l'humain jusqu'à la communion des hommes.

On peut se faire un devoir de force, se proposer un ordre; cette force conquise et cet ordre réalisé, un même désir est en nous, une même volonté subsiste qui exige un nouveau dépassement. Nous ne connaissons pas notre désir essentiel. Notre conscience ne peut jamais dominer cette raison intérieure qui meut notre vie.

L'ordre de la charité s'applique à l'intelligence. L'intelligence n'est pas distincte du cœur. L'amour est une pensée. Une pensée sur nous-mêmes, une appréhension directe de notre élan. L'amour est une harmonie et une libération, une force dans notre force, un sentiment essentiel qui ne décrit pas sa limite, qui repousse toujours nos bornes momentanées. Tout amour assure notre unité, le rassemblement de notre être. Nos rapports avec nous-mêmes et avec autrui veulent une seule loi car l'humain est l'humain en nous et hors de nous. La pensée ne peut jamais tendre entre l'humain des frontières arbitraires. Ainsi, la charité est une discipline intellectuelle, une méthode d'unité, elle doit, par conséquent, rester personnelle, ne prenant son être que dans le nôtre, acte intérieur, verbe de notre destinée et non pas fuite, abdication personnelle dans les œuvres extérieures de l'amour. Tout acte qui nous dépasse est contraire à notre vocation et arbitraire. Débordant sur sa cause, il ne peut se justifier, toujours injuste envers autrui ou envers

nous-mêmes. La charité ne peut jamais aller contre notre fidélité à nous-mêmes.

Aimons l'homme selon nous-mêmes, au centre de notre pensée, sans nous détourner de notre ligne de grandeur, de notre raison la plus générale et la plus profonde d'aimer. L'amour ne doit connaître et consentir qu'à l'absolu, c'est-à-dire tendre et toujours à notre plus pure vision, à nos dernières possiblités et sans limites, sans satisfaction de renoncement.

On ne réalise pas son effort en une fois. Je veux supporter mes faiblesses mêmes. Il n'est pas permis d'être toujours prêt à mourir. On entre dans cette grâce, on s'avance dans l'accomplissement puis, en apparence, tout au moins, rien n'est fait et il faut reprendre son effort, sa misère. Mais recommencer c'est entreprendre une sorte de vérification sincère, de preuve sans volonté d'enthousiasme, sans illusion facile. Tout résultat a besoin de confirmations qui le comprennent tout entier, le dépassent. Une vérification est une expérience mieux faite, la même ou une autre plus complète. Nécessité : toujours partir d'une plus grande misère pour arriver à la gloire intérieure momentanée d'une nouvelle interprétation.

LXXXI

La solitude est nécessaire. C'est la conscience de notre solitude inévitable, inscrite en nous, douloureuse et sacrée qui nous donne le courage de penser et nous fait accéder à une vie supérieure. L'homme est aussi seul devant la pensée que devant la mort. Chacun a charge de vivre, de se mesurer à l'infini de l'intelligible. Impossible de diviser le fardeau, il faut être seul. C'est la noblesse, la dignité de chaque individu que personne ne puisse le suppléer, ni même l'aider dans aucun moment essentiel. Malgré toute l'ingénue confiance qu'il peut avoir dans ceux qui l'aiment, l'enfant lui-même doit assumer, invariablement seul, le poids entier de sa pensée. Nous ne pouvons nous dégager qu'en abdiquant. La pensée veut un service personnel et complet. L'homme est seul ou il n'est pas.

Mais la solitude n'est qu'un début, elle n'est qu'une acceptation passive. Elle libère notre pensée pour que nous puissions, sans scrupules et sans illusions, essayer de remplir notre destinée, la grandeur dévolue à l'homme.

L'homme, à tous les âges, à tous les degrés d'intelligence, peut être exact à sa mission. A partir de

n'importe quel moment de sa vie, de n'importe quel état, il peut adhérer à sa vocation, ressaisir cette sorte d'absolu qu'il sentira toujours dans son cœur la nécessité d'égaler, sa seule règle.

Les hommes ne sont pas égaux mais semblables dans leurs possibilités. Ils n'ont qu'à être fidèles, à vivre exactement selon leur être, dans leur être. Il n'y a pas de devoirs extérieurs, de devoirs étrangers à l'être. Il n'y a que des lois, les lois de notre intelligence, de notre destinée. Les deviner, les atteindre c'est déjà s'imposer de les suivre. Comprendre c'est aussi saisir la nécessité intérieure d'un ordre, vouloir une nouvelle et plus difficile harmonie.

Une solitude profonde exprime toutes les solitudes, universelle. C'est celle d'un homme qui prend sur lui toutes les charges de l'humain, réalisant ainsi dans une vie, dans un effort spirituel individuel, toute l'humanité, assumant sans aide, simple et orgueilleux, la grandeur incluse dans le type. Le plus réel, le plus vrai dans l'infinité de la pensée et de l'amour essentiel, le plus seul, est aussi le moins isolé des hommes.

Entière solitude de tous ceux qui acceptent de supporter complètement toute leur humanité. N'être pas seul c'est refuser d'être au cœur de la vie ou n'être pas encore parvenu au centre vivant de la pensée.

La solitude est intérieure à toute émotion profonde, à toute pensée forte. L'amitié, l'amour le plus grave

nous apportent leurs émotions propres sans diminuer le vide inépuisable, le néant qui nous entoure. Tout sentiment profond, tout amour qui se lie dans notre vérité nous rappellent intimement à notre vocation douloureuse. L'homme doit être seul à supporter sa force, l'intégralité de sa force, toutes ses joies et toutes ses souffrances.

Il faut avoir dans son âme la certitude toujours présente d'un amour invincible pour comprendre cette solitude et ce devoir de solitude, pour y adhérer du fond de l'âme, sans se laisser jamais entraîner à l'incompréhension des autres ou de soi-même. La dureté est un moyen de renoncement comme la faiblesse. Notre solitude nécessaire et sacrée doit toujours être respect fervent de l'humain, reconnaissance en tout homme comme en nous-mêmes de notre plus haut destin. En dehors de toute dispersion comme des inutiles révoltes, nous devons vivre notre universalité, sans nous détourner de cette souffrance dont s'accompagne toute expérience sincère de nous-mêmes.

Solitude acceptée, solitude comprise et voulue et l'homme s'identifie enfin à son être, il reconnaît avec une fierté douloureuse son vrai et son seul domaine. Il se reconnaît et son domaine, le lieu de sa vraie pensée.

Mais cette révélation est d'abord une rupture. il est séparé de lui-même, en lui-même. L'unité première et apparente de sa vie est brisée. L'effort qui assure sa solitude l'isole aussi de lui-même. Les autres êtres

embarrassaient sa pensée, limitations, mais il lui restait un appui intérieur, une confiance qu'il ne dépassait pas, qu'il ne tentait même pas de pénétrer. Un autre univers lui est donné où la pensée se fuit elle-même, se purifie, indéfiniment de son propre contenu, le libère dans une solitude qui doit croître sans cesse.

Le néant semble s'étendre autour de notre pensée et en elle, intérieur, égal à tout ce qui est, à tout ce qui nous apparaît. Expérience douloureuse que l'on ne peut interrompre sans renoncer à la pensée, malgré tout notre seul bien. Nous avons d'abord la conscience d'une solitude presque unique et insupportable. Mais une épreuve plus longue nous découvre, dans cette même solitude, la nécessité commune de la pensée et de l'être. Le plus souvent c'est par elle que nous prenons vraiment conscience de la valeur universelle de tout homme, de cette égalité devant les conditions de la pensée en quoi consiste sans doute l'universalité des intelligences.

Comprise dans sa nécessité sans exception humaine, notre solitude nous paraît alors un peu moins difficile à soutenir et à vouloir.

LXXXII

Je ne trouve nulle trace de dégradation dans l'homme. Jamais il ne s'est assez élevé pour avoir pu se dégrader. Aucune fatalité, aucune déchéance ne me paraît peser sur la nécessité de chercher la grâce. Cette recherche impossible à satisfaire, cette inquiétude que nous ne pouvons pas épuiser restent cependant exactement proportionnées à nos forces, accordées au juste développement de notre valeur essentielle. L'harmonie, une harmonie assez haute pour nous apporter de grandes souffrances et pour nous obliger à mettre en œuvre toute notre force, une harmonie lointaine et merveilleuse me semble être la seule raison, toujours présente, des nécessités de la pensée, de ces lois naturelles donc justes, où d'autres ne veulent reconnaître qu'impuissance humaine et fatalité. Si la grandeur, plus facile, était à la portée immédiate des faibles et des lâches, sans qu'ils aient même à se transformer, où serait le prix de notre dignité d'hommes?

Non, je ne vois pas d'oppositions en nous à notre propre bien. Ces terribles concupiscences que dénonce Pascal et qui nous en détourneraient, seules elles peuvent nous donner la puissance de l'atteindre.

Tout l'intérêt de la vie est dans cette lutte qui se transmue en harmonie. Tout mouvement, toute grandeur viennent de ces contrariétés momentanées. La vie est, à chaque moment, de l'harmonie possible ou de l'harmonie en train de se faire. Le divorce entre notre désir de grandeur et notre bassesse n'est jamais ressenti par nous qu'aux heures où nous est donnée la possibilité intérieure de hausser nos concupiscences à l'amour de cette grandeur, de vouloir l'harmonie. L'homme est un. Dans l'unité de la vocation humaine, dans la conquête de l'infini, nous pouvons chercher non pas un bonheur entier qui n'existe pas, mais une libre et forte utilisation de toute notre vitalité, une action qui connaîtra l'enthousiasme et la douleur, le désespoir et la sérénité, qui s'épurera dans toute épreuve et parviendra à une ferme densité humaine.

Le principe de notre grandeur n'est pas séparé du principe de nos misères. L'homme n'existe que dans sa hauteur totale, c'est-à-dire, à partir du bas, de ses sensations les plus troubles. Il nous est impossible de compter sur une harmonie définitive : tout harmonie humaine est successive, rompue et ne peut qu'imiter le mouvement même de la vie. Rien en nous ne sera jamais harmonisé une fois pour toutes. Il faut que toute notre vie reste à l'état actif.

LXXXIII

L'INFINI nous baigne de toutes parts, milieu intérieur et milieu extérieur de notre âme éphémère. Notre existence fragile est saisie dans l'infini. D'intimes musiques, architectures d'émotions présentes, nous le rendent sensible. Nous sommes suspendus dans l'être par tout ce qui en nous est pensée vivante, par ces lignes de force qui semblent se prolonger au delà de nous-mêmes, comme si elles ne devaient se perdre nulle part. Unité mystérieuse, poids immense qui, à notre raison, paraît insoutenable, mais sans lequel nous n'aurions pas une minute de vie consciente.

Fragile équilibre d'être entre des forces immenses, réalisation subtile de puissance et d'aptitude à souffrir, notre pensée a la plus haute réalité qui soit et elle n'est presque rien.

Il ne peut y avoir passage du fini à l'infini, mais il y a échange incessant entre l'infini qui déjà est nôtre et l'infini encore inexploré qui nous entoure. Dès que nous sommes silencieux, dès que notre force la plus personnelle se recueille, la raison cesse de nous prêter

des limites arbitraires, de nous opposer des défenses et nous entendons en nous et hors de nous, autour de n'importe quelle intelligence, bruire l'infini.

Qu'y a-t-il hors de l'âme? Rien de ce qui est. Notre âme n'a pas de limites, elle n'exclut rien, elle est la forme de notre tout. Rien n'existe de ce qui n'a pas encore été traduit en équations personnelles. C'est dans notre âme qu'est la réalité de l'infini.

Puisque chacun est le seul sujet de l'être, le maître unique de l'infini, l'inégalité des hommes, n'importe pas. L'homme n'appartient à sa pensée que dans la solitude qui le soustrait à toute vie étrangère et tend à l'égaler à son type, à notre type commun. L'infini est humain et n'est qu'humain, il est toujours individuel. Notre être est le lieu d'une vérité qui ne serait pas sans nous. Que serait l'infini si nous ne lui prêtions notre architecture humaine. Cette réalité qui, semble-t-il, nous dépasse, qui déborde sur toute idée de temps, sur toute notion d'existence, elle est nôtre, c'est le sens intime que nous prenons de notre vocation. Toute notre individualité réside dans cette conscience, dans cette volonté personnelle de fidélité intérieure, d'adhésion à nous-mêmes. Il dépend de nous de rester ouverts au grand jeu sublime d'une pensée qui accepte l'accord de notre unité et de l'infini.

Vivre implique cette connaissance sûre des résistances, cette impossibilité de voir faux, de créer à

côté de la vie, hors de l'être et de l'unité, ce sens profond et multiple de la vie que l'homme de génie, considérant justement comme la part sacrée de l'être, se borne à exprimer dans son œuvre et par les moyens qui lui paraissent les plus simples.

LXXXIV

Aucune contradiction entre l'homme et l'unité. Le sens même obscur, même subconscient de notre correspondance avecl'unité est déjà une purification.

Notre grandeur, notre pureté n'est que la révélation dans nos actes, dans nos pensées, de notre unité cachée.

Toute harmonie est essentiellement unité, jamais accord qui se fait, unité approchée peu à peu. L'harmonie ne peut être passage du discontinu au continu, du multiple à l'un. Le beau ne s'atteint jamais par approximation. Harmoniser des éléments qui nous semblent distincts c'est reconnaître une harmonie interne, c'est affirmer et faire apparaître l'unité.

On ne crée pas l'unité, on ne crée pas l'harmonie, on les crée seulement de sa vie, de son sang, je veux dire qu'on ne les invente pas, on les exprime de sa propre essence, de l'essence humaine. C'est en soi-même que l'on retrouve cette grande loi de l'unité qui est inscrite dans la pensée, qui est déjà presque toute la pensée.

La vie est une affirmation.

Cette affirmation est l'unité.

L'unité est la formule de l'être. L'un et l'être se confondent. L'unité c'est la dernière possibilité de la contemplation, mais l'un ne peut devenir trop évident dans une âme sans qu'elle aille jusqu'à concevoir une sorte d'unité effrayante — ultime — entre la pensée et le néant, entre l'un qui est l'affirmation-limite de l'homme et l'inintelligibilité absolue où cesse toute affirmation. L'unité c'est la vie. La pensée, fidèle à la vie suppose l'unité, l'affirme, la veut.

La vie n'est possible que dans l'unité. Loi absolue. L'unité est le climat intellectuel de l'homme. Nous ne pourrions pas plus faire d'expérience hors de l'unité de la pensée qu'en dehors de l'univers actuel. Toute multiplicité est apparence, sa raison et sa fin sont dans l'unité.

Il n'y a jamais multiplicité mais défaut de mise en œuvre. L'homme ne dépasse jamais l'unité. Il ne peut se donner que l'unité pour fin, car derrière cette grande affirmation totale et exacte de notre être et de notre vocation, il n'y a que la mort, le néant absolu ou l'inintelligible, cette contradiction insurmontable de l'être et cette souffrance sans justification.

Unité, tremblement de l'être, effroi divin.

Dieu est un.

L'homme est un en son essence, un dans sa vocation.

L'homme est un tant qu'il est.

Il est toujours un dans ses profondeurs, dans sa justification.

Pour qu'il cesse d'être un, il faut qu'il meure. Mais alors même il ne cesse pas d'avoir été un.

L'unité de Dieu : son seul mystère qui comprend

tous les autres. Le secret de son unité est le secret de sa perfection et de sa permanence.

Comment les hommes n'auraient-ils pas déifié l'unité dès qu'ils eurent senti que la grandeur de leur archétype était dans l'unité. Ils ont voulu justifier la création en justifiant la vie humaine. L'acte pensée ne peut jamais se justifier que d'une seule manière.

L'unité, si mystérieuse en Dieu, est exactement aussi mystérieuse en chacun de nous. Les hommes ont pu inventer un Dieu, mais ils n'ont pu inventer une seule idée profonde. En matière spirituelle, on ne peut inventer que des erreurs.

Nous n'avons même pas transposé en Dieu nos réalités humaines, nous n'avons embelli en lui aucun de nos gestes, de nos actes, nous n'avons changé que les épithètes, faute de pouvoir ajouter la moindre valeur au verbe, à notre verbe, au verbe de notre esprit.

Ne disons pas que le mystère de Dieu est plus grand que celui de l'unité car le mystère de l'unité comprend celui de tout dépassement, de toute affirmation, de toute négation.

LXXXV

La certitude n'est jamais une base, une position de départ, quelque chose de ferme et d'assuré en dehors de nous-mêmes. La certitude est à notre limite, c'est le lieu de notre plus grand effort, une plénitude momentanée, l'affirmation la plus harmonieuse, la plus unitive, à laquelle, dans notre force du moment, nous puissions parvenir. Toute certitude est un dépassement soudain de nous-mêmes, la joie d'une conquête commencée, la découverte d'un espace libre, d'un nouveau continent.

Nous touchons à la certitude comme la mer à son plus haut rivage. Triomphe d'un moment, silence intérieur, repos grave, prière spontanée où notre âme oublie la fatigue de l'effort pour renaître au courage de tout recommencer.

Chacune de nos certitudes est d'ensemble et aucune ne ment mais aucune ne peut nous donner une confiance entière.

Cette certitude, plus haute que les autres, dans laquelle pourraient se résoudre notre inquiétude et notre misère, cette certitude dans laquelle la joie trouverait la plus haute joie et la souffrance sa loi bienheureuse, elle nous est défendue tant que nous

n'avons pas épuisé nos moyens de grandeur. Elle nous est défendue sans doute jusque dans la mort. Aucune foi ne peut nous la donner.

Nos certitudes ne sont que des vérifications provisoires de notre être. Nous assurant dans notre effort, elles nous imposent l'audace d'agir et de vouloir.

Quand nous n'avons pas une confiance actuelle, nos certitudes passées restent des espérances secrètes, des preuves. Hauts moments de notre pensée dans la discontinuité nécessaire de nos élans, de nos inspirations et de nos efforts. Nos certitudes passées nous garantissent d'autres certitudes et la fragilité de toutes les certitudes nous garantit la plus haute, la seule certitude : notre loi, notre infinité.

S'il pouvait y avoir des certitudes profondes indépendantes du mouvement de notre vie, si une certitude pouvait s'imposer à nous, sans que nous ayons à la conquérir et à la perdre, il y aurait manque d'unité dans l'esprit humain. L'homme vivrait selon plusieurs vérités, nous serions séparés de nous-mêmes. Toujours quelque partie de notre âme serait en marge de notre effort.

Notre raison n'est impuissante qu'à nous libérer de notre destin, elle n'est pas infirme à l'intérieur de cette nécessité où d'autres voient notre misère alors qu'elle demeure la condition essentielle de notre réalité, de notre grandeur.

LXXXVI

DESCARTES incapable de se fondre en Jésus.

Il amène le « je » à l'unité, à la plus grande probabilité permise. Il ne décompose jamais le « je » de son essence. Il maintient et utilise son être, il lui propose l'infini. Ce n'est jamais en arrière du « je » qu'il cherche cet infini.

Descartes n'abdique jamais son être.

Un homme fidèle à lui-même, un, de sa naissance à sa mort. Un masque? Peut-être. Plusieurs? On en pourrait discuter. Masqué, mais un seul rôle. Pour lui-même, en lui, il n'est pas, il n'a pas été plusieurs.

S'il a vécu sage ou fou, il a toujours été sage ou toujours été fou. Et cette unité n'est pas de hasard, elle est de vocation, elle est de grâce. De grâce et de méthode. Sa méthode intérieure, sa méthode profonde est de grâce et de raison.

Il a élevé la raison à la grâce.

Raison était sa vocation. Grâce était sa vocation. Raison adaptée, raison totale et profonde est la vocation de l'homme, son essence. Nous appelons grâce la raison, cette raison-vocation quand nous n'en sentons que la grandeur sans en avoir saisi le naturel, la parfaite adaptation.

Descartes, comme Pascal, accepte, veut l'effort total qu'il faut pour se maintenir dans l'être, pour supporter la création nouvelle, incessante, qu'est toute création continuée, continue. Il veut avec une intensité presque égale mais plus régulière, avec une passion qui risque moins de se surpasser.

Autant de force, sinon d'impétuosité, de violence, dans leurs naissances de chaque moment.

Descartes plus ménager de sa force vitale. Descartes mesurant mieux son effort. Il veut subsister, il veut continuer sa découverte de l'intelligible, des lois physiques.

Pascal outrepasse son « je », il veut mépriser son « moi », toutes ses pensées tendent à le recréer dans l'être, dans un certain absolu spirituel, il veut aller au fond.

Descartes a reconnu et accepté ses limites, meilleur moyen de n'en pas avoir, de pouvoir toucher à l'infini, comprendre ou sentir ce que l'on ne peut pas embrasser, posséder pleinement. L'acte même de penser, de rebâtir un monde, la création, le corps humain ou les opérations de l'entendement n'est pas sa fin dernière mais son moyen, sa fin immédiate. Il s'est adapté plus que Pascal à la discipline de l'acte. Il a réglé sa vie.

Pascal abdique la sienne pour la prouver, pour la perdre et, en la perdant, la retrouver. Humilité orgueilleuse. Une fierté qui ne peut se résoudre qu'en grandeur de pensée, en sublimité. Il s'oublie, il ne se perd jamais. Il ne parvient pas à se perdre, même quand il tend les bras à son Libérateur. Sa misère et sa grandeur inséparables le maintiennent dans son être.

Comme Descartes, il est « un », comme Descartes, il sait que sa vérité n'est que probabilité et il veut s'oublier, se renier, pour atteindre, pour deviner la vérité vraie, pour s'approcher de l'être universel. Pour cette grande fin, il n'a qu'un moyen, qu'une voie, celle du salut, et il méprise tout le reste. La discipline de l'acte est dans les exigences de sa pensée qui est toujours un acte.

Descartes à côté de Pascal semble habile. C'est qu'ils ne font pas le même cas du monde. Descartes le méprise, Pascal le hait. Descartes, en philosophe, compte avec lui pour pouvoir vivre et penser sans lui. Pascal, en chrétien, ne veut pas tenir compte de lui, si ce n'est pour le sauver. Il le hait comme toute la création, comme lui-même. Qu'il l'aime ainsi en le tenant séparé!

Descartes continue sa création, renaît, mais, dans les cadres de sa vie, dans son existence dont il sait à peu près les mesures, il ordonne chaque moment en soi et par rapport au tout.

Pascal reste aussi lui-même et aucun de ses moments ne sort des cadres de sa vie. Et pourtant il y a dans sa création continuée qui le maintient identique à lui-même, il y a dans chaque moment de sa pensée, un acte de création souveraine qui semble plus miraculeux et moins méthodique que chez Descartes. Il y a un acte de création qui semble isolé, une sorte de prodige.

Ils ont une méthode intérieure aussi sûre, mais Descartes domine sa méthode consciente, claire, et Pascal est conduit par sa méthode qu'il saisit par intuition, mais qui est aussi forte que lui, qui est lui.

Même différence qu'entre leurs tempéraments physiques, qu'entre leurs santés. La complexion de Descartes aussi était mauvaise mais Descartes s'était guéri, avait harmonisé ses forces physiques par un calcul, un équilibre, un régime et un ordre intelligent de ses passions. Il avait contenu la violence, l'intensité de ses sentiments dans une merveilleuse discipline d'unité active, de liberté complète, non de liberté dangereuse mais de liberté virile et intelligente, il sentait les conditions de leur accord, de leur union, de leur résistance.

Pascal qui souffrait bien plus, Pascal pour qui la misère de vivre fut toujours plus présente, ne se souciait guère de cette harmonie, il tirait tout ce qu'il pouvait d'illumination, de grandeur spirituelle, de ses moments de santé et de ses heures de souffrance, il se soignait par devoir, jamais son esprit, son âme ne le soignaient. Il manquait d'amour, il en avait trop pour se soigner en y songeant, pour vouloir se guérir.

Descartes évitait la mort, non Pascal.

Descartes ne craignait pas la mort, Pascal la désirait, l'attendait.

Pascal a voulu se fondre dans le Jésus viril du " Mystère " et avec lui dans l'être universel. Presque toute pensée de Pascal est un désir d'accomplissement. Il voudrait toujours que sa vie s'accomplisse comme s'est accomplie la vie de Jésus, sa destinée, son sacrifice, son acte sur la croix à la minute dernière. Presque toute pensée de Pascal est un acte de passion, un acte d'amour qui ne trouve pas encore l'accomplissement de la charité, l'orgueil abdiquant dans l'abnégation sublime de la mort. Il refait sans

cesse l'effort du sacrifice. Se maintenir dans l'être, c'est pour lui, dans son secret, se maintenir dans cette volonté de sacrifice jusqu'à ce que la grâce, le moment de grâce qu'est l'acceptation de notre sacrifice, son accomplissement, nous apporte la délivrance.

Il tend son être comme pour mourir.

Pascal ne peut pas mourir. Son orgueil ne meurt pas. Le sentiment de sa grandeur, de la grandeur, ne s'éteint pas en lui. Il cherche Jésus, il cherche à se perdre en Jésus, à mourir en Jésus, à être un moment Jésus, puis rien. Il n'y parvient pas. Il y a en lui une force virile, une humanité concentrée, violente, puissante à l'extrême, qui résiste. Il veut et ne peut pas mourir. Son tragique c'est d'être tout entier de volonté avec Jésus, avec le Christ mort éternellement vivant et que cette volonté ne suffise pas, qu'il ait auparavant tout son génie, toute sa souffrance et son espoir, sa grandeur-misère à vivre et à exprimer.

Personne ne donne à Pascal le coup de lance.

Les persécutions contre les Jansénistes ne l'aident même pas à mourir, elles ne montent pas jusqu'à sa foi, jusqu'à ses espoirs, elles n'atteignent pas son orgueil. Il lui faut épuiser sa vie, mûrir l'accomplissement de son être dans la douleur, attendre sa délivrance en expiant son génie, en expiant dans la douleur de ne pas mourir et en expiant dans la joie, dans le sentiment de péché que lui donne son orgueil. Nulle grandeur n'a été plus douloureuse à un homme, plus chèrement payée. Équilibre pourtant de ses pensées écrites. Cette agonie se devine, quelques mots la révèlent, elle n'est pas écrite.

Unité de ces pensées, semblable à l'unité de tous les crucifix.

Il lui faut toute sa grandeur pour se maintenir dans sa passion de sacrifice, dans sa violente volonté de charité et cette grandeur maintient armé son être qu'il voudrait désarmé, sa charité fait obstacle à sa fusion dans sa charité, il ne peut pas entrer dans le néant bienheureux de l'amour, il le veut trop. Il essaie de se mépriser, de s'abattre devant Dieu avec une passion qui fait obstacle à son humilité dans son humilité même. Il réalise malgré lui tout son orgueil dans son abdication.

Il se trouve en voulant se perdre.

La charité est difficile. L'intention, la passion de charité ne suffisent pas. Ce ne sont que des appels à la charité. Jamais peut-être on n'a voulu avec tant de passion aimer Jésus. Mais dans la volonté d'aimer, il y a une force qui nous porte à côté de l'amour, qui nous détourne de l'amour. L'amour est désarmé, l'amour est une soumission triomphante, une humilité heureuse et active, une force libre et spontanée. Le don d'amour n'est pas un fruit de volonté.

Pascal tend les bras à son Libérateur.

Délivre-moi dans l'amour, Seigneur, de la volonté que j'ai dans mon cœur et dans mon cerveau de t'aimer, délivre-moi de la froideur secrète, involontaire, intérieure à mon amour pour toi, qui est la raison peut-être de ma passion et qui est ma misère. Je

t'aime d'un amour humain et inquiet malgré ma certitude. Je t'aime mais mon amour n'est peut-être qu'une exaltation orgueilleuse de ma présomption, de ma dureté d'intelligence et de cœur. Tu es ma certitude. J'ai une certitude inébranlable — mais qui s'est jamais maintenu dans une certitude? Tu es sensible à mon cœur mais qu'est-ce que la sensibilité de mon cœur? Il y a en moi quelque chose qui se rit de cette sensibilité, qui en a compris la vilenie. Oui, je crois dans la lumière naturelle qui me révèle la nécessité d'un Dieu, mais si je crois, c'est que je ne crois pas. Si je crois, c'est que je veux croire, c'est que je choisis de croire. Mais en choisissant de croire, je choisis aussi de ne pas croire. Si je fais un pari, je ne parie pas. Si je ne veux pas qu'il y ait de réserve dans le consentement que je donne à un mouvement intérieur, à une intuition, à un jugement, à une croyance, c'est que je maintiens une réserve. On n'abdique pas son humanité, on ne l'abdique qu'en désir. Tout don est un refus. Il n'y a pas de sacrifice complet. Tout amour est mêlé de haine. La charité serait un acte complet — Seigneur, qui a jamais achevé un acte? Il n'est d'autre achèvement peut-être que dans l'accomplissement total d'une vie, dans les morts privilégiées qui sont le terme de l'acte commencé au premier souffle de l'homme. Notre durée inscrite dans notre substance est la seule mesure de l'acte complet. Nous ne sommes capables que d'un seul acte complet et toutes nos plus hardies tentatives ne sont que des moments de sa réalisation, des efforts pour qu'il ne « rate » pas. L'homme est un dans sa durée et il ne peut accomplir qu'un acte. Un acte souverain de

charité emporte toujours la vie. Aimer en réservant quelque chose de soi-même, aimer et vivre encore, ce n'est pas aimer. Et mourir pour quelqu'un, mourir seulement, ce ne serait pas aimer. Pour mourir en vous, Seigneur, il faut donc que j'accepte de vivre sans vous, il faut que je subisse de vous aimer si mal, il ne faut pas que je me révolte contre ma misère, mais que je la sente davantage, à chaque moment, pour mieux lutter contre ma dureté, pour qu'elle soit complètement réduite, le jour où vous accepterez que je meure.

Mon humanité est ma vraie croix. Quand j'aurai gravi avec elle, sous elle, tout le chemin du sacrifice, alors seulement je serai prêt, alors seulement je pourrai dire sans douter : « Seigneur, je vous aime. » Ne me délivrez pas, Seigneur, j'attendrai votre heure. Je veux me reposer dans votre paix infinie, mais je le veux avec assez de force pour attendre votre miséricorde, pour ne pas vouloir devancer votre amour et votre pardon. Vous me pardonnerez et m'aimerez d'avoir été homme, et d'être sorti de mon humanité, au dernier moment, à force d'avoir tendu mes bras vers vous. Vous me pardonnerez et m'aimerez de tous mes efforts et même de mes erreurs. Cette certitude, ma plus grande certitude, celle vers laquelle je m'efforce le plus, suffira à me consoler dans les incertitudes et dans les contrariétés nombreuses qui traverseront mon chemin de vie, ma voie de salut et de charité. Et si je ne souffre pas assez, si je ne peux pas souffrir assez, si je ne sais pas, Seigneur, pardonnez-moi.

LXXXVII

« ... *J'ai appris d'un domestique qui l'assistait dans sa maladie, que (sa fièvre lui ayant fait un transport au cerveau) dans la violence de cette fièvre, il répétait souvent : « Il faut que cette âme soit « délivrée de la misère où elle est, afin qu'elle soit en « repos, et ait son accomplissement. »*

(Lettre du Père Fr. Viogue à M. le Roy, Abbé de Saint-Martin et Chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois.)

Descartes ne dit pas : « Seigneur, délivrez mon âme de la misère où elle est .» Les paroles qui lui échappent dans la violence de la fièvre expriment tout son être; sa pensée, ses forces, sa vie s'accomplissent en cette intuition qui est volonté et connaissance, connaissance dépassée et volonté dépassée, mais encore connaissance et encore volonté. Valeur métaphysique de ces mots. Prière essentielle, prière intérieure qui a cherché la dernière raison des

choses, qui n'est plus que l'affirmation, la constatation d'une nécessité, divine peut-être, en tout cas d'une nécessité absolue pour Descartes. Cette prière n'est pas une imploration, elle est une évidence, l'évidence dans laquelle s'accomplissent toutes les clartés que la conscience de Descartes eut sur l'univers et sur la pensée. Mais une évidence qui enferme le sentiment d'une misère et toute la perfection de conviction, toute la ferme violence qui peut entrer dans un espoir. La dernière évidence de Descartes est une prière : « Il faut que cette âme soit délivrée de la misère où elle est. » Il ne dit pas « il faudrait », car il a confiance dans la fidélité des lois éternelles. Mais cette même vue intérieure l'habite et il répète plusieurs fois les mêmes mots parce que l'intuition qu'il a d'une délivrance nécessaire n'est pas la délivrance. Comme tous les hommes, Descartes est seul dans la mort. Il faut que son âme soit délivrée et reçoive son accomplissement. Tout ce qui dépend de lui-même pour cet accomplissement, il lui semble qu'il l'a fait, il ne doute pas, il attend et se persuade de plus en plus de sa conviction ou de son espérance. Ainsi, que de mouvement, que d'ardeur dans cette contemplation de la même idée, de la même nécessité, d'une seule évidence. Évidence merveilleuse et terrible dans laquelle il sent sa solitude, sa solitude que l'agonie achève d'accomplir.

Il conserve pourtant le plus beau courage intellectuel et sa méditation garde une ferme objectivité. Il s'oublie dans ses suprêmes moments, il s'oublie entièrement pour qu'aucune ombre ne lui cache la lumière. Il ne pense pas : « Il faut que je sois délivré de la

misère où je suis afin que mon âme soit en repos et ait son accomplissement » mais : « Il faut que cette âme... » Cette âme c'est bien la sienne. S'il s'oublie tout entier et seulement s'il s'oublie, il gardera encore la force de l'accomplissement. Calcul inconscient ou plutôt sublime habitude. Fidélité, constance dans la grandeur.

Le premier aveu de Descartes. Enfin son secret lui échappe. Jusque-là il avait pu le taire. Sa misère, il avait su la contenir dans sa force et dans son silence. Pour qu'il l'avoue, il faut qu'elle soit devenue plus grande. Il faut que Descartes, vaincu par elle, soit prêt à triompher en elle. Cette première plainte, cette plainte audacieuse — toute proche de la gloire — cette plainte qui est déjà une proclamation : « Il faut » Grandeur extraordinaire de cette âme pour qu'elle sente ainsi cette nécessité, qu'elle l'affirme, la reconnaisse et la veuille. Son secret lui échappe mais il ne lui échappe pas tout entier et nous ne pouvons pas pénétrer le mystère d'évidence du « il faut ». Il nous est impossible d'apprécier ce mot dans sa réalité vécue, de le comprendre dans la portée singulière que lui donne la valeur propre de Descartes. C'est une de ces paroles presque impénétrables qui sont des actes contenant la substance entière d'une âme. C'est l'acte complet d'une vie, un mot égal à la mort. Mais un homme ne peut être qu'approché, jamais compris. Le verbe de cette phrase lumineuse, éclatante, restera toujours impénétrable malgré sa précision violente, son caractère définitif. Descartes ne s'est pas trahi dans son délire. Ce cri aussi grave que son visage est également silencieux. L'ordre des termes est splendide. Quelle

grandeur souveraine, quelle maîtrise dans la douleur. Exactitude décisive, fidélité. Je ne connais pas de propos où plus d'amour ait été mis, où plus d'amour demeure. Quelle prière complète. Une expression entière de la vie humaine et sa justification héroïque et simple. La sérénité dans l'aveu — forcé — d'une insurmontable misère.

Toute sa vie il avait su accepter et retenir toute plainte. Il avait réalisé en sa pensée un équilibre magnifique et son effort sans défaillance n'était jamais « misère ». Mais l'épreuve, la grande épreuve va le faire accéder au sommet de sa grandeur. Alors, cette haute et pure intelligence s'épure encore. Nous devons en croire le Père Viogue. Depuis son arrivée en Suède, Descartes préparait avec plus de recueillement et de fidélité l'accomplissement de sa destinée. Il était allé, à son insu peut-être, au-devant de la mort. L'heure approchait mais déjà Descartes, de son mouvement propre, fidèle à toute sa vie, à son destin constant dans sa méthode, s'égalait à la nécessité de mourir et dans la mort de remplir, avec une exactitude héroïque, toute sa vocation de grandeur. Sans avoir à se nier en quoi que ce fût, suivant sa loi d'accomplissement, il se purifiait. Dans son unité, il cherchait son unité. Ses dernières lettres nous le laissent deviner plus grave et plus attentif. Le Père Viogue admire la « sainteté » de sa vie à Stockholm, l'exactitude, la dévotion avec laquelle il accomplissait ses devoirs religieux. Il rapporte les circonstances édifiantes de sa mort. En sceptiques nous pourrions douter et sourire. Il vaut mieux comprendre. Descartes n'était pas masqué alors. Il était sincère. Mas-

qué, il ne l'a jamais été que pour être sincère. Mais il n'avait plus à prendre la peine de se masquer. Sa gravité l'en empêchait et la gravité de l'heure prochaine. Descartes assistait à la messe et Descartes communiait, mais quelle grande chose qu'une messe de Descartes et quelle grande chose qu'une communion de Descartes. Cet homme s'amuserait à nous tromper, il daignerait, jusqu'à la dernière seconde, s'appuyer un masque contre la figure. Regardez ses yeux. Descartes à genoux m'émeut. Il y a nécessité qu'il soit sincère. Il l'est. Sa sincérité dépasse toute sincérité parce qu'il remplit son être, parce qu'il est d'une fidélité sans égale à lui-même et à sa vocation, à la vocation d'homme. Descartes sait le sens des sacrements de l'Église. Il sait que leur valeur pour lui est indépendante des idées moyennes, des préjugés collectifs. Il en fait ses sacrements. Il essaie d'en avoir la plus haute conception possible, il leur trouve ainsi une interprétation adéquate aux besoins de son être, de sa vie spirituelle. La messe, les sacrements l'aident à se comprendre et à se maintenir en communion avec lui-même, c'est-à-dire un dans son effort, un avec sa vocation, un dans l'Etre, un dans l'amour. Descartes respecte sa méditation, son accord avec lui-même, les conditions de sa pensée, il respecte sa mort. Il emprunte volontiers au catholicisme un symbolisme, une foi qui répondent à sa règle, à sa méthode, à son choix. Qui oserait dire que Descartes ne croit pas et affirmer que lui-même croit davantage, qu'il croit? Est-il un homme plus fidèle au Dieu du catholicisme, un homme plus juste, l'homme d'une prière qui aurait l'exactitude et la beauté du « il faut ». Il ne croit pas? Comment

croire davantage au contenu d'une religion? Est-ce au contenant seulement qu'il faut croire, aux formules, aux dogmes, aux lettres qui ne vivent pas, qui pèsent sur la vie? Descartes, dans ses derniers mois, se préparait. Toute sa puissance de dédain, tout ce mépris violent, implacable qui, pendant un temps, avaient été les conditions de sa belle obstination claire et mesurée à vivre dans l'amour et dans la force, on dirait qu'ils se muent aussi en lumière. La splendeur de l'amour dévore les ombres que projetait cette force. Tout devient lumière. L'effort de Descartes vers la pureté essentielle grandit de jour en jour. Puis le moment est venu, c'est la grande épreuve, la réalisation, la purification définitive. Alors l'effort de Descartes devient si intense qu'il s'accompagne d'un sentiment de misère excessive : «Il faut que cette âme soit délivrée de la misère où elle est... », car elle se soutient encore dans l'être par un triomphe douloureux mais elle ne peut plus, elle est à l'extrême limite de ses possibilités, soutenez-la encore un peu dans son être pour qu'elle ait l'accomplissement, pour qu'elle trouve le repos. C'est la première fois qu'elle demande le repos. Elle ne le demanderait pas si elle n'avait pas atteint sa destinée. Descartes demande sa libération. Descartes demande sa mort. Il veut mourir quand l'heure est venue. Il n'a pas laissé à la nécessité le soin de lui imposer sa loi. Il trouve la même loi dans sa pensée et dans son cœur, le même décret : « Il faut. » Descartes suit sa voie jusque dans la mort. Sa méthode qui est une méthode de vie le conduit jusqu'à la limite, le soutient jusqu'à ce que le souffle lui manque. A la fin de sa vie, pour l'ultime

accomplissement, il a fallu qu'il souffre des douleurs insupportables, une misère trop cruelle. Pour parvenir au sommet de sa pensée, il a fallu qu'il demande, qu'il souhaite la libération de mourir, l'acte unique de l'accomplissement et du repos.

LXXXVIII

Le livre est anonyme, et il a pour titre « Voyage du monde de Descartes ". On ne peut refuser à l'auteur la gloire d'avoir bien exécuté le dessein qu'il a eu de faire un roman : et l'on doit au moins luy en sçavoir autant de gré que l'on en sçavait à M. Descartes, lorsque pour plaisanter avec ses amis, il appeloit sa Philosophie "le roman de la Nature"...

(*La Vie de M. Descartes*, par A. Baillet. Préface page XVIII).

« Feu M. Paschal appeloit la philosophie cartésienne « Le Roman de la Nature, semblable à l'histoire de Don Quichot. »

(Lettre de Menjot à Puerari — Œuvres de Pascal, Édition des Grands Écrivains de la France. Hachette, 1914. Tome X, p. 45. Note I.)

Don Quichotte invente une vie à sa mesure, des nécessités qui, répondant à la grandeur de son âme, lui permettent d'accomplir la plus valeureuse expérience de lui-même. Il fait intervenir toute sa puissante

imagination dans la réalité des faits, mais son héroïsme et sa sagesse restent vrais à l'intérieur de cette folie organisée par un grand rêve.

Don Quichotte ne pouvait pas, toute sa vie, se plier à la pauvreté réelle des événements, trouver ses chances de grandeur dans la vérité objective de son existence. Pour acquérir ce courage patient et qui discerne notre rôle exact, il faut une expérience du rêve, il faut que l'âme ait fait l'épreuve d'elle-même dans les grandes possibilités de l'illusion, dans une longue et périlleuse aventure de conscience.

Les événements imaginaires nous séparent peu à peu d'eux-mêmes et des événements vrais pour nous rendre à notre valeur la plus pure.

Plutôt que de renoncer, Don Quichotte s'est fait un monde héroïque mais il a pris soin de n'y pas mourir, de retrouver sa vérité primitive, sa première innocence plus instruite, transparente. Il a vécu toute sa vie. Pour être le grand homme que son temps ne lui permettait pas d'être, ni ses forces physiques, ni peut-être la haute et fervente ingénuité de son cœur, il s'est enfui dans un monde admirable — mais est-ce fuir la réalité que de permettre à son âme de remplir tout l'entre-deux de misère et de gloire?

Don Quichotte veut-il se tromper au départ, dans le détail de ses aventures, sur Dulcinée, jusqu'où? Qu'elle est belle la longue voie périlleuse qu'il a voulu suivre! Idéalisme nourri des plus rudes réalités.

Don Quichotte est idéaliste pour aggraver autant que pour embellir les conditions de sa vie. Il parcourt un triste pays. Il souffre, pâtit autant qu'il peut. Et le rêve donné, l'imagination admise, avec quelle bonne foi il reste fidèle. Comme sa naïveté est pure! Naïveté savante, d'ailleurs, d'homme à l'intelligence libre et droite.

Non seulement Don Quichotte n'a jamais nié son génie, mais tout ce qu'il a fait c'était pour le préserver, pour le sauver.

Écartant ce qui, dans la réalité, n'est qu'exigeante bassesse, il a conquis fièrement la liberté obéissante du Saint et du Chevalier. Il a repoussé tout accommodement avec les choses de son époque, toute acceptation qui, rendant inutile son génie, aurait avili son être. Puis quand ce fut l'heure, il a reconnu une liberté plus profonde et plus vraie que celle du héros égaré dans son siècle. Il a reconnu la liberté d'être fidèle, en tout état, à sa vocation nue, à la simplicité de bien mourir. C'est Quijano qui meurt après avoir réglé simplement, bonnement, ses affaires avec les hommes et avec Dieu, en appelant le notaire et le confesseur, en demandant pardon de ses folies.

Quijano le Bon et Don Quichotte mourant sont à la même altitude mais Don Quichotte mourant sait qu'il est Quijano.

Le long rêve, l'aventureuse folie qui sépare sa vie naturelle de la conscience de sa vie naturelle est notre

pitoyable histoire à tous. C'est dans l'exactitude, dans la fidélité à sa vraie vocation qu'il faudrait toujours puiser l'amour sans lequel nous ne pourrions pas vivre. Cette exactitude n'est pas, ne peut pas être celle de l'instinct, il faut qu'elle vienne de la conscience. Mais la conscience cherche à tâtons et, pour ne pas abandonner sa patiente recherche, elle s'aide presque toujours de faux enthousiasmes, de passions imaginaires. L'essentiel est de ne pas renoncer. Il ne faut pas se résigner à être dupe. Il faut et jusqu'à la fin tenir à ne pas l'être. C'est la réelle noblesse de Don Quichotte, il poursuit toujours d'autres aventures, une autre, l'autre aventure. La même : son aventure d'homme. Le mensonge, ses merveilleux mensonges, si purs, augmentent sa passion de la vérité. Il suit sa voie de folie, guidé par une inspiration sûre qui l'amènera, au travers de toutes les extravagances, à la grande sagesse. Son mensonge n'est pas une duperie ni une illusion mais une création à la mesure de son âme.

Il épuise la folie de vivre. Il épure, par expérience poussée jusqu'au fond du ridicule et du tragique, toutes ses raisons de vivre et d'aimer, de souffrir. C'est parce qu'il est un peu plus fou que les gens raisonnables qu'il trouvera une grande lumière au terme de sa route. Don Quichotte a su profiter de toutes les rencontres, réelles ou illusoires, des inventions du hasard ou de sa propre imagination, pour se conquérir complètement lui-même, à travers toute sa sottise d'homme, dans sa vérité humaine. Il a joué ses rôles de passant avec une conviction assez héroïque pour

trouver (faut-il dire à la fin) son rôle d'homme. Son erreur sublime est l'histoire de sa vérité.

Se moquer de Don Quichotte c'est sacrifier trop tôt ses propres moulins à vent.

Toutes ses passions sont généreuses et au fond aucune ne l'a jamais dupé.Ainsi l'amour qu'il voue à sa maîtresse, l'amour qu'il s'est inventé. Dulcinée est l'âme même de Don Quichotte. Il faut croire en Dulcinée avant de la croire complètement irréelle. Pour aimer, au fond pour s'aimer soi-même, c'est-à-dire pour être, il faut créer Dulcinée, c'est ainsi que l'on affirme son âme. Nous ne pouvons pas atteindre, d'un coup, aux vérités profondes. Il faut s'en approcher douloureusement, patiemment. Que nos enthousiasmes ne soient pas trop courts. Ce n'est pas eux qui nous trompent mais le défaut d'enthousiasme, l'arrêt d'interprétation, le besoin de conclure. L'essentiel n'est pas d'interpréter la vie mais de lui rester fidèle, même maladroitement. Don Quichotte n'a jamais tué son génie, le nôtre. C'est pour cela qu'il nous est si cher — fraternel — et qu'il nous honore encore, même quand, au fond du ridicule et bafoué, il nous révèle un extrême de notre faiblesse, compromettant l'image même de l'homme mais sauvant là encore notre valeur profonde. Rien jamais ne le diminue. Dans la force qui l'entraîne vers tant d'héroïsme réel encore qu'illusoire, on sent toujours quelque chose de pur qui ne peut pas mentir, l'appel d'une vocation commune à tous les hommes.

Don Quichotte, en le vivant réellement, tue une bonne fois le roman de chevalerie : il le réalise à jamais humainement, l'épuise, le dépasse. Le genre se perd dans l'humanité du chef-d'œuvre, dans son humanité sans rupture. Don Quichotte est un chevalier mais ce chevalier est un homme dans sa vérité pure, nue, totale. Le trait n'est pas ici une limitation. Le merveilleux n'est pas en dehors de la vie. L'héroïsme des aventures illusoires est devenu l'héroïsme éprouvé des plus graves aventures intérieures. Don Quichotte cherche avec vérité dans la vie la plus réelle toutes les aventures de convention dont il a rêvé. Il nous donne le secret de la convention. Il rend évidente pour nous et jusqu'à son extrême veulerie, la convention littéraire, mais il nous montre comment toute convention agit et peut se renouveler. Il nous montre par son propre exemple qu'inepte, elle peut susciter une grandeur vraie dans la réalité d'un esprit et d'un cœur. A travers la convention littéraire, nous pouvons ainsi deviner la convention que nous faisons nécessairement avec nous-mêmes et sans laquelle nous ne trouverions peut-être plus le courage d'être.

Le vieux roman d'une chevalerie qui, depuis longtemps, avait quitté l'histoire, devient avec le véridique Don Quichotte le roman immuable de l'homme et de sa pensée, le roman de l'être. Le genre est absorbé, éclairé de partout à la fois, expliqué, ruiné, mais une création reste : « Don Quichotte » et tout un monde, une représentation illimitée de l'homme dans l'univers, la métaphysique réelle de sa vie.

Don Quichotte c'est une expérience complète de l'homme, une épreuve sans omission et sans erreur du sens profond de nos gestes, de nos actes, une ferme critique de nos pensées et de nos sentiments, de l'interprétation que nous leur donnons.

Affirmer la valeur de l'homme, cela ne signifie rien, il faut la mesurer sur l'original et l'original, il faut avoir l'audace de le considérer, de le découvrir dans son propre cœur et entièrement.

L'appréciation de Cervantès vaut parce qu'elle exclut toute timidité, franche, courageuse, sans bassesse de pensée.

Si vous épargnez vous condamnez. Si vous ne prétendez pas, dans une œuvre, à l'expression complète de l'être humain, au moins à la reconnaissance de sa réalité, vous ne prétendez à rien.

Cervantès ignore la peur et les ambitions médiocres. Dans sa ferme maîtrise, il comprend qu'il peut tout dire. Ainsi, il ne diminue pas l'homme. Il ne lui enlève rien. Jamais il n'essaie de faire Don Quichotte seulement noble ou seulement laid ou bête. Ce peintre n'épargne pas sa peine ni son modèle. Il a l'abondance et la fougue, la netteté du trait, l'éclat et la vérité des couleurs. Il connaît jusqu'à la minutie les ombres de l'âme et cette lumière intérieure trop vraie pour ne pas parfois transfigurer les choses.

Ce n'est pas par ironie mais par sincérité qu'il pré-

cipite son héros dans le plus pathétique ridicule.

Cervantès rit de tout ce qui peut faire rire un homme. Il rit de la vie et de l'amour, il rit du génie et même de la mort. Pourtant il est impitoyable sans être cruel. C'est par fidélité qu'il est impitoyable. Son rire n'est jamais faux ni mêlé. Sa vision est toujours grave et pure. Cervantès nous attriste et nous désespère mais presque joyeusement, jamais il ne peut nous diminuer. Il nous découvre nos tristes figures mais il nous rend foi en une vérité qui dépasse toute expression, tout modèle et en laquelle nous pouvons vivre. Ce qu'il bafoue, c'est nos attitudes, nos poses. Et même il ne les bafoue pas. Mais il nous empêche avec bonne humeur, avec une bonne humeur sans merci, de nous complaire plus qu'il ne faut dans aucune forme arrêtée. Il nous prouve sans cesse que toute perfection nous échappe et qu'il est pitoyable de se satisfaire; il nous condamne à une perpétuelle recherche. Il veut que nous vivions et toujours plus virilement, avec plus d'amour : toute lumière nous viendra d'un amour de plus en plus attentif et fidèle. Il ne faut jamais suspendre le mouvement de l'être, jamais figer en attitudes nos sentiments, jamais limiter notre purification intérieure, seule expérience profonde, seule vérification que nous puissions faire de notre réalité.

L'humanité pour Cervantès est orientée. S'il rit sans cesse du fini c'est par amour pour l'infini. Il se moque des fausses chevaleries pour nous restituer un idéal dépouillé de tout faste : l'infinité nue, la progression illimitée de l'homme hors des erreurs de l'enthousiasme, dans l'enthousiasme pur.

Il rit de nos [illegible] il veut notre conscience assez forte pour tirer de tous nos actes une nouvelle raison de modestie et de courage, puis pour les dépasser. Il nous oblige constamment à placer notre idéal hors d'un modèle achevé, donc mort, dans la beauté fuyante que l'homme peut et doit poursuivre dans son type. Il nous donne une loi qui domine toute vie particulière, tout effort, une loi dont l'activité humaine la plus haute ne saurait jamais égaler la grandeur.

C'est ainsi que son œuvre est universelle et qu'aucun homme ne peut se trouver au dehors de l'enseignement qu'elle est, de la loi qu'elle exprime. L'inspiration dont elle témoigne, l'inspiration dont elle reste la forme vivante et imagée, c'est celle qui soutient notre être, c'est le souffle par lequel nous sommes.

Don Quichotte est une image vivante de l'homme dans son type éternel, image qui se confond avec ce type, comme toutes les très grandes créations. Don Quichotte est intérieur à tout homme en qui l'amour ne s'est pas éteint et qui n'a pas complètement renoncé à découvrir sa loi. Ce n'est pas un héros mais le héros humain. Ses folies et ses vertus dépassent celles du commun des hommes mais restent de même nature. Faute de les dépasser, elles ne les exprimeraient pas, elles n'en seraient pas le symbole et l'explication. Or Cervantès a voulu que toute

notre humanité fût représentée dans son livre. Et il a eu cette chance d'égaler sa représentation aux exemples humains les plus étendus. Cette chance, je ne dis pas ce hasard. En effet, Cervantès, pour atteindre cette universalité et cette évidence artistique dans l'universalité, n'a eu qu'à égaler son héros à lui-même. Cervantès est le héros de cette fameuse aventure. L'homme est toujours le héros de sa vie, de sa pensée.

Son œuvre est directe. Elle est une transfusion de sa vie, de toute sa puissance d'être. Elle l'égale parce qu'elle l'exprime. Il s'est entièrement dit, il n'a rien laissé en dehors. Don Quichotte est ce que Cervantès a été. Le dessin si particulier, si puissant, de cette étonnante figure ne doit pas nous tromper. Il ne faut pas que l'art nous trompe dans une œuvre où l'art n'a été que le serviteur de l'être.

Cervantès est cependant complètement libre de Don Quichotte. Sa pensée, sa vision du monde, à travers Don Quichotte et au delà de son héros, ne subissent jamais la servitude de l'œuvre, l'arrêt artistique. L'objet nécessaire, la réalité indispensable, presque matérielle de l'exécution, composition, écriture, semble-t-il, n'embarrassent jamais Cervantès. Il n'est point assujetti au chef-d'œuvre qu'il crée. Il faut qu'il soit libre pour peindre, dans toute son étendue, l'esclavage humain, la folie des hommes. Il faut surtout qu'il soit resté capable, dans ses modes comme dans son essence de toute cette précieuse folie. Loin d'en être privé, il la posséde pleinement mais

jusqu'à en connaître le secret d'épuration, la loi d'harmonie. Il sait que notre effort de compréhension et de grandeur doit rester illimité, toujours tendu vers une vérité insaisissable : vérité de but, vérité qui fuit. La vérité est hors de l'effort. Elle est dans le type mais le type, réalité irréelle, est parce qu'il n'est pas. Cervantès ne s'est pas dupé, il a su que notre vérité était et n'était pas. Toute son œuvre, tout dans son œuvre est une expression admirable, à travers la vie et dans le rêve, dans la réalité moyenne de tous les jours, pour tous les hommes et, en même temps, dans les plus grandes imaginations, dans l'héroïsme le plus rare, de cette loi essentielle de jeu et de liberté, de sacrifice et d'exactitude, de justice, d'amour.

Don Quichotte n'est pas une œuvre de critique négative, d'ironie sans amour. Création vivante, vie, être, Don Quichotte est une affirmation, l'une des plus puissantes et des plus complètes et nécessairement la même que les autres, jusqu'à l'unité absolue. Le mal, l'erreur, c'est ce qui n'est pas. La vie de Don Quichotte de la Manche illustre ce haut principe de toute philosophie virile. Elle le rend sensible à notre cœur, à nos yeux, et le fait passer de notre instinct à notre conscience. Cervantès essaie de nous donner la preuve de l'homme non pas dans le relatif d'une existence confuse et arbitraire, ni dans un absolu abstrait, nécessairement faux, qu'aucun homme réellement sincère ne peut concevoir. Il nous donne une preuve de l'homme dans sa relation avec l'infini. De grands docteurs ont torturé leur génie et violenté leur inspiration pour situer l'homme par

rapport à Dieu; il leur a toujours fallu recourir à des artifices et mutiler leur vraie pensée. Il y avait dans leur ambition quelque chose d'excessif, de disproportionné. Ils proposaient les racines d'une équation que personne encore n'a posée. Ils cherchaient le nombre de l'absolu, le chiffre de tous les secrets. Beaucoup plus modeste ou assuré dans une ambition plus juste, Cervantès a pu exprimer, sans aucun mensonge, tout ce qu'il savait, tout ce que l'homme sait de la nature de l'homme et de sa justification profonde. Cette raison d'infinité, cette possibilité merveilleuse de grandeur qui est offerte à tous les hommes, il l'a déterminée sans la limiter. Il nous a montré la voie d'exactitude, la voie qui nous détourne peu à peu de toutes les duperies, des plus évidentes aux plus cachées. Il n'a pas supposé tous les hommes frappés de cette déchéance dont la conception même répond à une évaluation des plus particulières. Il ne s'est pas détourné de la seule réalité pour nous comprendre tous dans un système de chute, de grâce et de rédemption. Il ne s'est embarrassé d'aucune hypothèse déformante : déchéance par le péché originel, contrariété de nos grandeurs et de nos infirmités.

L'ordre de la nature auquel Cervantès a fait participer son œuvre, avec lequel il a essayé de la confondre est en dehors du péché. Il est plus directement vrai, d'une vérité qui n'est pas un arrêt, une ombre lourde de la conscience morale. Il est par delà tout péché, encore qu'il puisse expliquer tout péché, toute illusion et, en même temps, toute vérité matérielle

ou morale enveloppe dans le trouble d'une illusion.

Descartes place son doute méthodique à la base de sa méditation. La méditation de Cervantès : Don Quichotte, baigne dans le doute-affirmation, milieu naturel de la pensée, milieu véritable de l'être de Cervantès.

Pour Pascal le doute est un avec la croyance. Le doute de Pascal est la vérification intérieure de la foi, son poids, sa misère. Pascal systématise à l'extrême. De tout son être, il veut l'unité, il veut l'accord. Douloureusement, triomphalement, chacune de ses pensées est un dieu (son être) qui se rassemble pour l'affirmation-doute unique, pour cette victoire qui n'est qu'une déroute inévitable et pourtant domptée.

Cervantès n'aurait pas pu se moquer de Pascal ni le plaindre, ni l'envier.

Ce n'est pas leurs deux modes de penser qui tranchent mais leurs deux libertés. Pascal n'est jamais libre, c'est ce qui assure sa liberté invincible, sa force. Toujours obligé d'être tout lui-même comme pour un acte unique. Chacun de ses actes, chacune de ses pensées est son acte unique et l'acte unique, le miracle de l'être.

Cervantès et Descartes ont plus d'aisance, de liberté extérieure, de jeu presque physique, presque matériel, mais, au fond, ne subissent-ils pas la même nécessité de l'être?

Pour tout le monde, toute affirmation est doute et

pour Descartes autant que pour Pascal, pour Cervantès autant que pour Pascal ou Descartes. Mais, fort habilement, Descartes essaie de diviser dans le temps l'affirmation-doute unique, il s'efforce d'étaler dans l'ordre du temps, dans la succession de l'examen, le doute et l'affirmation. Ces deux modes de toute pensée, ces deux formes de l'identité, doute et affirmation, Cervantès, servi par un instinct égal à la méthode de Descartes, les distingue sans les séparer. Il exprime le doute et l'affirmation sans diviser, il montre l'ordre sans mettre en ordre. Il suit la vie, l'éclaire d'une lumière qui, portant également sur le doute et l'affirmation, doit déjà porter en elle-même l'un et l'autre.

Cervantès est encore plus effacé de son œuvre que Descartes. On sent dans Don Quichotte tout l'être de Cervantès sans se soucier de son personnage. Cet homme particulier ne nous livre que son universalité. Il nous la livre toute. Mais, se méfiant superbement, il ne livre pas les Don Quichotte successifs qu'il dût être jusqu'à ce que, redevenu Quijano, devenu le vrai Cervantès, il meure dans son livre, accomplissant son destin et sa libération. Il y a dans l'œuvre une confidence achevée, sous forme de réalité objective, de peinture vraie. Il y a dans Don Quichotte une révélation définitive qui nous enlève presque toute curiosité qui ne serait pas du sens intérieur de l'œuvre. Cervantès s'est substitué un homme, le héros qui crée sa vie, il s'est fait remplacer par Don Quichotte pour conquérir ses frontières, pour se libérer de toute frontière. Réalisation à ce point parfaite que l'œuvre elle-même peut être remplacée par un type et même par ce nom de Don Quichotte qui, à lui seul, la contient toute.

Dans quelle mesure Descartes s'est-il substitué l'ensemble du monde? Partout dans son œuvre, la forte réalité de sa vie, de son caractère transparaît. Nous devinons l'homme vivant. Ses prudences, son orgueilleux silence nous laissent entrevoir un secret hardi qu'il n'a jamais voulu exprimer en langage trop clair. Devant ses portraits, une émotion nous prévient. Nous devinons que ses œuvres de science, les plus dépouillées ont une autre profondeur humaine, une dimension intérieure, une portée évidente et secrète comme la vie elle-même.

Il n'a pas livré à la froideur du premier regard son être vrai. Il ne s'est pas confié. Son silence nous laisse un regret immense et peut-être une joie plus sûre. C'est ce regret qui nous anime à le pénétrer inlassablement, à le deviner, à le recréer, malgré tous les dangers, toutes les certitudes d'erreur. Mais sa philosophie c'est aussi lui-même. Le roman de la nature est notre roman à tous. Nous sommes partie de cette nature que Descartes réinvente, qu'il crée avec les seules forces de son être.

Le monde de Descartes ou sa méthode, ses " Règles pour la direction de l'Esprit " ou ses " Méditations touchant la Philosophie Première ", ses " Principes "

et sa " Recherche de la vérité par la lumière naturelle ", toutes ces œuvres, tous ces titres ont même signification et même valeur. Tous ces titres, toutes ces œuvres jusque dans leur dernier secret ne signifient pas autre chose que ces mots si simples : Descartes dans la nature, ou : l'univers, ou encore : l'être de Descartes.

Ce « roman de la nature, semblable à l'histoire de Don Quichot » c'est aussi, masqué et par là plus vrai, plus dégagé des conventions polies, des prudences nécessaires, le roman personnel de Descartes, son expression la plus complète et la plus suivie.

Descartes le savait aussi bien que Pascal puisque, s'il faut en croire Baillet, « pour plaisanter avec ses amis, il appeloit sa philosophie le roman de la Nature ».

Quelle admirable rencontre si Pascal a réellement, dans son étrange pénétration, retrouvé ce jugement si clair et si libre que Descartes aurait porté sur sa philosophie et dans les termes mêmes de l'aveu grave et plaisant de Descartes à ses amis. Lui qui vivait avec tant de passion le roman de la foi, le même roman au fond que celui de Descartes, cette philosophie, ce « roman de la nature », dédaigneusement il l'aurait dit « semblable à l'histoire de Don Quichot » n'hésitant pas ainsi à découvrir l'audace et la folie de ce philosophe qui, comme lui, Pascal, et comme Don Quichotte et comme chacun de nous, vit, selon ses seules forces, sans aide, hors de toute certitude, son roman de l'homme.

Mars-Décembre 1925

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Le Pascal qui prie n'est pas celui qui croit.	10
II. — Nietzsche et le Christianisme.	12
III. — Pascal, le plus grand individualiste qui soit.	18
IV. — Que de dédain et de violente moquerie. .	20
V. — Deux classes d'esprits et qui se méconnaissent nécessairement. . .	23
VI. — Tissu de vie très serré. . .	27
VII. — Dans quelle brisure de mon âme. . .	30
VIII. — Caractère indifférent de la vie pendant de longues heures . . .	31
IX. — Génie païen du catholicisme .	35
X. — Philosophie : le plus grand effort de compréhension. . .	38
XI. — Catholicisme dégagé de tout son contenu.	40
XII. — Descartes « ne trouve jamais rien que par une longue traisnée de diverses considérations ».	43
XIII. — Politesse magnifique de Descartes.	45
XIV. — Amitié, rêve qu'il ne faut pas parler. . .	47
XV. — Descartes. Équilibre vivant.	49
XVI. — Stoïcisme, volonté trop tendue .	53
XVII. — Les principes de Descartes.	55
XVIII. — Pascal géomètre et physicien montre les méthodes . . .	58
XIX. — L'homme qui n'est produit que pour l'infinité . . .	62

Pages

XX. — Vide préparant à la grâce . 66
XXI. — Pascal avait peut-être peur encore de son propre orgueil. . . . 68
XXII. — Le silence même est trop tragique. . . 71
XXIII. — Descartes et Pascal ont eu la dignité personnelle d'une solitude complète. . . 73
XXIV. — « Il faut dire en gros : cela se fait... » . 75
XXV. — Pascal adopte la plus stricte orthodoxie. 76
XXVI. — Pascal est trop grand pour ne pas paraître hostile. 78
XXVII. — Musique, mouvement moléculaire de tout mon univers . 82
XXVIII. — Combattre contre soi-même . . . 84
XXIX. — Totalité; expression fausse. . . . 87
XXX. — Pascal construit son apologie dans l'ordre de la connaissance. 89
XXXI. — Bien penser c'est se placer au centre de sa propre vie. 90
XXXII. — Descartes est le seul maître qui ait voulu avec cette force déductive et cet élan, persuader la joie . 95
XXXIII. — Pascal et Descartes ont, au fond, le même souci de ne jamais passer à côté de la vie. 101
XXXIV. — Quand une création artistique n'est pas une apparence, un mensonge . . . 105
XXXV. — Devoir de joie . 106
XXXVI. — Nous ne voulons créer que ce qui est . 108
XXXVII. — Après une lecture de Malebranche. 111
XXXVIII. — Chez Descartes, les mots ne transposent jamais la pensée . 114
XXXIX. — Il y a une joie qui n'est que l'admirable conscience d'une souffrance . 116
XL. — La foi n'a pas d'existence propre . 119
XLI. — La critique de Pascal dans les « Provinciales ». 124
XLII. — Humainement, socialement, en me ramenant à vous . . . 125

Pages

XLIII. — Descartes a la force. Il s'est affranchi d'une foi. . . 126
XLIV. — Le divin, nous ne voulons le connaître que dans l'humain . 128
XLV. — Descartes et Pascal ont l'infinité . 132
XLVI. — Pascal avait admiré Descartes contre tous ceux qui n'étaient pas géomètres. . . 138
XLVII. — Le rêve le plus profond peut-être et le chiffre des plus grandes vies : l'homme restitué à l'homme . 139
XLVIII. — Si l'intelligible de Descartes et de Pascal s'opposaient . . . 140
XLIX. — La grâce toute-puissante de Descartes. 142
L. — La joie est une volonté . 144
LI. — Dans la plus grande solitude même, Pascal pense à Descartes. 146
LII. — D'une rigueur extrême, la démonstration de Pascal dépasse presque toujours le but des « Provinciales ». . . 149
LIII. — La preuve de Descartes tient au mouvement continu de sa pensée même. . . 152
LIV. — Unité de la vie. 155
LV. — Descartes a découvert une dialectique de l'être . 157
LVI. — Le silence qui équilibre chaque pensée de Descartes . . . 164
LVII. — « Descartes inutile et incertain » affirme Pascal, et c'est vrai. . . 166
LVIII. — Descartes, « condamné à mourir jeune » s'élève par ruse. 167
LIX. — Sans aucune religiosité, Descartes suit exactement sa loi intérieure. 173
LX. — Pascal avait incorporé la mort à sa pensée. 178
LXI. — Toute pensée est une action de la volonté. 179
LXII. — Loi intérieure, loi terrible et inéluctable du génie . . . 182

Pages

LXIII. — Le genie serait-il toujours quelque chose de meurtri et de désespéré 183
LXIV. — Il n'y a pas d'évidence . . . 187
LXV. — Descartes a porté toutes ses idées si haut. 189
LXVI. — Hors de Jésus-Christ, toute communication avec Dieu nous est ôtée. 191
LXVII. — Notre misère est intérieure. 192
LXVIII. — Œuvre. Donner audience au tout. 196
LXIX. — Il nous faut une loi morale tant que nous n'avons pas découvert notre loi. 198
LXX. — Le Dieu que Pascal prie, mais c'est lui-même. 201
LXXI. — Descartes remplit sans les faire éclater les possibilités de l'être. 209
LXXII. — Notre plus grave intérêt est toujours et uniquement de définir les plus hautes possibilités humaines . 213
LXXIII. — Jésus n'a parlé que pour les hommes qui l'entouraient. 214
LXXIV. — Pourquoi déplacer le mystère. . . 216
LXXV. — La foi n'est rien que par l'amour . 218
LXXVI. — Naissance de nos pensées, mystère de leur départ. 220
LXXVII. — Le principe de la pensée est la fidélité de l'homme à lui-même. 224
LXXVIII. — Ma pensée n'est jamais une effusion mais l'approfondissement de mon être . 228
LXXIX. — Il ne faut pas séparer la grâce de la vie comme s'il y avait deux ordres . 230
LXXX. — Pascal poursuit dans la charité un ordre d'abandon. . . 235
LXXXI. — La solitude est nécessaire . 238
LXXXII. — Je ne trouve nulle trace de dégradation dans l'homme . 242
LXXXIII. — L'infini nous baigne de toutes parts. 244
LXXXIV. — Aucune contradiction entre l'homme et l'unité. 247

Pages

LXXXV. — La certitude n'est jamais une base, une position de départ. 250
LXXXVI. — Descartes incapable de se fondre en Jésus. 252
LXXXVII. — Descartes ne dit pas : « Seigneur, délivrez mon âme de la misère où elle est. » 260
LXXXVIII. — Don Quichotte invente une vie à sa mesure. . . 267

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
PAR FLOCH A MAYENNE
LE 28 AVRIL 1930

DUE DATE

OCT 24 1992

NOV 17 REC'D

OCT 22 REC'D

NOV 19 1992

Printed in USA

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0022761802

194 D45 DP

03451887
194.D45
DP

NOV 9 1931